[illegible] 1817

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

Fr. 147

J. J. ROUSSEAU.

TOME NEUVIÈME.

ÉMILE. TOME TROISIÈME.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION,

PAR

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

TOME TROISIÈME.

AUX DEUX-PONTS,

CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

SUITE DU LIVRE QUATRIEME.

„ Il y a trente ans que dans une ville „ d'Italie un jeune homme expatrié se „ voyoit réduit à la derniere misere. Il étoit „ né calviniste ; mais par les suites d'une „ étourderie, se trouvant fugitif, en pays „ étranger, sans ressource, il changea de „ religion pour avoir du pain. Il y avoit „ dans cette ville un hospice pour les pro- „ sélytes, il y fut admis. En l'instruisant „ sur la controverse, on lui donna des dou- „ tes qu'il n'avoit pas, et on lui apprit le „ mal qu'il ignoroit : il entendit des dog- „ mes nouveaux ; il vit des mœurs encore „ plus nouvelles ; il les vit, et faillit en „ être la victime. Il voulut fuir, on l'en- „ ferma ; il se plaignit, on le punit de ses „ plaintes ; à la merci de ses tyrans, il se „ vit traiter en criminel pour n'avoir pas

„ voulu céder au crime. Que ceux qui savent combien la premiere épreuve de la „ violence et de l' njustice irrite un jeune „ cœur sans expérience, se figurent l'état „ du sien. Des larmes de rage couloient de „ ses yeux, l'indignation l'étouffoit. Il imploroit le Ciel et les hommes ; il se confioit à tout le monde, et n'étoit écouté „ de personne. Il ne voyoit que de vils „ domestiques soumis à l'infâme qui l'outrageoit, ou des complices du même crime, qui se railloient de sa résistance et „ l'excitoient à les imiter. Il étoit perdu, „ sans un honnête Ecclésiastique qui vint „ à l'hospice pour quelque affaire, et qu'il „ trouva le moyen de consulter en secret. „ L'Ecclésiastique étoit pauvre, et avoit „ besoin de tout le monde ; mais l'opprimé „ avoit encore plus besoin de lui, et il „ n'hésita pas à favoriser son évasion, au „ risque de se faire un dangereux ennemi.

„ Echappé au vice pour rentrer dans l'indigence, le jeune homme luttoit sans „ succès contre sa destinée ; un moment il „ se crut au-dessus d'elle. A la premiere „ lueur de fortune, ses maux et son protecteur furent oubliés. Il fut bientôt puni „ de cette ingratitude ; toutes ses espérances s'évanouirent : sa jeunesse avoit beau „ le favoriser, ses idées romanesques gâtoient tout. N'ayant ni assez de talens, ni „ assez d'adresse pour se faire un chemin „ facile ; ne sachant être ni modéré, ni

„ méchant, il prétendit à tant de choses „ qu'il ne sut parvenir à rien. Retombé dans „ sa premiere détresse, sans pain, sans „ asyle, prêt à mourir de faim, il se res- „ souvint de son bienfaiteur.

„ Il y retourne, il le trouve, il en est „ bien reçu ; sa vue rappelle à l'Ecclésias- „ tique une bonne action qu'il avoit faite ; „ un tel souvenir réjouit toujours l'ame. „ Cet homme étoit naturellement humain, „ compatissant ; il sentoit les peines d'au- „ trui par les siennes, et le bien-être n'a- „ voit point endurci son cœur ; enfin les „ leçons de la sagesse et une vertu éclairée „ avoient affermi son bon naturel. Il ac- „ cueillle le jeune homme, lui cherche un „ gîte, l'y recommande ; il partage avec lui „ son nécessaire, à peine suffisant pour „ deux. Il fait plus, il l'instruit, le conso- „ le, lui apprend l'art difficile de supporter „ patiemment l'adversité. Gens à préjugés, „ est-ce d'un prêtre, est-ce en Italie que „ vous eussiez espéré tout cela ?

„ Cet honnête Ecclésiastique étoit un „ pauvre Vicaire Savoyard, qu'une aven- „ ture de jeunesse avoit mis mal avec son „ Evêque, et qui avoit passé les Monts „ pour chercher les ressources qui lui man- „ quoient dans son pays. Il n'étoit ni sans „ esprit, ni sans lettres ; et avec une figure „ intéressante, il avoit trouvé des protec- „ teurs qui le placerent chez un Ministre „ pour élever son fils. Il préféroit la pau-

„ vreté à la dépendance, et il ignoroit
„ comment il faut se conduire chez les
„ Grands. Il ne resta pas long-temps chez
„ celui-ci ; en le quittant, il ne perdit point
„ son estime ; et comme il vivoit sagement
„ et se faisoit aimer de tout le monde, il se
„ flattoit de rentrer en grace auprès de son
„ Evêque, et d'en obtenir quelque petite
„ Cure dans les montagnes, pour y passer
„ le reste de ses jours. Tel étoit le dernier
„ terme dans son ambition.

„ Un penchant naturel l'intéressoit au
„ jeune fugitif, et le lui fit examiner avec
„ soin. Il vit que la mauvaise fortune avoit
„ déjà flétri son cœur, que l'opprobre et le
„ mépris avoient abattu son courage ; et
„ que sa fierté, changée en dépit amer, ne
„ lui montroit dans l'injustice et la dureté
„ des hommes, que le vice de leur nature
„ et la chimere de la vertu. Il avoit vu que
„ la religion ne sert que de masque à l'in-
„ térêt, et le culte sacré de sauve-garde à
„ l'hypocrisie : il avoit vu dans la subtilité
„ des vaines disputes, le Paradis et l'Enfer
„ mis pour prix à des jeux de mots ; il avoit
„ vu la sublime et primitive idée de la Di-
„ vinité, défigurée par les fantasques imagi-
„ nations des hommes ; et trouvant que pour
„ croire en Dieu il falloit renoncer au juge-
„ ment qu'on avoit reçu de lui, il prit dans
„ le même dédain nos ridicules rêveries, et
„ l'objet auquel nous les appliquons : sans
„ rien savoir de ce qui est, sans rien imagi-

„ ner sur la génération des choses, il se „ plongea dans sa stupide ignorance, avec „ un profond mépris pour tous ceux qui „ pensoient en savoir plus que lui.

„ L'oubli de toute religion conduit à „ l'oubli des devoirs de l'homme. Ce pro- „ grès étoit déjà plus d'à moitié fait dans le „ cœur du libertin. Ce n'étoit pas pourtant „ un enfant mal né; mais l'incrédulité, la „ misere, étouffant peu-à-peu le naturel, „ l'entraînoient rapidement à sa perte, et „ ne lui préparoient que les mœurs d'un „ gueux et la morale d'un athée.

„ Le mal, presque inévitable, n'étoit pas „ absolument consommé. Le jeune homme „ avoit des connoissances, et son éducation „ n'avoit pas été négligée. Il étoit dans cet „ âge heureux, où le sang en fermentation „ commence d'échauffer l'ame sans l'asser- „ vir aux fureurs des sens. La sienne avoit „ encore tout son ressort. Une honte native, „ un caractère timide suppléoient à la gêne, „ et prolongeoient, pour lui, cette époque „ dans laquelle vous maintenez votre éleve „ avec tant de soins. L'exemple odieux „ d'une dépravation brutale et d'un vice „ sans charme, loin d'animer son imagina- „ tion, l'avoit amortie. Long-temps le dé- „ goût lui tint lieu de vertu pour conserver „ son innocence; elle ne devoit succomber „ qu'à de plus douces séductions.

„ L'Ecclésiastique vit le danger et les „ ressources. Les difficultés ne le rebute-

„ rent point; il se complaisoit dans son „ ouvrage, il résolut de l'achever, et de „ rendre à la vertu la victime qu'il avoit „ arrachée à l'infamie. Il s'y prit de loin „ pour exécuter son projet; la beauté du „ motif animoit son courage, et lui inspi- „ roit des moyens dignes de son zele. Quel „ que fût le succès, il étoit sûr de n'avoir „ pas perdu son temps: on réussit toujours „ quand on ne veut que bien faire.

„ Il commença par gagner la confiance „ du prosélyte, en ne lui vendant point ses „ bienfaits, en ne se rendant point impor- „ tun, en ne lui faisant point de sermons, „ en se mettant toujours à sa portée, en se „ faisant petit pour s'égaler à lui. C'étoit, „ ce me semble, un spectacle assez tou- „ chant, de voir un homme grave devenir „ le camarade d'un polisson, et la vertu se „ prêter au ton de la licence, pour en „ triompher plus sûrement. Quand l'étourdi „ venoit lui faire ses folles confidences et „ s'épancher avec lui, le prêtre l'écoutoit, „ le mettoit à son aise; sans approuver le „ mal, il s'intéressoit à tout. Jamais une „ indiscrette censure ne venoit arrêter son „ babil et resserrer son cœur. Le plaisir „ avec lequel il se croyoit écouté, augmen- „ toit celui qu'il prenoit à tout dire. Ainsi „ se fit sa confession générale, sans qu'il „ songeât à rien confesser.

„ Après avoir bien étudié ses sentimens „ et son caractère, le Prêtre vit clairement

„ que, sans être ignorant pour son âge, il „ avoit oublié tout ce qu'il lui importoit de „ savoir, et que l'opprobre où l'avoit réduit „ la fortune, étouffoit en lui tout vrai sen- „ timent du bien et du mal. Il est un degré „ d'abrutissement qui ôte la vie à l'ame ; et „ la voix intérieure ne sait point se faire „ entendre à celui qui ne songe qu'à se „ nourrir. Pour garantir le jeune infortuné „ de cette mort morale dont il étoit si près, „ il commença par réveiller en lui l'amour- „ propre et l'estime de soi-même. Il lui „ montroit un avenir plus heureux dans le „ bon emploi de ses talens ; il ranimoit dans „ son cœur une ardeur généreuse, par le ré- „ cit des belles actions d'autrui ; en lui faisant „ admirer ceux qui les avoient faites, il lui „ rendoit le desir d'en faire de semblables. „ Pour le détacher insensiblement de sa vie „ oisive et vagabonde, il lui faisoit faire „ des extraits de livres choisis ; et feignant „ d'avoir besoin de ces extraits, il nourris- „ soit en lui le noble sentiment de la recon- „ noissance. Il l'instruisoit indirectement „ par ces livres ; il lui faisoit reprendre „ assez bonne opinion de lui-même pour „ ne pas se croire un être inutile à tout „ bien, et pour ne vouloir plus se rendre „ méprisable à ses propres yeux.

„ Une bagatelle fera juger de l'art qu'em- „ ployoit cet homme bienfaisant pour éle- „ ver insensiblement le cœur de son disci- „ ple au-dessus de la bassesse, sans paroître

„ songer à son instruction. L'Ecclésiastique „ avoit une probité si bien reconnue et un „ discernement si sûr, que plusieurs per- „ sonnes aimoient mieux faire passer leurs „ aumônes par ses mains, que par celles „ des riches curés des villes. Un jour qu'on „ lui avoit donné quelqu'argent à distri- „ buer aux pauvres, le jeune homme eut, „ à ce titre, la lâcheté de lui en demander. „ Non, dit-il, nous sommes freres, vous „ m'appartenez, et je ne dois pas toucher à „ ce dépôt pour mon usage. Ensuite il lui „ donna de son propre argent autant qu'il „ en avoit demandé. Des leçons de cette „ espèce sont rarement perdues dans le „ cœur des jeunes gens qui ne sont pas tout- „ à-fait corrompus.

„ Je me lasse de parler en tierce per- „ sonne, et c'est un soin fort superflu; car „ vous sentez bien, cher concitoyen, que „ ce malheureux fugitif, c'est moi-même; „ je me crois assez loin des désordres de ma „ jeunesse pour oser les avouer; et la main „ qui m'en tira mérite bien, qu'aux dépens „ d'un peu de honte, je rende au moins „ quelque honneur à ses bienfaits.

„ Ce qui me frappoit le plus, étoit de „ voir, dans la vie privée de mon digne „ maître, la vertu sans hypocrysie, l'hu- „ manité sans foiblesse, des discours tou- „ jours droits et simples, et une conduite „ toujours conforme à ses discours. Je ne „ le voyois point s'inquiéter si ceux qu'il

„ aidoit alloient à Vêpres, s'ils se confes-
„ soient souvent; s'ils jeûnoient les jours
„ prescrits; s'ils faisoient maigre: ni leur
„ imposer d'autres conditions semblables,
„ sans lesquelles, dût-on mourir de misere,
„ on n'a nulle assistance à espérer des
„ dévots.

„ Encouragé par ces observations, loin
„ d'étaler moi-même à ses yeux le zèle
„ affecté d'un nouveau converti, je ne lui
„ cachois point trop mes manieres de pen-
„ ser, et ne l'en voyois pas plus scandalisé.
„ Quelquefois j'aurois pu me dire: il me
„ passe mon indifférence pour le culte que
„ j'ai embrassé, en faveur de celle qu'il me
„ voit aussi pour le culte dans lequel je
„ suis né; il sait que mon dédain n'est plus
„ une affaire de parti. Mais que devois-je
„ penser, quand je l'entendois quelquefois
„ approuver des dogmes contraires à ceux
„ de l'Eglise Romaine, et paroître estimer
„ médiocrement toutes ses cérémonies? Je
„ l'aurois cru Protestant déguisé, si je l'a-
„ vois vu moins fidèle à ces mêmes usages
„ dont il sembloit faire assez peu de cas;
„ mais sachant qu'il s'acquittoit sans témoin
„ de ses devoirs de Prêtre aussi ponctuelle-
„ ment que sous les yeux du public, je ne
„ savois plus que juger de ces contradic-
„ tions. Au défaut près, qui jadis avoit
„ attiré sa disgrace, et dont il n'étoit pas
„ trop bien corrigé, sa vie étoit exemplaire,
„ ses mœurs étoient irréprochables, ses

„ discours honnêtes et judicieux. En vivant
„ avec lui dans la plus grande intimité,
„ j'apprenois à le respecter chaque jour
„ davantage ; et tant de bontés m'ayant tout-
„ à-fait gagné le cœur, j'attendois avec une
„ curieuse inquiétude le moment d'appren-
„ dre sur quel principe il fondoit l'unifor-
„ mité d'une vie aussi singuliere.

„ Ce moment ne vint pas si-tôt. Avant
„ de s'ouvrir à son disciple, il s'efforça
„ de faire germer les semences de raison et
„ de bonté qu'il jettoit dans son ame. Ce
„ qu'il y avoit en moi de plus difficile à
„ détruire étoit une orgueilleuse misan-
„ thropie, une certaine aigreur contre les
„ riches et les heureux du monde, comme
„ s'ils l'eussent été à mes dépens, et que
„ leur prétendu bonheur eût été usurpé sur
„ le mien. La folle vanité de la jeunesse
„ qui regimbe contre l'humiliation, ne me
„ donnoit que trop de penchant à cette
„ humeur colere ; et l'amour-propre que
„ mon Mentor tâchoit de réveiller en moi,
„ me portant à la fierté, rendoit les hommes
„ encore plus vils à mes yeux, et ne faisoit
„ qu'ajouter, pour eux, le mépris à la
„ haine.

„ Sans combattre directement cet orgueil,
„ il l'empêcha de se tourner en dureté
„ d'ame ; et sans m'ôter l'estime de moi-
„ même, il la rendit moins dédaigneuse
„ pour mon prochain. En écartant toujours
„ la vaine apparence et me montrant les

» maux réels qu'elle couvre, il m'apprenoit à déplorer les erreurs de mes semblables, à m'attendrir sur leurs miseres, à les plaindre plus qu'à les envier. Emu de compassion sur les foiblesses humaines, par le profond sentiment des siennes, il voyoit par-tout les hommes victimes de leurs propres vices et de ceux d'autrui; il voyoit les pauvres gémir sous le joug des riches, et les riches sous le joug des préjugés. Croyez-moi, disoit-il, nos illusions, loin de nous cacher nos maux, les augmentent, en donnant un prix à ce qui n'en a point, et nous rendant sensibles à mille fausses privations que nous ne sentirions pas sans elles. La paix de l'ame consiste dans le mépris de tout ce qui peut la troubler; l'homme qui fait le plus de cas de la vie, est celui qui sait le moins en jouir; et celui qui aspire le plus avidement au bonheur, est toujours le plus misérable.

» Ah! quels tristes tableaux, m'écriois-je avec amertume? S'il faut se refuser à tout, que nous a donc servi de naître? et s'il faut mépriser le bonheur même, qui est-ce qui sait être heureux? C'est moi, répondit un jour le prêtre, d'un ton dont je fus frappé. Heureux! vous, si peu fortuné, si pauvre, exilé, persécuté; vous êtes heureux! et qu'avez-vous fait pour l'être? Mon enfant, reprit-il, je vous le dirai volontiers.

„ Là-dessus il me fit entendre qu'après „ avoir reçu mes confessions, il vouloit „ me faire les siennes. J'épancherai dans „ votre sein, me dit-il en m'embrassant, „ tous les sentimens de mon cœur. Vous me „ verrez, sinon tel que je suis, au moins „ tel que je me vois moi-même. Quand „ vous aurez reçu mon entiere profession „ de foi, quand vous connoîtrez bien l'état „ de mon ame, vous saurez pourquoi je „ m'estime heureux, et, si vous pensez „ comme moi, ce que vous avez à faire „ pour l'être. Mais ces aveux ne sont pas „ l'affaire d'un moment; il faut du temps „ pour vous exposer tout ce que je pense „ sur le sort de l'homme, et sur le vrai „ prix de la vie; prenons une heure, un „ lieu commode, pour nous livrer paisible- „ ment à cet entretien.

„ Je marquai de l'empressement à l'en- „ tendre. Le rendez-vous ne fut pas ren- „ voyé plus tard qu'au lendemain matin. „ On étoit en été; nous nous levâmes à la „ pointe du jour. Il me mena hors de la „ ville, sur une haute colline, au-dessous „ de laquelle passoit le Pô, dont on voyoit „ le cours à travers les fertiles rives qu'il „ baigne: dans l'éloignement, l'immense „ chaîne des Alpes couronnoit le paysage. „ Les rayons du soleil levant rasoient déjà „ les plaines, et projettant sur les champs „ par longues ombres les arbres, les cô- „ teaux, les maisons, enrichissoient de

„ mille accidens de lumiere, le plus beau „ tableau dont l'œil humain puisse être „ frappé. On eût dit que la nature étaloit à „ nos yeux toute sa magnificence, pour en „ offrir le texte à nos entretiens. Ce fut là, „ qu'après avoir quelque temps contemplé „ ces objets en silence, l'homme de paix „ me parla ainsi „.

PROFESSION DE FOI DU VICAIRE SAVOYARD.

Mon enfant, n'attendez de moi ni des discours savans, ni de profonds raisonnemens. Je ne suis pas un grand philosophe, et je me soucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon sens, et j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant mon discours; c'est tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'est de bonne foi; cela suffit pour que mon erreur ne me soit pas imputée à crime; quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela: si je pense bien, la raison nous est commune, et nous avons le même intérêt à l'écouter; pourquoi ne penseriez-vous pas comme moi?

Je suis né pauvre et paysan, destiné par mon état à cultiver la terre; mais on crut

plus beau que j'apprisse à gagner mon pain dans le métier de Prêtre, et l'on trouva le moyen de me faire étudier. Assurément ni mes parens, ni moi ne songions gueres à chercher en cela ce qui étoit bon, véritable, utile, mais ce qu'il falloit savoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on vouloit que j'apprisse, je dis ce qu'on vouloit que je disse, je m'engageai comme on voulut; et je fus fait prêtre. Mais je ne tardai pas à sentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conscience est l'ouvrage des préjugés; cependant je sais par mon expérience qu'elle s'obstine à suivre l'ordre de la nature contre toutes les loix des hommes. On a beau nous défendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la nature bien ordonnée, à plus forte raison ce qu'elle nous prescrit. O bon jeune homme! elle n'a rien dit encore à vos sens, vivez longtemps dans l'état heureux où sa voix est celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'offense encore plus quand on la prévient, que quand on la combat; il faut commencer par apprendre à résister, pour savoir quand on peut céder sans crime.

Dès ma jeunesse j'ai respecté le mariage comme la premiere et la plus sainte institution de la nature. M'étant ôté le droit de m'y soumettre, je résolus de ne le point

profaner ; car malgré mes classes et mes études, ayant toujours mené une vie uniforme et simple, j'avois conservé dans mon esprit toute la clarté des lumieres primitives ; les maximes du monde ne les avoient point obscurcies, et ma pauvreté m'éloignoit des tentations qui dictent les sophismes du vice.

Cette résolution fut précisément ce qui me perdit ; mon respect pour le lit d'autrui laissa mes fautes à découvert. Il fallut expier le scandale ; arrêté, interdit, chassé, je fus bien plus la victime de mes scrupules que de mon incontinence ; et j'eus lieu de comprendre, aux reproches dont ma disgrace fut accompagnée, qu'il ne faut souvent qu'aggraver la faute pour échapper au châtiment.

Peu d'expériences pareilles menent loin un esprit qui réfléchit. Voyant par de tristes observations renverser les idées que j'avois du juste, de l'honnête, de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues. Celles qui me restoient ne suffisant plus pour faire ensemble un corps qui pût se soutenir par lui-même, je sentis peu-à-peu s'obscurcir dans mon esprit l'évidence des principes ; et réduit enfin à ne savoir plus que penser, je parvins au même point où vous êtes ; avec cette différence, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus

mûr, s'étoit formée avec plus de peine, et devoit être plus difficile à détruire.

J'étois dans ces dispositions d'incertitude et de doute que Descartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état est peu fait pour durer, il est inquiétant et pénible; il n'y a que l'intérêt du vice ou la paresse de l'ame qui nous y laisse. Je n'avois point le cœur assez corrompu pour m'y plaire; et rien ne conserve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de soi que de sa fortune.

Je méditois donc sur le triste sort des mortels, flottans sur cette mer des opinions humaines, sans gouvernail, sans boussole, et livrés à leurs passions orageuses, sans autre guide qu'un pilote inexpérimenté qui méconnoît sa route, et qui ne sait ni d'où il vient, ni où il va. Je me disois: j'aime la vérité, je la cherche et ne puis la reconnoître; qu'on me la montre, et j'y demeure attaché: pourquoi faut-il qu'elle se dérobe à l'empressement d'un cœur fait pour l'adorer?

Quoique j'aie souvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie aussi constamment désagréable que dans ces temps de trouble et d'anxiétés, où sans cesse errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obscurité, contradictions sur la cause de mon être et sur la regle de mes devoirs.

Comment

Comment peut-on être sceptique par système et de bonne foi ? je ne saurois le comprendre. Ces Philosophes, ou n'existent pas, ou sont les plus malheureux des hommes. Le doute sur les choses qu'il nous importe de connoître, est un état trop violent pour l'esprit humain ; il n'y résiste pas long-temps, il se décide malgré lui de maniere ou d'autre, et il aime mieux se tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras, étoit qu'étant né dans une Eglise qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un seul point rejeté me faisoit rejeter tout le reste ; et que l'impossibilité d'admettre tant de décisions absurdes, me détachoit aussi de celles qui ne l'étoient pas. En me disant : croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, et je ne savois plus où m'arrêter.

Je consultai les Philosophes : je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions ; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres ; et ce point commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphans quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire ; si vous comptez le voix, chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que pour disputer : les

écouter n'étoit pas le moyen de sortir de mon incertitude.

Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la premiere cause de cette prodigieuse diversité de sentimens, et que l'orgueil est la seconde. Nous n'avons point les mesures de cette machine immense, nous n'en pouvons calculer les rapports; nous n'en connoissons ni les premieres loix, ni la cause finale; nous nous ignorons nous-mêmes; nous ne connoissons ni notre nature, ni notre principe actif; à peine savons-nous si l'homme est un être simple ou composé; des mysteres impénétrables nous environnent de toutes parts; ils sont au-dessus de la région sensible; pour les percer nous croyons avoir de l'intelligence, et nous n'avons que de l'imagination. Chacun se fraye, à travers ce monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne; nul ne peut savoir si la sienne mene au but. Cependant nous voulons tout pénétrer, tout connoître. La seule chose que nous ne savons point, est d'ignorer ce que nous ne pouvons savoir. Nous aimons mieux nous déterminer au hazard, et croire ce qui n'est pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui est. Petite partie d'un grand tout, dont les bornes nous échappent, et que son auteur livre à nos folles disputes, nous sommes assez vains pour vouloir décider ce qu'est ce

tout en lui-même, et ce que nous sommes par rapport à lui.

Quand les Philosophes seroient en état de découvrir la vérité, qui d'entr'eux prendroit intérêt à elle? Chacun sait bien que son systême n'est pas mieux fondé que les autres; mais il le soutient, parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul, qui, venant à connoître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le Philosophe, qui, pour sa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain? Où est celui, qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer? Pourvu qu'il s'éleve au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrens, que demande-t-il de plus? L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les croyans il est athée, chez les athées il seroit croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions, fut d'apprendre à borner mes recherches à ce qui m'intéressoit immédiatement; à me reposer dans une profonde ignorance sur tout le reste, et à ne m'inquiéter jusqu'au doute que des choses qu'il m'importoit de savoir.

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les Philosophes ne feroient que multiplier ceux qui me tourmentoient, et n'en résoudroient aucun. Je pris donc un autre guide, et je me dis:

consultons la lumiere intérieure, elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent, ou du moins, mon erreur sera la mienne ; et je me dépraverai moins en suivant mes propres illusions, qu'en me livrant à leurs mensonges.

Alors en repassant dans mon esprit les diverses opinions qui m'avoient tour-à-tour entraîné depuis ma naissance, je vis que, bien qu'aucune d'elles ne fût assez évidente pour produire immédiatement la conviction, elles avoient divers degrés de vraisemblance, et que l'assentiment intérieur s'y prêtoit ou s'y refusoit à différentes mesures, Sur cette premiere observation, comparant entre elles toutes ces différentes idées dans le silence des préjugés, je trouvai que la premiere et la plus commune, étoit aussi la plus simple et la plus raisonnable ; et qu'il ne lui manquoit, pour réunir tous les suffrages, que d'avoir été proposée la derniere. Imaginez tous vos Philosophes anciens et modernes, ayant d'abord épuisé leurs bizarres systêmes de forces, de chances, de fatalité, d'atômes, de monde animé, de matiere vivante, de matérialisme de toute espèce ; et après eux tous l'illustre Clarke, éclairant le monde, annonçant enfin l'Etre des Etres et le dispensateur des choses. Avec quelle universelle admiration, avec quel applaudissement unanime n'eût point été reçu ce nouveau systême si grand, si consolant, si

sublime, si propre à élever l'ame, à donner une base à la vertu, et en même temps si frappant, si lumineux, si simple, et, ce me semble, offrant moins de choses incompréhensibles à l'esprit humain, qu'il n'en trouve d'absurdes en tout autre systême! Je me disois; les objections insolubles sont communes à tous, parce que l'esprit de l'homme est trop borné pour les résoudre; elles ne prouvent donc contre aucun par préférence; mais quelle différence entre les preuves directes! Celui-là seul qui explique tout, ne doit-il pas être préféré, quand il n'a pas plus de difficulté que les autres?

Portant donc en moi l'amour de la vérité pour toute philosophie, et pour toute méthode une regle facile et simple, qui me dispense de la vaine subtilité des argumens; je reprens, sur cette regle, l'examen des connoissances qui m'intéressent, résolu d'admettre pour évidentes toutes celles auxquelles, dans la sincérité de mon cœur, je ne pourrois refuser mon consentement; pour vraies, toutes celles qui me paroîtront avoir une liaison nécessaire avec ces premieres; et de laisser toutes les autres dans l'incertitude, sans les rejeter ni les admettre, et sans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne menent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui suis-je? Quel droit ai-je de juger les choses, et qu'est-ce qui déter-

mine mes jugemens ? S'ils sont entraînés, forcés par les impressions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches ; elles ne se feront point, ou se feront d'elles-mêmes, sans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards sur moi pour connoître l'instrument dont je veux me servir, et jusqu'à quel point je puis me fier à son usage.

J'existe, et j'ai des sens par lesquels je suis affecté. Voilà la premiere vérité qui me frappe, et à laquelle je suis forcé d'acquiescer. Ai-je un sentiment propre de mon existence, ou ne la sens-je que par mes sensations ? Voilà mon premier doute, qu'il m'est, quant à présent, impossible de résoudre. Car étant continuellement affecté de sensations, ou immédiatement ou par la mémoire, comment puis-je savoir si le sentiment du *moi* est quelque chose hors de ces mêmes sensations, et s'il peut être indépendant d'elles ?

Mes sensations se passent en moi, puisqu'elles me font sentir mon existence ; mais leur cause m'est étrangere, puisqu'elles m'affectent malgré que j'en aie, et qu'il ne dépend de moi ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que ma sensation qui est moi, et sa cause ou son objet qui est hors de moi, ne sont pas la même chose.

Ainsi non-seulement j'existe, mais il existe d'autres êtres, savoir les objets de mes

sensations ; et quand ces objets ne seroient que des idées, toujours est-il vrai que ces idées me sont pas moi.

Or, tout ce que je sens hors de moi et qui agit sur mes sens, je l'appelle matiere ; et toutes les portions de matiere que je conçois reunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainsi toutes les disputes des idéalistes et des matérialistes ne signifient rien pour moi : leurs distinctions sur l'apparence et la réalité des corps sont des chimères.

Me voilà déjà tout aussi sûr de l'existence de l'Univers que de la mienne. Ensuite je réfléchis sur les objets de mes sensations ; et trouvant en moi la faculté de les comparer, je me sens doué d'une force active que je ne savois pas avoir auparavant.

Appercevoir c'est sentir ; comparer c'est juger ; juger et sentir ne sont pas la même chose. Par la sensation, les objets s'offrent à moi séparés, isolés, tels qu'ils sont dans la nature ; par la comparaison, je les remue, je les transporte, pour ainsi dire, je les pose l'un sur l'autre, pour prononcer sur leur différence ou sur leur similitude, et généralement sur tous leurs rapports. Selon moi la faculté distinctive de l'être actif ou intelligent, est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*. Je cherche en vain dans l'être purement sensitif, cette force intelligente qui superpose et puis qui prononce ; je ne la saurois voir dans sa na-

ture. Cet être passif sentira chaque objet séparement, ou même il sentira l'objet total formé des deux; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un sur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois, ce n'est pas voir leurs rapports, ni juger de leurs différences; appercevoir plusieurs objets les uns hors des autres, n'est pas les nombrer. Je puis avoir au même instant l'idée d'un grand bâton et d'un petit bâton sans les comparer, sans juger que l'un est plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entiere sans faire le compte de mes doigts (24). Ces idées comparatives, *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numériques d'*un*, de *deux*, etc. ne sont certainement pas des sensations, quoique mon esprit ne les produise qu'à l'occasion de mes sensations.

On nous dit que l'être sensitif distingue les sensations les unes des autres par les différences qu'ont entr'elles ces mêmes sensations: ceci demande explication. Quand les sensations sont différentes, l'être sensitif les distingue par leurs différences: quand elles sont semblables, il les distin-

(24) Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne savoit compter que jusqu'à trois. Cependant les hommes qui composoient ce peuple, ayant des mains, avoient souvent apperçu leurs doigts, sans savoir compter jusqu'à cinq.

gue

gue parce qu'il sent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une sensation simultanée, distingueroit-il deux objets égaux? Il faudroit nécessairement qu'il confondît ces deux objets et les prît pour le même, sur-tout dans un systême où l'on prétend que les sensations représentatives de l'étendue ne sont point étendues.

Quand les deux sensations à comparer sont apperçues, leur impression est faite: chaque objet est senti, les deux sont sentis; mais leur rapport n'est pas senti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'étoit qu'une sensation, et me venoit uniquement de l'objet, mes jugemens ne me tromperoient jamais, puisqu'il n'est jamais faux que je sente ce que je sens.

Pourquoi donc est-ce que je me trompe sur le rapport de ces deux bâtons, surtout s'ils ne sont pas parallèles? Pourquoi dis-je, par exemple, que le petit bâton est le tiers du grand, tandis qu'il n'en est que le quart? Pourquoi l'image, qui est la sensation, n'est-elle pas conforme à son modèle, qui est l'objet? C'est que je suis actif quand je juge, que l'opération qui compare est fautive, et que mon entendement qui juge les rapports, mêle ses erreurs à la vérité des sensations qui ne montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'assure, quand vous y aurez

pensé ; c'est que si nous étions purement passifs dans l'usage de nos sens, il n'y auroit entr'eux aucune communication ; il nous seroit impossible de connoître que le corps que nous touchons, et l'objet que nous voyons, sont le même. Ou nous ne sentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq substances sensibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon esprit qui rapproche et compare mes sensations, qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion, ou comme on voudra : toujours est-il vrai qu'elle est en moi, et non dans les choses ; que c'est moi seul qui la produis, quoique je ne la produise qu'à l'occasion de l'impression que font sur moi les objets. Sans être maître de sentir ou de ne pas sentir, je le suis d'examiner plus ou moins ce que je sens.

Je ne suis donc pas simplement un être sensitif et passif, mais un être actif et intelligent ; et quoi qu'en dise la philosophie, j'oserai prétendre à l'honneur de penser. Je sais seulement que la vérité est dans les choses, et non pas dans mon esprit qui les juge, et que moins je mets du mien dans les jugemens que j'en porte, plus je suis sûr d'approcher de la vérité : ainsi ma regle de me livrer au sentiment plus qu'à la raison, est confirmée par la raison même.

M'étant, pour ainsi dire, assuré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, et je me considere, avec une sorte de frémissement, jeté, perdu dans ce vaste univers, et comme noyé dans l'immensité des êtres, sans rien savoir de ce qu'ils sont, ni entr'eux, ni par rapport à moi. Je les étudie, je les observe, et le premier objet qui se présente à moi pour les comparer, c'est moi-même.

Tout ce que j'apperçois par les sens est matiere; et je déduis toutes les propriétés essentielles de la matiere, des qualités sensibles qui me la sont appercevoir, et qui en sont inséparables. Je la vois tantôt en mouvement et tantôt en repos (25); d'où j'infere que ni le repos, ni le mouvement ne lui sont essentiels; mais le mouvement étant une action, est l'effet d'une cause dont le repos n'est que l'absence. Quand donc rien n'agit sur la matiere, elle ne se meut point; et par cela même qu'elle est indifférente au repos et au mouvement, son état naturel est d'être en repos.

J'apperçois dans les corps deux sortes de

(25) Ce repos n'est, si l'on veut, que relatif; mais puisque nous observons du plus et du moins dans le mouvement, nous concevons très clairement un des deux termes extrêmes qui est le repos, et nous le concevons si bien que nous sommes enclins même à prendre pour absolu le repos qui n'est que relatif. Or il n'est pas vrai que le mouvement soit de l'essence de la matiere, si elle peut être conçue en repos.

mouvemens, savoir : mouvement communiqué, et mouvement spontané ou volontaire. Dans le premier, la cauce motrice est étrangere au corps mû ; et dans le second elle est en lui-même. Je ne conclurai pas de là que le mouvement d'une montre, par exemple, est spontané ; car si rien d'étranger au ressort n'agissoit sur lui, il ne tendroit point à se redresser, et ne tireroit pas la chaîne. Par la même raison je n'accorderai point non plus la spontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité (26).

Vous me demanderez si les mouvemens des animaux sont spontanés ; je vous dirai que je n'en sais rien, mais que l'analogie est pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je sais donc qu'il y a des mouvemens spontanés ; je vous dirai que je le sais, parce que je le sens. Je veux mouvoir mon bras, et je le meus, sans que ce mouvement ait d'autre cause immédiate que ma volonté. C'est en vain qu'on voudroit raisonner pour détruire en moi ce sentiment, il est plus fort que toute évidence ; autant vaudroit me prouver que je n'existe pas.

S'il n'y avoit aucune spontanéité dans

(26) Les Chymistes regardent le Phlogistique ou l'élément du feu comme épars, immobile, et stagnant dans les mixtes dont il fait partie, jusqu'à ce que des causes étrangeres le dégagent, le réunissent, le mettent en mouvement et le changent en feu.

les actions des hommes, ni dans rien de ce qui se fait sur la terre, on n'en seroit que plus embarrassé à imaginer la premiere cause de tout mouvement. Pour moi, je me sens tellement persuadé que l'état naturel de la matiere est d'être en repos, et qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement, je juge aussi-tôt ou que c'est un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon esprit refuse tout acquiescement à l'idée de la matiere non organisée, se mouvant d'elle-même, ou produisant quelque action.

Cependant cet univers visible est matiere; matiere éparse et morte (27), qui n'a rien dans son tout de l'union, de l'organisation, du sentiment commun des parties d'un corps animé, puisqu'il est certain que nous qui sommes parties, ne nous sentons nullement dans le tout. Ce même univers est en mouvement; et dans ses mouvemens réglés, uniformes, assujettis à des loix constantes, il n'a rien de cette liberté qui paroît dans les mouvemens spontanés de l'homme et des animaux. Le monde n'est donc pas un grand animal qui

(27) J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, sans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matiere, sentant sans avoir des sens, me paroît inintelligible et contradictoire. Pour adopter ou rejeter cette idée il faudroit commencer par la comprendre, et j'avoue que je n'ai pas ce bonheur là.

se meuve de lui-même ; il a donc de ses mouvemens quelque cause étrangere à lui, laquelle je n'apperçois pas ; mais la persuasion intérieure me rend cette cause tellement sensible, que je ne puis voir rouler le soleil sans imaginer une force qui le pousse, ou que si la terre tourne, je crois sentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des loix générales dont je n'apperçois point les rapports essentiels avec la matiere, de quoi serai-je avancé ? Ces loix n'étant point des êtres réels, des substances, ont donc quelqu'autre fondement qui m'est inconnu. L'expérience et l'observation nous ont fait connoître les loix du mouvement : ces loix déterminent les effets sans montrer les causes ; elles ne suffisent point pour expliquer le systême du monde et la marche de l'univers. Descartes avec des dez formoit le ciel et le terre ; mais il ne put donner le premier branle à ces dez, ni mettre en jeu sa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction ; mais l'attraction seule réduiroit bientôt l'univers en une masse immobile ; à cette loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps célestes. Que Descartes nous dise quelle loi physique a fait tourner ses tourbillons ; que Newton nous montre la main qui lança les planetes sur la tangente de leurs orbites.

Les premieres causes du mouvement ne sont point dans la matiere ; elle reçoit le mouvement et le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'observe l'action et réaction des forces de la nature agissant les unes sur les autres, plus je trouve que d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté pour premiere cause : car supposer un progrés de causes à l'infini, c'est n'en point supposer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'est pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte spontané, volontaire ; les corps inanimés n'agissent que par le mouvement, et il n'y a point de véritable action sans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'univers et anime la nature. Voilà mon premier dogme ou mon premier article de foi.

Comment une volonté produit-elle une action physique et corporelle ? Je n'en sais rien ; mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, et j'agis ; je veux mouvoir mon corps, et mon corps se meut : mais qu'un corps inanimé et en repos vienne à se mouvoir de lui-même ou produise le mouvement, cela est incompréhensible et sans exemple. La volonté m'est connue par ses actes, non par sa nature. Je connois cette volonté comme cause motrice ; mais concevoir la matiere productrice du mouvement, c'est clairement concevoir un effet sans cause, c'est ne concevoir absolument rien.

Il ne m'est pas plus possible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes sensations affectent mon ame. Je ne sais pas même pourquoi l'un de ces mysteres a paru plus explicable que l'autre. Quant à moi, soit quand je suis passif, soit quand je suis actif, le moyen d'union des deux substances me paroît absolument incompréhensible. Il est bien étrange qu'on parte de cette incompréhensibilité même, pour confondre les deux substances, comme si des opérations de nature si différente s'expliquoient mieux dans un seul sujet que dans deux.

Le dogme que je viens d'établir est obscur, il est vrai; mais enfin il offre un sens, et il n'a rien qui répugne à la raison, ni à l'observation; en peut-on dire autant du matérialisme? N'est-il pas clair que si le mouvement étoit essentiel à la matiere, il en seroit inséparable, il y seroit toujours en même degré; toujours le même dans chaque portion de matiere, il seroit incommunicable, ne pourroit augmenter ni diminuer, et l'on ne pourroit pas même concevoir la matiere en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui est pas essentiel, mais nécessaire, on veut me donner le change par des mots qui seroient plus aisés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de sens. Car, ou le mouvement de la matiere lui vient d'elle-même et alors il lui est essentiel; ou s'il lui vient d'une cause

étrangere, il n'est nécessaire à la matiere qu'autant que la cause motrice agit sur elle : nous rentrons dans la premiere difficulté.

Les idées générales et abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes ; jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une seule vérité, et il a rempli la philosophie d'absurdités dont on a honte, sitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, si quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la nature, on porte quelque véritable idée à votre esprit ? On croit dire quelque chose par ces mots vagues de force universelle, de mouvement nécessaire, et l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'est autre chose que l'idée du transport d'un lieu à un autre ; il n'y a point de mouvement sans quelque direction ; car un être individuel ne sauroit se mouvoir à la fois dans tous les sens. Dans quel sens donc la matiere se meut-elle nécessairement ? Toute la matiere en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il son mouvement propre ? Selon la premiere idée, l'Univers entier doit former une masse solide et indivisible ; selon la seconde, il ne doit former qu'un fluide épars et incohérent, sans qu'il soit jamais possible que deux atomes se réunissent. Sur quelle direction se fera ce mouvement commun de toute la matiere ? Sera-ce en droite ligne, ou circu-

lairement, en haut, en bas, à droite, à gauche? Si chaque molécule de matiere a sa direction particuliere, quelles seront les causes de toutes ces directions et de toutes ces différences? Si chaque atome ou molécule de matiere ne faisoit que tourner sur son propre centre, jamais rien ne sortiroit de sa place, et il n'y auroit point de mouvement communiqué; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque sens. Donner à la matiere le mouvement par abstraction, c'est dire des mots qui ne signifient rien; et lui donner un mouvement déterminé, c'est supposer une cause qui le détermine. Plus je multiplie les forces particulieres, plus j'ai de nouvelles causes à expliquer, sans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des élémens, je n'en puis pas même imaginer le combat; et le chaos de l'univers m'est plus inconcevable que son harmonie. Je comprends que le méchanisme du monde peut n'être pas intelligible à l'esprit humain; mais sitôt qu'un homme se mêle de l'expliquer, il doit dire des choses que les hommes entendent.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue selon de certaines loix me montre une intelligence: c'est mon second article de foi. Agir, comparer, choisir, sont des opérations d'un être ac-

tif et pensant : donc cet être existe. Où le voyez-vous exister, m'allez-vous dire ? Non seulement dans les Cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire, non seulement dans moi-même ; mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me suffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'univers existe ; mais je ne laisse pas de voir comment il est modifié ; je ne laisse pas d'appercevoir l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent se prêtent un secours mutuel. Je suis comme un homme qui verroit, pour la premiere fois, une montre ouverte, et qui ne laisseroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine et qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne sais, diroit-il, à quoi le tout est bon : mais je vois que chaque piece est faite pour les autres ; j'admire l'ouvrier dans le détail de son ouvrage, et je suis bien sûr que tous ces rouages ne marchent ainsi de concert, que pour une fin commune qu'il m'est impossible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute espèce, puis écoutons le sentiment inté-

rieur; quel esprit sain peut se refuser à son témoignage; à quels yeux non prévenus l'ordre sensible de l'Univers n'annonce-t-il pas une suprême Intelligence? et que de sophismes ne faut-il point entasser pour méconnoître l'harmonie des êtres, et l'admirable concours de chaque piece pour la conservation des autres? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaisons et de chances; que vous sert de me réduire au silence, si vous ne pouvez m'amener à la persuasion, et comment m'ôteriez-vous le sentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi? Si les corps organisés se sont combinés fortuitement de mille manieres avant de prendre des formes constantes, s'il s'est formé d'abord des estomacs sans bouches, des pieds sans têtes, des mains sans bras, des organes imparfaits de toute espèce qui sont péris faute de pouvoir se conserver; pourquoi nul de ces informes essais ne frappe-t-il plus nos regards? pourquoi la Nature s'est-elle enfin prescrit des loix auxquelles elle n'étoit pas d'abord assujettie? Je ne dois point être surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est possible, et que la difficulté de l'événement est compensée par la quantité des jets, j'en conviens. Cependant si l'on me venoit dire que des caracteres d'imprimerie, projetés au hasard, ont donné l'Enéïde toute arrangée, je ne daignerois pas faire un pas pour aller vérifier le mensonge.

Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets ; mais de ces jets-là combien faut-il que j'en suppose pour rendre la combinaison vraisemblable ? Pour moi, qui n'en vois qu'un seul, j'ai l'infini à parier contre un, que son produit n'est point l'effet du hasard. Ajoutez que des combinaisons et des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les élémens combinés ; que l'organisation et la vie ne résulteront point d'un jet d'atomes, et qu'un Chymiste combinant des mixtes, ne les fera point sentir et penser dans son creuset (28).

J'ai lu Nieuventit avec surprise, et presque avec scandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la Nature, qui montrent la sagesse de son Auteur? Son Livre seroit aussi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuisé son sujet ; et sitôt qu'on veut entrer dans

(28) Croiroit-on, si l'on n'en avoit la preuve, que l'extravagance humaine pût être portée à ce point ? *Amatus Lusitanus* assuroit avoir vu un petit homme long d'un pouce, enfermé dans un verre, que *Julius Camillus*, comme un autre Prométhée, avoit fait par la science Alchymique. Paracelse, *de naturâ rerum*, enseigne la façon de produire ces petits hommes, et soutient que les Pygmées, les Faunes, les Satyres et les Nymphes ont été engendrés par la chymie. En effet je ne vois pas trop qu'il reste désormais autre chose à faire pour établir la possibilité de ces faits, si ce n'est d'avancer que la matiere organique résiste à l'ardeur du feu, et que ses molécules peuvent se conserver en vie dans un fourneau de réverbere.

les détails, la plus grande merveille échappe, qui est l'harmonie et l'accord du tout. La seule génération des corps vivans et organisés est l'abyme de l'esprit humain; la barriere insurmontable que la Nature a mise entre les diverses espèces afin qu'elles ne se confondissent pas, montre ses intentions avec la derniere évidence. Elle ne s'est pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des mesures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puisse, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils sont tous ordonnés; en sorte qu'ils sont tous réciproquement fins et moyens, les uns relativement aux autres. L'esprit se confond et se perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'est confondu ni perdu dans la foule. Que d'absurdes suppositions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle méchanisme de la matiere mue fortuitement! Ceux qui nient l'unité d'intention qui se manifeste dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leurs galimathias d'abstractions, de co-ordinations, de principes généraux, de termes emblématiques; quoi qu'ils fassent, il m'est impossible de concevoir un systême d'êtres si constamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matiere

passive et morte a pu produire des êtres vivans et sentans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent.

Je crois donc que le monde est gouverné par une volonté puissante et sage; je le vois, ou plutôt je le sens, et cela m'importe à savoir : mais ce même monde est-il éternel ou créé ? Y a-t-il un principe unique des choses ? Y en a-t-il deux ou plusieurs, et quelle est leur nature ? Je n'en sais rien, et que m'importe ? A mesure que ces connoissances me deviendront intéressantes, je m'efforcerai de les acquerir; jusques-là je renonce à des questions oiseuses qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui sont inutiles à ma conduite et supérieures à ma raison.

Souvenez-vous toujours que je n'enseigne point mon sentiment, je l'expose. Que la matiere soit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe passif, ou qu'il n'y en ait point, toujours est-il certain que le tout est un, et annonce une intelligence unique; car je ne vois rien qui ne soit ordonné dans le même systême, et qui ne concoure à la même fin, savoir la conservation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui veut et qui peut, cet Etre actif par lui-même, cet Etre enfin, quel qu'il soit, qui meut l'Univers et ordonne toutes choses, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les

idées d'intelligence, de puissance, de volonté, que j'ai rassemblées, et celle de bonté qui en est une suite nécessaire. Mais je n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné; il se dérobe également à mes sens et à mon entendement; plus j'y pense, plus je me confonds: je sais très certainement qu'il existe, et qu'il existe par lui-même; je sais que mon existence est subordonnée à la sienne, et que toutes les choses qui me sont connues sont absolument dans le même cas. J'apperçois Dieu par-tout dans ses œuvres, je le sens en moi, je le vois tout autour de moi; mais sitôt que je veux le contempler en lui-même, sitôt que je veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est sa substance, il m'échappe, et mon esprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon insuffisance, je ne raisonnerai jamais sur la nature de Dieu, que je n'y sois forcé par le sentiment de ses rapports avec moi. Ces raisonnemens sont toujours téméraires; un homme sage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, et sûr qu'il n'est pas fait pour les approfondir: car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité, n'est pas de n'y point penser, mais d'en mal penser.

Après avoir découvert ceux de ses attributs par lesquels je connois son existence, je reviens à moi, et je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choses qu'elle gouverne,

gouverne, et que je puis examiner. Je me trouve incontestablement au premier par mon espèce; car par ma volonté et par les instrumens qui sont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir sur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plaît à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir sur moi, malgré moi, par la seule impulsion physique; et, par mon intelligence, je suis le seul qui ait inspection sur le tout. Quel être ici-bas, hors l'homme, sait observer tous les autres, mesurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets, et joindre, pour ainsi dire, le sentiment de l'existence commune à celui de son existence individuelle? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui?

Il est donc vrai que l'homme est le Roi de la terre qu'il habite; car non-seulement il dompte tous les animaux, non-seulement il dispose des élémens par son industrie; mais lui seul sur la terre en sait disposer, et il s'approprie encore, par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, et qui sache admirer le soleil. Quoi! je puis observer, connoître les êtres et leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler

l'Univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire; et je me comparerois aux bêtes? Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles! ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de systême à soutenir, moi, homme simple et vrai, que la fureur d'aucun parti n'entraîne, et qui n'aspire point à l'honneur d'être chef de secte; content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon espèce; et si j'avois à choisir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrois-je choisir de plus que d'être homme?

Cette réflexion m'énorgueillit moins qu'elle ne me touche; car cet état n'est point de mon choix, et il n'étoit pas dû au mérite d'un être qui n'existoit pas encore. Puis-je me voir ainsi distingué sans me féliciter de remplir ce poste honorable, et sans bénir la main qui m'y a placé? De mon premier retour sur moi naît dans mon cœur un sentiment de reconnoissance et de bénédiction pour l'auteur de mon espèce, et de ce sentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaisante. J'adore la Puissance suprême, et je m'attendris sur ses bienfaits. Je n'ai pas besoin qu'on m'enseigne ce culte, il m'est dicté par la nature elle-même. N'est-

ce pas une conséquence naturelle de l'amour de soi, d'honorer ce qui nous protége, et d'aimer ce qui nous veut du bien ?

Mais quand pour connoître ensuite ma place individuelle dans mon espèce, j'en considere les divers rangs, et les hommes qui les remplissent, que deviens-je ? Quel spectacle ! Où est l'ordre que j'avois observé ? Le tableau de la Nature ne m'offroit qu'harmonie et proportions ; celui du genre-humain ne m'offre que confusion, désordre. Le concert regne entre les élémens, et les hommes sont dans le chaos ! Les animaux sont heureux, leur roi seul est misérable ! O sagesse, où sont tes loix ? ô! Providence, est-ce ainsi que tu régis le monde ? Etre bienfaisant, qu'est devenu ton pouvoir ? Je vois le mal sur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces tristes réflexions, et de ces contradictions apparentes se formerent dans mon esprit les sublimes idées de l'ame, qui n'avoient point jusques-là résulté de mes recherches ? En méditant sur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes distincts, dont l'un l'élevoit à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice et du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices du sage: et dont l'autre le ramenoit bassement en lui-même, l'asservissoit à l'empire des sens, aux passions qui sont leurs ministres, et contrarioit par elles tout ce que lui inspiroit

le sentiment du premier. En me sentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me disois : non, l'homme n'est point un ; je veux et je ne veux pas ; je me sens à la fois esclave et libre ; je vois le bien, je l'aime, et je fais le mal : je suis actif quand j'écoute la raison, passif quand mes passions m'entraînent ; et mon pire tourment, quand je succombe, est de sentir que j'ai pu résister.

Jeune homme, écoutez avec confiance, je serai toujours de bonne foi. Si la conscience est l'ouvrage des préjugés, j'ai tort, sans doute ; et il n'y point de morale démontrée. Mais si se préférer à tout est un penchant naturel à l'homme, et si pourtant le premier sentiment de la justice est inné dans le cœur-humain ; que celui qui fait de l'homme un être simple, leve ces contradictions, et je ne reconnois plus qu'une substance.

Vous remarquerez que par ce mot de substance, j'entends en général l'Etre doué de quelque qualité primitive et abstraction faite de toutes modifications particulieres ou secondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous sont connues, peuvent se réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une substance ; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverses substances qu'on peut faire de pareilles exclusions. Vous réfléchirez sur cela ; pour moi je n'ai besoin, quoi qu'en

dise Locke, de connoître la matiere que comme étendue et divisible, pour être assuré qu'elle ne peut penser; et quand un Philosophe viendra me dire que les arbres sentent, et que les rochers pensent (29), il aura beau m'embarrasser dans ses argumens subtils, je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à corde, dont je fais sonner l'unisson par un autre instrument caché : le sourd voit frémir la corde; je lui dis, c'est le son qui fait cela. Point du tout, répond-il;

(29) Il me semble que loin de dire que les rochers pensent, la philosophie moderne a découvert, au contraire, que les hommes ne pensent point. Elle ne reconnoît plus que des êtres sensitifs dans la nature; et toute la différence qu'elle trouve entre un homme et une pierre, est que l'homme est un être sensitif qui a des sensations, et la pierre un être sensitif qui n'en a pas. Mais s'il est vrai que toute matiere sente, où concevrai-je l'unité sensitive, ou le moi individuel? sera-ce dans chaque molécule de matiere, ou dans les corps aggrégatifs? Placerai-je également cette unité dans les fluides et dans les solides, dans les mixtes et dans les élémens? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la nature : mais quels sont ces individus? Cette pierre est-elle un individu ou une aggrégation d'individus? Est-elle un seul être sensitif, ou en contient-elle autant que de grains de sable? Si chaque atome élémentaire est un être sensitif, comment concevrai-je cette intime

la cause du frémissement de la corde est en elle-même; c'est une qualité commune à tous les corps de frémir ainsi. Montrez-moi donc, reprends-je, ce frémissement dans les autres corps, ou du moins sa cause dans cette corde? Je ne puis, réplique le sourd; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos sons, dont je n'ai pas la moindre idée? C'est expliquer un fait obsur, par une cause encore plus obscure. Ou rendez-moi vos sons sensibles, ou je dis qu'ils n'existent pas.

Plus je réfléchis sur la pensée et sur la nature de l'esprit humain, plus je trouve que le raisonnement des matérialistes ressemble à celui de ce sourds. Ils sont sourds,

communication par laquelle l'un se sent dans l'autre, en sorte que leurs deux *moi* se confondent en un? L'attraction peut être une loi de la nature dont le mystere nous est inconnu; mais nous concevons au moins que l'attraction, agissant selon les masses, n'a rien d'incompatible avec l'étendue et la divisibilité. Concevez-vous la même chose du sentiment? Les parties sensibles sont étendues, mais l'être sensitif est indivisible et un; il ne se partage pas, il est tout entier ou nul: l'être sensitif n'est donc pas un corps. Je ne sais comment l'entendent nos matérialistes: mais il me semble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejetter la pensée, leur devroient faire aussi rejetter le sentiment; et je ne vois pas pourquoi ayant fait le premier pas, ils ne feroient pas aussi l'autre; que leur en coûteroit-il de plus? et puisqu'ils sont sûrs qu'ils ne pensent pas, comment osent-ils affirmer qu'ils sentent?

en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : une machine ne pense point ; il n'y a ni mouvement, ni figure qui produise la réflexion : quelque chose en toi cherche à briser les liens qui le compriment : l'espace n'est pas ta mesure, l'Univers entier n'est pas assez grand pour toi ; tes sentimens, tes desirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné.

Nul être matériel n'est actif par lui-même, et moi, je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens, et ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent et qui agit sur eux ; cette action réciproque n'est pas douteuse ; mais ma volonté est indépendante de mes sens. Je consens ou je résiste, je succombe ou je suis vainqueur, et je sens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes passions. J'ai toujours la puissance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis selon l'impulsion des objets externes. Quand je me reproche cette foiblesse, je n'écoute que ma volonté ; je suis esclave par mes vices, et libre par mes remords ; le sentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, et que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le sentiment de la mienne, et l'entendement ne m'est pas mieux connu. Quand on me demande quelle est la cause qui détermine ma volonté, je demande à mon tour quelle est la cause qui détermine mon jugement : car il est clair que ces deux causes n'en font qu'une ; et si l'on comprend bien que l'homme est actif dans ses jugemens, que son entendement n'est que le pouvoir de comparer et de juger, on verra que sa liberté n'est qu'un pouvoir semblable, ou dérivé de celui-là ; il choisit le bon comme il a jugé le vrai ; s'il juge faux il choisit mal. Quelle est donc la cause qui détermine sa volonté ? C'est son jugement. Et quelle est la cause qui détermine son jugement ? C'est sa faculté intelligente, c'est sa puissance de juger ; la cause déterminante est en lui-même. Passé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne suis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal ; mais ma liberté consiste en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable, ou que j'estime tel, sans que rien d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas mon maître, parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi ?

Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre ; on ne sauroit remonter au-delà. Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien ; c'est celui de nécessité.

nécessité. Supposer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'est vraiment supposer des effets sans cause, c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de premiere impulsion, ou toute premiere impulsion n'a nulle cause antérieure, et il n'y a point de véritable volonté sans liberté. L'homme est donc libre dans ses actions, et comme tel animé d'une substance immatérielle ; c'est mon troisieme article de foi. De ces trois premiers, vous déduirez aisément tous les autres, sans que je continue à les compter.

Si l'homme est actif et libre, il agit de lui-même ; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le systême ordonné de la providence, et ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abusant de la liberté qu'elle lui donne : mais elle ne l'empêche pas de le faire ; soit que de la part d'un être si foible ce mal soit nul à ses yeux, soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté, et faire un mal plus grand en dégradant sa nature. Elle l'a fait libre afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix, en usant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait retombe sur lui, sans rien changer au systême du monde, sans empêcher que l'espèce humaine elle-

même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La suprême jouissance est dans le contentement de soi : c'est pour mériter et obtenir ce contentement que nous sommes placés sur la terre et doués de la liberté, que nous sommes tentés par les passions et retenus par la conscience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puissance divine elle-même ? Pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, et donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire ? Quoi ! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'instinct et le faire bête ? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je puisse être libre, bon et heureux comme toi !

C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux et méchans. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, et le mal physique ne seroit rien sans nos vices, qui nous l'ont rendu sensible. N'est-ce pas pour nous conserver que la nature nous fait sentir nos besoins ? La douleur du corps n'est-elle pas un signe que la machine se dérange, et un avertissement d'y pourvoir ? La mort... Les méchans

n'empoisonnent-ils pas leur vie et la nôtre? Qui est-ce qui voudroit toujours vivre? La mort est le remède aux maux que vous vous faites; la Nature a voulu que vous ne souffrissiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive, est sujet à peu de maux! Il vit presque sans maladies ainsi que sans passions, et ne prévoit ni ne sent la mort; quand il la sent, ses misères la lui rendent desirable : dès lors elle n'est plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions point à déplorer notre sort; mais pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne sait pas supporter un peu de souffrance doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remedes; au mal qu'on sent on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible et l'accélere; plus on la veut fuir, plus on la sent; et l'on meurt de frayeur durant toute sa vie, en murmurant contre la Nature, des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; cet auteur c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres; et l'un et l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le désordre, et je vois dans le systême du mondre un ordre qui ne se dément point.

Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre; et ce sentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la nature, il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni souvenir, ni prévoyance. Otez nos funestes progrès, ôtez nos erreurs et nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, et tout est bien.

Où tout est bien, rien n'est injuste. La justice est inséparable de la bonté. Or la bonté est l'effet nécessaire d'une puissance sans borne et de l'amour de soi, essentiel à tout être qui se sent. Celui qui peut tout, étend, pour ainsi dire, son existence avec celle des êtres. Produire et conserver sont l'acte perpétuel de la puissance; elle n'agit point sur ce qui n'est pas; Dieu n'est pas le Dieu des morts, il ne pourroit être destructeur et méchant sans se nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui est bien (30). Donc l'Etre souverainement bon, parce qu'il est souverainement puissant, doit être aussi souverainement juste: autrement il se contrediroit lui-même; car l'amour de l'ordre qui le produit s'appelle *bonté*, et l'amour de l'ordre qui le conserve s'appelle *Justice*.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ses créatu-

(30) Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus*, le Dieu suprême, ils disoient très vrai; mais en disant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puisque sa bonté vient de sa puissance: il est bon parce qu'il est grand.

res : je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or c'est leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée, et de leur en faire sentir le besoin. Plus je rentre en moi, plus je me consulte, et plus je lis ces mots écrits dans mon ame : *sois juste et tu seras heureux*. Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses : le méchant prospère, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée ! La conscience s'élève et murmure contre son Auteur ; elle lui crie en gémissant : tu m'as trompé !

Je t'ai trompé, téméraire ! et qui te l'a dit ? Ton ame est-elle anéantie ? As-tu cessé d'exister ? O Brutus ! ô mon fils ! ne souille point ta noble vie en la finissant : ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu : la vertu n'est rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir, penses-tu ; non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On diroit, aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh ! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disoit Plutarque, que les vain-

queurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame est immatérielle, elle peut survivre au corps; et si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du méchant, et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle, me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois: tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la vérité, l'embarras de me demander où est l'homme quand tout ce qu'il avoit de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi, si-tôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très simple que durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes sens, ce qui ne leur est point soumis m'échappe. Quand l'union du corps et de l'ame est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre et l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraîneroit-elle la destruction de l'autre? Au contraire, étant de natures si différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent; et quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active et vivante regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la substance passive et morte. Hélas! je le sens trop par mes vices; l'homme ne vit qu'à

moitié durant sa vie, et la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Mais quelle est cette vie, et l'ame est-elle immortelle par sa nature? je l'ignore. Mon entendement borné ne conçoit rien sans bornes, tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis-je nier, affirmer, quels raisonnemens puis-je faire sur ce que je ne puis concevoir? Je crois que l'ame survit au corps assez pour le maintien de l'ordre; qui sait si c'est assez pour durer toujours? Toutefois je conçois comment le corps s'use et se détruit par la division des parties; mais je ne puis concevoir une destruction pareille de l'être pensant; et n'imaginant point comment il peut mourir, je présume qu'il ne meurt pas. Puisque cette présomption me console, et n'a rien de déraisonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer?

Je sens mon ame, je la connois par le sentiment et par la pensée; je sais qu'elle est, sans savoir quelle est son essence; je ne puis raisonner sur des idées que je n'ai pas. Ce que je sais bien, c'est que l'identité du *moi* ne se prolonge que par la mémoire; et que pour être le même en effet, il faut que je me souvienne d'avoir été. Or, je ne saurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle aussi ce que j'ai senti, par conséquent ce que j'ai fait; et je ne doute point que ce souvenir ne fasse un jour la félicité des bons et le tourment des méchans. Ici-bas

mille passions ardentes absorbent le sentiment interne, et donnent le change aux remords. Les humiliations, les disgraces, qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illusions que nous font le corps et les sens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre suprême et des vérités éternelles dont il est la source, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puissances de notre ame, et que nous serons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'est alors que la voix de la science reprendra sa force et son empire; c'est alors que la volupté pure qui naît du contentement de soi-même, et le regret amer de s'être avili, distingueront par des sentimens inépuisables le sort que chacun se sera préparé. Ne me demandez point, ô mon bon ami, s'il y aura d'autres sources de bonheur et de peines; je l'ignore, et c'est assez de celles que j'imagine pour me consoler de cette vie et m'en faire espérer une autre. Je ne dis point que les bons seront récompensés; car quel autre bien peut attendre un être excellent, que d'exister selon sa nature? Mais je dis qu'ils seront heureux, parce que leur Auteur, l'Auteur de toute justice les ayant faits sensibles, ne les a pas faits pour souffrir; et que n'ayant point abusé de leur liberté sur la terre, ils n'ont pas trompé leur destination par leur faute. Ils ont souffert pourtant

dans cette vie; ils seront donc dédommagés dans une autre. Ce sentiment est moins fondé sur le mérite de l'homme, que sur la notion de bonté qui me semble inséparable de l'essence divine. Je ne fais que supposer les loix de l'ordre observées, et Dieu constant à lui-même (31).

Ne me demandez pas non plus si les tourmens des méchans seront éternels, et s'il est de la bonté de l'Auteur de leur être, de les condamner à souffrir toujours. Je l'ignore encore, et n'ai point la vaine curiosité d'éclaircir des questions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchans? je prends peu d'intérêt à leur sort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils soient condamnés à des tourmens sans fin. Si la suprême justice se venge, elle se venge dès cette vie. Vous et vos erreurs, ô nations! êtes ses ministres. Elle employe les maux que vous vous faites, à punir les crimes qui les ont attirés. C'est dans vos cœurs insatiables, rongés d'envie, d'avarice et d'ambition, qu'au sein de vos fausses prospérités les passions vengeresses punissent vos forfaits. Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie? il est dès celle-ci dans le cœur des méchans.

Où finissent nos besoins périssables, où

(31) *Non pas pour nous, non pas pour nous. Seigneur,*
Mais pour ton nom, mais pour ton propre honneur.
O Dieu! fais-nous revivre! Ps. 115.

cessent nos desirs insensés, doivent cesser aussi nos passions et nos crimes. De quelle perversité, de purs esprits seroient-ils susceptibles? N'ayant besoin de rien, pourquoi seroient-ils méchans? Si, destitués de nos sens grossiers, tout leur bonheur est dans la contemplation des êtres, ils ne sauroient vouloir que le bien; et quiconque cesse d'être méchant, peut-il être à jamais misérable? Voilà ce que j'ai du penchant à croire, sans prendre peine à me décider là-dessus. O Etre clément et bon! quels que soient tes décrets, je les adore; si tu punis éternellement les méchans, j'anéantis ma foible raison devant ta justice. Mais si les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le temps, si leurs maux doivent finir, et si la même paix nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'est-il pas mon frere? Combien de fois j'ai été tenté de lui ressembler! Que, délivré de sa misere, il perde aussi la malignité qui l'accompagne; qu'il soit heureux ainsi que moi; loin d'exciter ma jalousie, son bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

C'est ainsi que, contemplant Dieu dans ses œuvres, et l'étudiant par ceux de ses attributs qu'il m'importoit de connoître, je suis parvenu à étendre et augmenter par degrés, l'idée d'abord imparfaite et bornée, que je me faisois de cet Etre immense. Mais si cette idée est devenue plus noble et plus grande, elle est aussi moins proportionnée

à la raison humaine. A mesure que j'approche en esprit de l'éternelle lumiere, son éclat m'éblouit, me trouble, et je suis forcé d'abandonner toutes les notions terrestres qui m'aidoient à l'imaginer. Dieu n'est plus corporel et sensible; la suprême intelligence qui régit le monde n'est plus le monde même : j'éleve et fatigue en vain mon esprit à concevoir son essence. Quand je pense que c'est elle qui donne la vie et l'activité à la substance vivante et active qui régit les corps animés; quand j'entends dire que mon ame est spirituelle et que Dieu est un esprit, je m'indigne contre cet avilissement de l'essence divine, comme si Dieu et mon ame étoient de même nature; comme si Dieu n'étoit pas le seul Etre absolu, le seul vraiment actif, sentant, pensant, voulant par lui-même, et duquel nous tenons la pensée, le sentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne sommes libres que parce qu'il veut que nous le soyons; et sa substance inexplicable est à nos ames ce que nos ames sont à nos corps. S'il a créé la matiere, les corps, les esprits, le monde, je n'en sais rien. L'idée de création me confond et passe ma portée, je la crois autant que je la puis concevoir; mais je sais qu'il a formé l'univers et tout ce qui existe, qu'il a tout fait, tout ordonné. Dieu est éternel, sans doute; mais mon esprit peut-il embrasser l'idée de l'éternité? Pourquoi me payer de mots sans

idées? Ce que je conçois, c'est qu'il est avant les choses, qu'il sera tant qu'elles subsisteront, et qu'il seroit même au-delà, si tout devoit finir un jour. Qu'un Etre que je ne conçois pas donne l'existence à d'autres êtres, cela n'est qu'obscur et incompréhensible; mais que l'être et le néant se convertissent d'eux-mêmes l'un dans l'autre, c'est une contradiction palpable, c'est une claire absurdité.

Dieu est intelligent: mais comment l'est-il? L'homme est intelligent quand il raisonne, et la suprême intelligence n'a pas besoin de raisonner; il n'y a pour elle ni prémisses, ni conséquences, il n'y a pas même de proposition; elle est purement intuitive; elle voit également tout ce qui est, et tout ce qui peut être; toutes les vérités ne sont pour elle qu'une seule idée, comme tous les lieux un seul point, et tous les temps un seul moment. La puissance humaine agit par des moyens, la puissance divine agit par elle-même: Dieu peut, parce qu'il veut; sa volonté fait son pouvoir. Dieu est bon, rien n'est plus manifeste: mais la bonté dans l'homme est l'amour de ses semblables, et la bonté de Dieu est l'amour de l'ordre; car c'est par l'ordre qu'il maintient ce qui existe, et lie chaque partie avec le tout. Dieu est juste; j'en suis convaincu: c'est une suite de sa bonté; l'injustice des hommes est leur œuvre et non pas la sienne: le désordre moral,

qui dépose contre la Providence aux yeux des Philosophes, ne fait que la démontrer aux miens. Mais la justice de l'homme est de rendre à chacun ce qui lui appartient, et la justice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Que si je viens à découvrir successivement ces attributs dont je n'ai nulle idée absolue, c'est par des conséquences forcées, c'est par le bon usage de ma raison : mais je les affirme sans les comprendre ; et dans le fond, c'est n'affirmer rien. J'ai beau me dire : Dieu est ainsi, je le sens, je me le prouve : je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainsi.

Enfin, plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois ; mais elle est, cela me suffit ; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, et lui dis : Etre des êtres, je suis, parce que tu es ; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.

Après avoir ainsi de l'impression des objets sensibles, et du sentiment intérieur qui me porte à juger des causes selon mes lumieres naturelles, déduit les principales vérités qu'il m'importoit de connoître ; il me reste à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, et quelles

règles je dois me prescrire pour remplir ma destination sur la terre, selon l'intention de celui qui m'y a placé. En suivant toujours ma méthode, je ne tire point ces règles des principes d'une haute philosophie; mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la nature en caracteres ineffaçables. Je n'ai qu'à me consulter sur ce que je veux faire : tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal est mal : le meilleur de tous les Casuistes est la conscience ; et ce n'est que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux subtilités du raisonnement. Le premier de tous les soins est celui de soi-même; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui, nous faisons mal! Nous croyons suivre l'impulsion de la nature, et nous lui résistons : en écoutant ce qu'elle dit à nos sens, nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs ; l'être actif obéit, l'être passif commande. La conscience est la voix de l'ame; les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent, et alors lequel faut-il écouter? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser; mais la conscience ne trompe jamais, elle est le vrai guide de l'homme; elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps (32);

(32) La philosophie moderne qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obscure faculté appellée

qui la suit, obéit à la nature, et ne craint point de s'égarer. Ce point est important, poursuivit mon bienfaiteur, voyant que

instinct, qui paroît guider, sans aucune connoissance acquise, les animaux vers quelque fin. L'instinct, selon l'un de nos plus sages Philosophes, n'est qu'une habitude privée de réflexion, mais acquise en réfléchissant; et de la maniere dont il explique ce progrès, on doit conclure que les enfans réfléchéchissent plus que les hommes; paradoxe assez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette discussion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entieres, et à l'habileté avec laquelle il les saisit, et les jette hors de terre au moment qu'elles poussent, et les tue ensuite pour les laisser là, sans que jamais personne l'ait dressé à cette chasse, et lui ait appris qu'il y avoit là des taupes? Je demande encore, et ceci est plus important, pourquoi la premiere fois que j'ai menacé ce même chien, il s'est jeté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude suppliante et la plus propre à me toucher; posture dans laquelle il se fût bien gardé de rester, si, sans me laisser fléchir, je l'eusse battu dans cet état? Quoi! mon chien, tout petit encore, et ne faisant presque que de naître, avoit-il acquis déjà des idées morales, savoit-il ce que c'étoit que clémence et générosité? Sur quelles lumieres acquises espéroit-il m'appaiser en s'abandonnant ainsi à ma discrétion? Tous les chiens du monde font à peu près la même chose dans le même cas, et je ne dis rien ici que chacun ne puisse vérifier. Que les Philosophes, qui rejettent si dédaigneusement l'instinct, veuillent bien expliquer ce fait par le seul jeu des sensations, et des connoissances qu'elles nous font acquérir; qu'ils l'expliquent d'une maniere satisfaisante pour tout homme sensé: alors je n'aurai plus rien à dire, et je ne parlerai plus d'instinct.

j'allois l'interrompre; souffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres; et le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne sauroit être sain d'esprit ni bien constitué, qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas, et que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre, et la bonté n'est en lui qu'un vice contre nature. Fait pour nuire à ses semblables, comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain seroit un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable, et la vertu seule nous laisseroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami! examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, et nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance, ou d'un acte de méchanceté? Pour qui vous intéressez-vous sur vos théâtres? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir? est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes? Tout nous est indifférent, disent-ils, hors notre intérêt; et tout au contraire,

les

les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines; et, même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissemens d'amour pour les grandes ames? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son ame étroite ces sentimens délicieux; celui qui, à force de se concentrer au-dedans de la vie, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports; son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien: le malheureux ne sent plus, ne vit plus; il est déjà mort.

Mais quel que soit le nombre des méchans sur la terre, il est peu de ces ames cadavéreuses, devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste et bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue, ou sur un chemin, quelque acte de violence et d'injustice: à l'instant un mouvement de

colere et d'indignation s'éleve au fond du cœur, et nous porte à prendre la défense de l'opprimé; mais un devoir plus puissant nous retient, et les loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! Qui est-ce qui ne se dit pas: j'en voudrois avoir fait autant? Il nous importe sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans; et cependant le même intérêt nous affecte dans l'Histoire ancienne, que si tout cela s'étoit passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? Ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haïssons pas seulement les méchans parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils sont méchans. Non-seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui; et quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré soi, pitié des infortunés; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauroient perdre tout-à-fait ce penchant: souvent il les met en contradiction avec eux-memês. Le voleur qui dépouille les passans, couvre encore la nudité du pauvre, et le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit

en secret les crimes cachés, et les met si souvent en évidence. Hélas ! qui de nous n'entendit jamais cette importune voix ? On parle par expérience, et l'on voudroit étouffer ce sentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéissons à la nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle regne, et quel charme on trouve, après l'avoir écoutée, à se rendre un bon témoignage de soi. Le méchant se craint et se fuit ; il s'égaye en se jetant hors de lui-même ; il tourne autour de lui des yeux inquiets, et cherche un objet qui l'amuse ; sans la satyre amere, sans la raillerie insultante, il seroit toujours triste ; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire, la sérénité du juste est intérieure ; son ris n'est point de malignité, mais de joie : il en porte la source en lui-même ; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle ; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jetez les yeux sur toutes les nations du monde, parcourez toutes les Histoires. Parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, partout les mêmes principes de morale, par-tout les mêmes notions du bien et du mal. L'ancien paganisme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme

des scélérats, et qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre et des passions à contenter. Mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel, l'instinct moral le répoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaste Lucrece adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain sacrifioit à la Peur; il invoquoit le Dieu qui mutila son pere, et mouroit sans murmure de la main du sien: les plus méprisables Divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des Dieux, se faisoit respecter sur la terre, et sembloit reléguer dans le Ciel le crime avec les coupables.

Il est donc au fond des ames un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui, comme bonnes ou mauvaises; et c'est à ce principe que je donne le nom de conscience.

Mais à ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus sages: erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert! Il n'y a rien dans l'esprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience; et nous ne jugeons d'aucune chose que sur des idées acquises. Ils font plus; cet accord évident et

universel de toutes les nations, ils l'osent rejeter ; et contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténebres quelque exemple obscur et connu d'eux seuls ; comme si tous les penchans de la nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, et que sitôt qu'il est des monstres, l'espece ne fût plus rien. Mais que servent au sceptique Montaigne les tourmens qu'il se donne pour déterrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice? Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs l'autorité qu'il refuse aux Ecrivains les plus célebres? Quelques usages incertains et bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples, opposés en tout le reste, et d'accord sur ce seul point? O Montaigne! toi qui te piques de franchise et de vérité, sois sincere et vrai, si un philosophe peut l'être, et dis-moi s'il est quelque pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux ; où l'homme de bien soit méprisable, et le perfide honoré?

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour son intérêt ; mais d'où vient donc que le juste y concourt à son préjudice? Qu'est-ce qu'aller à la mort pour son intérêt? Sans doute nul n'agit que pour son bien ; mais s'il n'est un bien moral dont il

faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchans. Il est même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce seroit une trop abominable philosophie que celle où l'on seroit embarrassé des actions vertueuses; où l'on ne pourroit se tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions basses et des motifs sans vertu, où l'on seroit forcé d'avilir Socrate et de calomnier Régulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous, la voix de la nature ainsi que celle de la raison s'éleveroient incessamment contre elles, et ne laisseroient jamais à un seul de leurs partisans l'excuse de l'être de bonne foi.

Mon dessein n'est pas d'entrer ici dans des discussion métaphysiques qui passent ma portée et la vôtre, et qui, dans le fond, ne menent à rien. Je vous ai déjà dit que je ne voulois pas philosopher avec vous, mais vous aider à consulter votre cœur. Quand tous les philosophes prouveroient que j'ai tort, si vous sentez que j'ai raison, je n'en veux pas davantage.

Il ne faut pour cela que vous faire distinguer nos idées acquises de nos sentimens naturels, car nous sentons avant de connoître; et comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien et à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la nature, de même l'amour du bon et la haine du mauvais nous sont aussi naturels

que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conscience ne sont pas des jugemens, mais des sentimens; quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les sentimens qui les apprécient sont au-dedans de nous, et c'est par eux seuls que nous connoissons la convenance ou disconvenance qui existe entre nous et les choses que nous devons rechercher ou fuir.

Exister pour nous, c'est sentir; notre sensibilité est incontestablement antérieure à notre intelligence, et nous avons eu des sentimens avant des idées (*). Quelle que soit la cause de notre être, elle a pourvu à notre conservation en nous donnant des sentimens convenables à notre nature, et l'on ne sauroit nier qu'au moins ceux-là ne soient innés. Ces sentimens, quant à l'individu, sont l'amour de soi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le desir du bien-être. Mais si, comme on n'en peut douter, l'homme est sociable par sa nature, ou du moins fait pour le devenir,

(*) A certains égards les idées sont des sentimens, et les sentimens sont des idées. Les deux noms conviennent à toute perception qui nous occupe et de son objet, et de nous-mêmes qui en sommes affectés : il n'y a que l'ordre de cette affection qui détermine le nom qui lui convient. Lorsque premierement occupés de l'objet nous ne pensons à nous que par réflexion, c'est une idée; au contraire quand l'impression reçue excite notre premiere attention, et que nous ne pensons que par réflexion à l'objet qui la cause, c'est un sentiment.

il ne peut l'être que par d'autres sentimens innés, relatifs à son espèce ; car à ne considérer que le besoin physique, il doit certainement disperser les hommes au lieu de les rapprocher. Or, c'est du systême moral, formé par ce double rapport, à soi-même et à ses semblables, que naît l'impulsion de la conscience. Connoître le bien, ce n'est pas l'aimer : l'homme n'en a pas la connoissance innée ; mais si-tôt que sa raison le lui fait connoître, sa conscience le porte à l'aimer : c'est ce sentiment qui est inné.

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il soit impossible d'expliquer par des conséquences de notre nature, le principe immédiat de la conscience indépendant de la raison même ; et quand cela seroit impossible, encore ne seroit-il pas nécessaire : car puisque ceux qui nient ce principe, admis et reconnu par tout le genre humain, ne prouvent point qu'il n'existe pas, mais se contentent de l'affirmer ; quand nous affirmons qu'il existe, nous sommes tout aussi bien fondés qu'eux, et nous avons de plus le témoignage intérieur et la voix de la conscience qui dépose pour elle-même. Si les premieres lueurs du jugement nous éblouissent et confondent d'abord les objets à nos regards, attendons que nos foibles yeux se rouvrent, se raffermissent, et bientôt nous reverrons ces mêmes objets aux lumieres de la raison, tels que nous les montroit

montroit d'abord la nature ; on plutôt soyons plus simples et moins vains ; bornons-nous aux premiers sentimens que nous trouvons en nous-mêmes ; puisque c'est toujours à eux que l'étude nous ramene, quand elle ne nous a point égarés.

Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu ; c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'éleve au-dessus des bêtes, que le triste privilege de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans regle, et d'une raison sans principe.

Graces au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philosophie ; nous pouvons être hommes sans être savans ; dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres frais un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe ; il faut savoir le reconnoître et le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent ? Eh ! c'est qu'il nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La conscience est timide, elle aime la retraite et la paix ; le monde et le bruit l'épouvantent ; les

préjugés, dont on la fait naître, sont ses plus cruels ennemis ; elle fuit ou se tait devant eux ; leur voix bruyante étouffe la sienne, et l'empêche de se faire entendre ; le fanatisme ose la contrefaire, et dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus ; et après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

Combien de fois je me suis lassé, dans mes recherches, de la froideur que je sentois en moi ! Combien de fois la tristesse et l'ennui, versant leur poison sur mes premieres méditations, me les rendirent insupportables ! Mon cœur aride ne donnoit qu'un zèle languissant et tiede à l'amour de la vérité. Je me disois : pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'est pas ? Le bien moral n'est qu'une chimere ; il n'y a rien de bon que les plaisirs des sens. O quand une fois on a perdu le goût des plaisirs de l'ame, qu'il est difficile de le reprendre ! Qu'il est plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais eu ! S'il existoit un homme assez misérable pour n'avoir rien fait en toute sa vie dont le souvenir le rendît content de lui-même, et bien-aise d'avoir vécu, cet homme seroit incapable de jamais se connoître ; et faute de sentir quelle bonté convient à sa nature, il resteroit méchant par force, et seroit éternellement malheureux. Mais croyez-

vous qu'il y ait sur la terre entiere un seul homme assez dépravé, pour n'avoir jamais livré son cœur à la tentation de bien faire ? Cette tentation est si naturelle et si douce, qu'il est impossible de lui résister toujours; et le souvenir du plaisir qu'elle a produit une fois, suffit pour la rappeller sans cesse. Malheureusement elle est d'abord pénible à satisfaire ; on a mille raisons pour se refuser au penchant de son cœur ; la fausse prudence le resserre dans les bornes du *moi* humain ; il faut mille efforts de courage pour oser les franchir. Se plaire à bien faire est le prix d'avoir bien fait, et ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité. Rien n'est plus aimable que la vertu ; mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embrasser, semblable au Protée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, et ne se montre enfin sous la sienne qu'à ceux qui n'ont point lâché prise.

Combattu sans cesse par mes sentimens naturels qui parloient pour l'intérêt commun, et par ma raison qui rapportoit tout à moi, j'aurois flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faisant le mal, aimant le bien, et toujours contraire à moi-même, si de nouvelles lumieres n'eussent éclairé mon cœur ; si la vérité qui fixa mes opinions n'eût encore assuré ma conduite et ne m'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raison

seule, quelle solide base peut-on lui donner? La vertu, disent-ils, est l'amour de l'ordre; mais cet amour peut-il donc et doit-il l'emporter en moi sur celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raison claire et suffisante pour le préférer. Dans le fond, leur prétendu principe est un pur jeu de mots; car je dis aussi moi, que le vice est l'amour de l'ordre, pris dans un sens différent. Il y a quelque ordre moral partout où il y a sentiment et intelligence. La différence est, que le bon s'ordonne par rapport au tout, et que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci se fait le centre de toutes choses, l'autre mesure son rayon et se tient à la circonférence. Alors il est ordonné, par rapport au centre commun, qui est Dieu, et par rapport à tous les cercles concentriques, qui sont les créatures. Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne, le bon n'est qu'un insensé.

O mon enfant! puissiez-vous sentir un jour de quel poids on est soulagé, quand, après avoir épuisé la vanité des opinions humaines et goûté l'amertume des passions, on trouve enfin si près de soi la route de la sagesse, le prix des travaux de cette vie, et la source du bonheur dont on a désespéré. Tous les devoirs de la loi naturelle, presque effacés de mon cœur par l'injustice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle justice, qui me les impose et qui

me les voit remplir. Je ne sens plus en moi que l'ouvrage et l'instrument du grand Etre qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux siennes, et par le bon usage de ma liberté: j'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir moi-même un jour de cet ordre et d'y trouver ma félicité; car quelle félicité plus douce que de se sentir ordonné dans un systême où tout est bien? En proie à la douleur, je la supporte avec patience, en songeant qu'elle est passagere et qu'elle vient d'un corps qui n'est point à moi. Si je fais une bonne action sans témoin, je sais qu'elle est vue, et je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En souffrant une injustice, je me dis: l'Etre juste qui régit tout, saura bien m'en dédommager; les besoins de mon corps, les miseres de ma vie me rendent l'idée de la mort plus supportable. Ce seront autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame est-elle soumise à mes sens et enchaînée à ce corps qui l'asservit et la gêne? Je n'en sais rien; suis-je entré dans les décrets de Dieu? Mais je puis, sans témérité, former de modestes conjectures. Je me dis: si l'esprit de l'homme fût resté libre et pur, quel mérite auroit-il d'aimer et suivre l'ordre qu'il verroit établi et qu'il n'auroit nul intérêt à troubler? Il seroit heureux, il est vrai;

mais il manqueroit à son bonheur le degré le plus sublime, la gloire de la vertu et le bon témoignage de soi ; il ne seroit que comme les Anges, et sans doute l'homme vertueux sera plus qu'eux. Unie à un corps mortel, par des liens non moins puissans qu'incompréhensibles, le soin de la conservation de ce corps excite l'ame à rapporter tout à lui, et lui donne un intérêt contraire à l'ordre général qu'elle est pourtant capable de voir et d'aimer ; c'est alors que le bon usage de sa liberté devient à la fois le mérite et la récompense, et qu'elle se prépare un bonheur inaltérable, en combattant ses passions terrestres et se maintenant dans sa premiere volonté.

Que si même, dans l'état d'abbaisement où nous sommes durant cette vie, tous nos premiers penchans sont légitimes, si tous nos vices nous viennent de nous, pourquoi nous plaignons-nous d'être subjugués par eux ? Pourquoi reprochons-nous à l'Auteur des choses, les maux que nous nous faisons, et les ennemis que nous armons contre nous-mêmes ? Ah ! ne gâtons point l'homme ; il sera toujours bon sans peine, et toujours heureux sans remords ! Les coupables qui se disent forcés au crime, sont aussi menteurs que méchans ; comment ne voyent-ils point que la foiblesse dont ils se plaignent, est leur propre ouvrage ; que leur premiere dépravation vient de leur volonté ; qu'à force de vouloir cé-

der à leurs tentations, ils leur cédent enfin malgré eux et les rendent irrésistibles? Sans doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchans et foibles; mais il dépendit d'eux de ne pas le devenir. O que nous resterions aisément maîtres de nous et de nos passions, même durant cette vie, si, lorsque nos habitudes ne sont encore point acquises, lorsque notre esprit commence à s'ouvrir, nous savions l'occuper des objets qu'il doit connoître pour apprécier ceux qu'il ne connoît pas; si nous voulions sincérement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons et sages selon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs! Cette étude nous paroît ennuyeuse et pénible, parce que nous n'y songeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos passions. Nous fixons nos jugemens et notre estime avant de connoître le bien et le mal; et puis rapportant tout à cette fausse mesure, nous ne donnons à rien sa juste valeur.

Il est un âge, où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoît pas, le cherche avec une curieuse incertitude, et trompé par les sens, se fixe enfin sur sa vaine image, et croit le trouver où il n'est point. Ces illusions ont duré trop long-temps pour moi. Hélas? je les ai trop tard connues, et n'ai pu tout-à-fait les détruire; elles dureront

autant que ce corps mortel qui les cause. Au moins elles ont beau me séduire, elles ne m'abusent plus ; je les connois pour ce qu'elles sont ; en les suivant je les méprise. Loin d'y voir l'objet de mon bonheur, j'y vois son obstacle. J'aspire au moment où, délivré des entraves du corps, je serai *moi* sans contradiction, sans partage, et n'aurai besoin que de moi pour être heureux ; en attendant je le suis dès cette vie, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme presque étrangere à mon être, et que tout le vrai bien que j'en peux retirer dépend de moi.

Pour m'élever d'avance autant qu'il se peut à cet état de bonheur, de force et de liberté, je m'exerce aux sublimes contemplations. Je médite sur l'ordre de l'Univers, non pour l'expliquer par de vains systêmes, mais pour l'admirer sans cesse, pour adorer le sage Auteur qui s'y fait sentir. Je converse avec lui, je pénetre toutes mes facultés de sa divine essence ; je m'attendris à ses bienfaits, je le bénis de ses dons : mais je ne le prie pas ; que lui demanderois-je ? qu'il changeât pour moi le cours des choses, qu'il fît des miracles en ma faveur ? Moi qui dois aimer par-dessus tout l'ordre établi par sa sagesse et maintenu par sa providence, voudrois-je que cet ordre fût troublé pour moi ? Non : ce vœu téméraire mériteroit d'être plutôt pu-

ni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire; pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné? Ne m'a-t-il pas donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connoître la liberté pour le choisir? Si je fais le mal, je n'ai point d'excuse; je le fais parce que je le veux; lui demander de changer ma volonté, c'est lui demander ce qu'il me demande; c'est vouloir qu'il fasse mon œuvre, et que j'en recueille le salaire; n'être pas content de mon état, c'est ne vouloir plus être homme, c'est vouloir autre chose que ce qui est, c'est vouloir le désordre et le mal. Source de justice et de vérité, Dieu clément et bon! dans ma confiance en toi, le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquiesce à ta bonté; je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.

Dans la juste défiance de moi-même, la seule chose que je lui demande, ou plutôt que j'attends de sa justice, est de redresser mon erreur si je m'égare, et si cette erreur m'est dangereuse. Pour être de bonne foi, je ne me crois pas infaillible: mes opinions qui me semblent les plus vraies sont peut-être autant de mensonges; car quel homme ne tient pas aux siennes, et combien d'hommes sont d'accord en tout? L'illusion qui m'abuse a beau me venir de moi, c'est lui seul qui m'en peut guérir.

J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité ; mais sa source est trop élevée : quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable ? c'est à elle à s'approcher.

Le bon Prêtre avoit parlé avec véhémence ; il étoit ému, je l'étois aussi. Je croyois entendre le Divin Orphée chanter les premieres Hymnes, et apprendre aux hommes le culte des Dieux. Cependant je voyois des foules d'objections à lui faire ; je n'en fis pas une, parce qu'elles étoient moins solides qu'embarrassantes, et que la persuasion étoit pour lui. A mesure qu'il me parloit selon sa conscience, la mienne sembloit me confirmer ce qu'il m'avoit dit.

Les sentimens que vous venez de m'exposer, lui dis-je, me paroissent plus nouveaux par ce que vous avouez ignorer, que par ce que vous dites croire. J'y vois à peu de chose près, le théisme ou la réligion naturelle, que les chrétiens affectent de confondre avec l'athéisme ou l'irréligion, qui est la doctrine directement opposée. Mais dans l'état actuel de ma foi, j'ai plus à remonter qu'à descendre pour adopter vos opinions ; et je trouve difficile de rester précisément au point où vous êtes, à moins d'être aussi sage que vous. Pour être, au moins, aussi sincere, je veux consulter avec moi. C'est le sentiment intérieur qui doit me con-

duire à votre exemple, et vous m'avez appris vous-même qu'après lui avoir longtemps imposé silence, le rappeller n'est pas l'affaire d'un moment. J'emporte vos discours dans mon cœur, il faut que je les médite. Si après m'être bien consulté, j'en demeure aussi convaincu que vous, vous serez mon dernier apôtre, et je serai votre prosélyte jusqu'à la mort. Continuez, cependant, à m'instruire; vous ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois savoir. Parlez-moi de la révélation, des Ecritures, de ces dogmes obscurs, sur lesquels je vais errant dès mon enfance, sans pouvoir les concevoir ni les croire, et sans savoir ni les admettre ni les rejeter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embrassant, j'acheverai de vous dire ce que je pense; je ne veux point vous ouvrir mon cœur à demi : mais le desir que vous me témoignez étoit nécessaire pour m'autoriser à n'avoir aucune réserve avec vous. Je ne vous ai rien dit jusqu'ici que je ne crusse pouvoir vous être utile, et dont je ne fusse intimement persuadé. L'examen qui me reste à faire est bien différent; je n'y vois qu'embarras, mystere, obscurité; je n'y porte qu'incertitude et défiance. Je ne me détermine qu'en tremblant, et je vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos sentimens étoient plus stables, j'hésiterois de vous exposer les miens; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à

penser comme moi (33). Au reste, ne donnez à mes discours que l'autorité de la raison; j'ignore si je suis dans l'erreur. Il est difficile, quand on discute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif; mais souvenez-vous qu'ici toutes mes affirmations ne sont que des raisons de douter. Cherchez la vérité vous-même; pour moi je ne vous promets que de la bonne foi.

Vous ne voyez dans mon exposé que la religion naturelle : il est bien étrange qu'il en faille une autre ! Par où connoîtrai-je cette nécessité ? De quoi puis-je être coupable en servant Dieu selon les lumieres qu'il donne à mon esprit, et selon les sentimens qu'il inspire à mon cœur ? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, et honorable à son auteur, puis-je tirer d'une doctrine positive, que je ne puisse tirer sans elle du bon usage de mes facultés ? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter, pour la gloire de Dieu, pour le bien de la société, et pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, et quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte, qui ne soit pas une conséquence du mien ? Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raison seule. Voyez le spectacle de la nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement ? Qu'est-

(33) Voilà, je crois, ce que le bon Vicaire pourroit dire à présent au public.

ce que les hommes nous diront de plus ? Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les passions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent ; que, loin de les ennoblir, ils les avilissent ; qu'aux mysteres inconcevables qui l'environnent, ils ajoutent des contradictions absurdes ; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel ; qu'au lieu d'établir la paix sur la terre, ils y portent le fer et le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, sans savoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes et les miseres du genre-humain.

On me dit qu'il falloit une révélation pour apprendre aux hommes la maniere dont Dieu vouloit être servi ; on assigne en preuve la diversité des cultes bizarres qu'ils ont institués ; et l'on ne voit pas que cette diversité même, vient de la fantaisie des révélations. Dès que les peuples se sont avisés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à sa mode, et lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une religion sur la terre.

Il falloit un culte uniforme ; je le veux bien : mais ce point étoit-il donc si important qu'il fallût tout l'appareil de la puissance divine pour l'établir ? Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte que Dieu demande est

celui du cœur ; et celui-là, quand il est sincere, est toujours uniforme. C'est avoir une vanité bien folle, de s'imaginer que Dieu prenne un si grand intérêt à la forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux gestes qu'il fait à l'autel, et à toutes ses génuflexions. Eh! mon ami, reste de toute ta hauteur, tu seras toujours assez près de terre. Dieu veut être adoré en esprit et en vérité : ce devoir est de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'est purement une affaire de police ; il ne faut point de révélation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, et par ce dangereux amour-propre qui veut toujours porter l'homme au-dessus de sa sphere, ne pouvant élever mes foibles conceptions jusqu'au grand Etre, je m'efforçois de le rabaisser jusqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés, qu'il a mis entre sa nature et la mienne. Je voulois des communications plus immédiates, des instructions plus particulieres ; et non content de faire Dieu semblable à l'homme ; pour être privilégié moi-même parmi mes semblables, je voulois des lumieres surnaturelles ; je voulois un culte exclusif ; je voulois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu comme moi.

Regardant le point où j'étois parvenu comme le point commun d'où partoient tous les croyans pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans les dogmes de la religion naturelle que les élémens de toute religion. Je considérois cette diversité de sectes qui regnent sur la terre, et qui s'accusent mutuellement de mensonge et d'erreur; je demandois, *quelle est la bonne?* Chacun me répondoit, c'est la mienne; chacun disoit, moi seul et mes partisans pensons juste, tous les autres sont dans l'erreur. *Et comment savez-vous que votre secte est la bonne?* Parce que Dieu l'a dit (34). *Et qui vous dit que Dieu l'a dit?* Mon Pasteur qui le sait bien. Mon Pasteur me dit d'ainsi

(34) *Tous*, dit un bon et sage Prêtre, *disent qu'ils la tiennent et la croyent, (et tous usent de ce jargon,) que non des hommes, ne d'aucune créature, ains de Dieu.*

Mais à dire vrai sans rien flatter ni déguiser, il n'en est rien; elles sont, quoi qu'on die, tenues par mains et moyens humains; tesmoin premierement la maniere que les Religions ont été reçues au monde, et sont encore tous les jours par les particuliers: la nation, le pays, le lieu, donnent la Religion: l'on est de celle que le lieu auquel on est né et élevé tient: nous sommes circoncis, baptisés, Juifs, Mahométans, Chrestiens, avant que nous sachions que nous sommes hommes: la Religion n'est pas de notre choix et élection; tesmoin après la vie et les mœurs si mal accordantes avec la Religion; tesmoin que par occasions humaines et bien légeres, l'on va contre la teneur de sa religion. Charron, de la sagesse. L. II, c. 5, p. 257. Edition de Bordeaux, 1601.

Il y a grande apparence que la sincere profession de foi du vertueux Théologal de Condom, n'eût pas été fort différente de celle du Vicaire Savoyard.

croire, et ainsi je crois; il m'assure que tous ceux qui disent autrement que lui mentent, et je ne les écoute pas.

Quoi, pensois-je, la vérité n'est-elle pas une, et ce qui est vrai chez moi, peut-il être faux chez vous ? Si la méthode de celui qui suit la bonne route, et celle de celui qui s'égare est la même, quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre ? Leur choix est l'effet du hazard : le leur imputer est iniquité ; c'est récompenser ou punir, pour être né dans tel ou tel pays. Oser dire que Dieu nous juge ainsi, c'est outrager sa justice.

Ou toutes les religions sont bonnes et agréables à Dieu ; ou s'il en est une qu'il prescrive aux hommes, et qu'il les punisse de méconnoître, il lui a donné des signes certains et manifestes pour être distinguée et connue pour la seule véritable. Ces signes sont de tous les temps et de tous les lieux, également sensibles à tous les hommes, grands et petits, savans et ignorans, Européens, Indiens, Africains, Sauvages. S'il étoit une religion sur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, et qu'en quelque lieu du monde un seul mortel de bonne foi n'eût pas été frappé de son évidence, le Dieu de cette religion seroit le plus inique et le plus cruel des tyrans.

Cherchons-nous donc sincérement la vérité ? Ne donnons rien au droit de la naissance et à l'autorité des Peres et des Pasteurs;

teurs; mais rappellons à l'examen de la conscience et de la raison tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier : soumets ta raison ; autant m'en peut dire celui qui me trompe; il me faut des raisons pour soumettre ma raison.

Toute la théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inspection de l'univers, et par le bon usage de mes facultés, se borne à ce que je vous ai ci-devant expliqué. Pour en savoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne sauroient être l'autorité des hommes : car nul homme n'étant d'une autre espèce que moi, tout ce qu'un homme connoît naturellement, je puis aussi le connoître, et un autre homme peut se tromper aussi-bien que moi : quand je crois ce qu'il dit, ce n'est pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'est donc au fond que celui de ma raison même, et n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la vérité.

Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reste pas le juge ? Dieu lui-même a parlé; écoutez sa révélation. C'est autre chose. Dieu a parlé ! voilà certes un grand mot ! Et à qui a-t-il parlé ? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre sa parole. J'entends : ce sont des hommes qui vont me dire ce

que Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui-même; il ne lui en auroit pas coûté davantage, et j'aurois été à l'abri de la séduction. Il vous en garantit, en manifestant la mission de ses envoyés. Comment cela ? Par des prodiges. Et où sont ces prodiges ? Dans des livres. Et qui a fait ces livres ? Des hommes. Et qui a vu ces prodiges ? Des hommes qui les attestent. Quoi ! toujours des témoignages humains ? toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté ? Que d'hommes entre Dieu et moi ! Voyons toutefois, examinons, comparons, vérifions. O si Dieu eût daigné me dispenser de tout ce travail, l'en aurois-je servi de moins de bon cœur ?

Considérez, mon ami, dans quelle horrible discussion me voilà engagé; de quelle immense érudition j'ai besoin pour remonter dans les plus hautes antiquités; pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monumens de foi proposés dans tous les pays du monde; pour en assigner les temps, les lieux, les auteurs, les occasions ! Quelle justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les pièces authentiques des pièces supposées : pour comparer les objections aux réponses, les traductions aux originaux, pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de leurs lumieres; pour savoir si l'on n'a rien supprimé, rien ajou

té, rien transposé, changé, falsifié ; pour lever les contradictions qui restent ; pour juger quel poids doit avoir le silence des adversaires dans les faits allégués contre eux ; si ces allégations leur ont été connues ; s'ils en ont fait assez de cas pour daigner y répondre ; si les livres étoient assez communs pour que les nôtres leur parvinssent ; si nous avons été d'assez bonne foi pour donner cours aux leurs parmi nous, et pour y laisser leurs plus fortes objections, telles qu'ils les avoient faites.

Tous ces monumens reconnus pour incontestables, il faut passer ensuite aux preuves de la mission de leurs auteurs ; il faut bien savoir les loix des sorts, les probabilités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir sans miracle ; le génie des langues originales, pour distinguer ce qui est prédiction dans ces langues, et ce qui n'est que figure oratoire ; quels faits sont dans l'ordre de la nature, et quels autres faits n'y sont pas ; pour dire jusqu'à quel point un homme adroit peut fasciner les yeux des simples, peut étonner même les gens éclairés ; chercher de quelle espèce doit être un prodige, et quelle authenticité il doit avoir, non-seulement pour être cru, mais pour qu'on soit punissable d'en douter ; comparer les preuves des vrais et des faux prodiges, et trouver les regles sûres pour les discerner ; dire enfin pourquoi Dieu choisit, pour attester sa paro-

le, des moyens qui ont eux-mêmes si grand besoin d'attestation, comme s'il se jouoit de la crédulité des hommes, et qu'il évitât à dessein les vrais moyens de les persuader.

Supposons que la Majesté divine daigne s'abaisser assez pour rendre un homme l'organe de ses volontés sacrées; est-il raisonnable, est-il juste d'exiger que tout le genre-humain obéisse à la voix de ce Ministre, sans le lui faire connoître pour tel? Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes lettres de créance, que quelques signes particuliers faits devant peu de gens obscurs, et dont tout le reste des hommes ne saura jamais rien que par oui-dire? Par tous les pays du monde si l'on tenoit pour vrais tous les prodiges que le peuple et les simples disent avoir vus, chaque secte seroit la bonne, il y auroit plus de prodiges que d'événemens naturels; et le plus grand de tous les miracles seroit que, là où il y a des fanatiques persécutés, il n'y eût point de miracles. C'est l'ordre inaltérable de la Nature qui montre le mieux la sage main qui la régit; s'il arrivoit beaucoup d'exceptions, je ne saurois plus qu'en penser; et pour moi, je crois trop en Dieu pour croire à tant de miracles si peu dignes de lui.

Qu'un homme vienne nous tenir ce langage: Mortels, je vous annonce la volonté du Très-haut; reconnoissez à ma voix celui qui m'envoye. J'ordonne au soleil de changer sa course, aux étoiles de former

un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect : à ces merveilles, qui ne reconnoîtra pas à l'instant le maître de la nature ? Elle n'obéit point aux imposteurs; leurs miracles se font dans des carrefours, dans des déserts, dans des chambres ; et c'est là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de spectateurs déjà disposés à tout croire. Qui est-ce qui m'osera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi. Si vos miracles faits pour prouver votre doctrine ont eux-mêmes besoin d'être prouvés, de quoi servent-ils ? Autant valoit n'en point faire.

Reste enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée ; car puisque ceux qui disent que Dieu fait ici-bas des miracles, prétendent que le diable les imite quelquefois, avec les prodiges les mieux attestés nous ne sommes pas plus avancés qu'auparavant : et puisque les magiciens de Pharaon osoient, en présence même de Moyse, faire les mêmes signes qu'il faisoit par l'ordre exprès de Dieu, pourquoi dans son absence n'eussent-ils pas, aux mêmes titres, prétendu la même autorité ? Ainsi donc après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine (35), de peur de prendre l'œuvre

(35) Cela est formel en mille endroits de l'Ecriture, et entr'autres dans le Deuteronome, chapitre XIII, où il est dit que, si un Prophète annonçant des Dieux étrangers

du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que pensez-vous de ce dialele ?

Cette doctrine venant de Dieu, doit porter le sacré caractere de la Divinité; non-seulement elle doit nous éclaircir les idées confuses que le raisonnement en trace dans notre esprit; mais elle doit aussi nous proposer un culte, une morale, et des maximes convenables aux attributs par lesquels seuls nous concevons son essence. Si donc elle ne nous apprenoit que des choses absurdes et sans raison, si elle ne nous inspiroit que des sentimens d'aversion pour

confirme ses discours par des prodiges, et que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard on doit mettre ce Prophête à mort. Quand donc les payens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger, et prouvant leur mission par des prédictions et des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de solide, qu'ils ne pussent à l'instant rétorquer contre nous. Or, que faire en pareil cas? Une seule chose : revenir au raisonnement, et laisser là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir. C'est là du bon-sens le plus simple, qu'on n'obscurcit qu'à force de distinctions tout au moins très subtiles. Des subtilités dans le Christianisme ! Mais Jesus-Christ a donc eu tort de prometre le Royaume des Cieux aux simples? Il a donc eu tort de commencer le plus beau de ses discours par féliciter les pauvres d'esprit, s'il faut tant d'esprit pour entendre sa doctrine, et pour apprendre à croire en lui ? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me soumettre, tout ira fort bien : mais pour me prouver cela, mettez-vous à ma portée; mesurez vos raisonnemens à la capacité d'un pauvre d'esprit, ou je ne reconnois plus en vous le vrai disciple de votre maître, et ce n'est pas sa doctrine que vous m'annoncez.

nos semblables, et de frayeur pour nous-mêmes, si elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïssant les hommes, un Dieu de la guerre et des combats, toujours prêt à détruire et foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, et se vantant de punir même les innocens, mon cœur ne seroit point att ré vers ce Dieu terrible, et je me garderois de quitter la religion naturelle pour embrass. celle-là; car vous voyez bien qu'il faudroit nécessairement opter. Votre Dieu n'est pas le nôtre, dirois-je à ses sectateurs. Celui qui commence par se choisir un seul peuple et proscrire le reste du genre-humain, n'est pas le pere commun des hommes; celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures, n'est pas le Dieu clément et bon que ma raison m'a montré.

A l'égard des dogmes, elle me dit qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappans par leur évidence. Si la religion naturelle est insuffisante, c'est par l'obscurité qu'elle laisse dans les grandes vérités qu'elle nous enseigne: c'est à la révélation de nous enseigner ces vérités d'une maniere sensible à l'esprit de l'homme, de les mettre à sa portée, de les lui faire concevoir afin qu'il les croye. La foi s'assure et s'affermit par l'entendement; la meilleure de toutes les religions est infailliblement la plus claire: celui qui charge de mysteres, de contradictions, le

culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore n'est point un Dieu de ténebres, il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'usage; me dire de soumettre ma raison, c'est outrager son auteur. Le Ministre de la vérité ne tyrannise point ma raison; il l'éclaire.

Nous avons mis à part toute autorité humaine, et sans elle je ne saurois voir comment un homme en peut convaincre un autre en lui prêchant une doctrine déraisonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux prises, et cherchons ce qu'ils pourront se dire dans cette âpreté de langage ordinaire aux deux partis.

L'Inspiré.

» La raison vous apprend que le tout est » plus grand que sa partie; mais moi, je » vous apprends de la part de Dieu, que » c'est la partie qui est plus grande que » le tout.

Le Raisonneur.

» Et qui êtes-vous, pour m'oser dire que » Dieu se contredit; et à qui croirai-je, » par préférence, de lui qui m'apprend par » la raison, les vérités éternelles, ou de » vous qui m'annoncez de sa part une ab» surdité?

L'Inspiré.

» A moi; car mon instruction est plus positive,

» positive, et je vais vous prouver invin-
» ciblement que c'est lui qui m'envoye.

Le Raisonneur.

» Comment ! vous me prouverez que
» c'est Dieu qui vous envoye déposer con-
» tre lui ? Et de quel genre seront vos
» preuves pour me convaincre qu'il est
» plus certain que Dieu me parle par votre
» bouche, que par l'entendement qu'il m'a
» donné ?

L'Inspiré.

» L'entendement qu'il vous a donné !
» Homme petit et vain ! comme si vous
» étiez le premier impie qui s'égare dans
» sa raison corrompue par le péché !

Le Raisonneur.

» Homme de Dieu, vous ne seriez pas,
» non plus, le premier fourbe qui donne
» son arrogance pour preuve de sa mis-
» sion ?

L'Inspiré.

» Quoi ! les Philosophes disent aussi des
» injures !

Le Raisonneur.

» Quelquefois, quand les Saints leur en
» donnent l'exemple.

L'Inspiré.

» Oh ! moi j'ai le droit d'en dire : je
» parle de la part de Dieu.

Le Raisonneur.

» Il seroit bon de montrer vos titres avant
» d'user de vos privileges.

L'Inspiré.

» Mes titres sont authentiques. La Terre
» et les Cieux déposeront pour moi. Sui-
» vez bien mes raisonnemens, je vous prie.

Le Raisonneur.

» Vos raisonnemens ! vous n'y pensez
» pas. M'apprendre que ma raison me
» trompe, n'est-ce pas réfuter ce qu'elle
» m'aura dit pour vous ? Quiconque veut
» récuser la raison, doit convaincre sans
» se servir d'elle ; car, supposons qu'en
» raisonnant vous m'ayez convaincu, com-
» ment saurai-je si ce n'est point ma raison
» corrompue par le péché qui me fait ac-
» quiescer à ce que vous me dites ? D'ail-
» leurs, quelle preuve, quelle démonstra-
» tion pourrez-vous jamais employer, plus
» évidente que l'axiome qu'elle doit dé-
» truire ? Il est tout aussi croyable qu'un
» bon syllogisme est un mensonge, qu'il
» l'est que la partie est plus grande que
» le tout.

L'Inspiré.

» Quelle différence ! mes preuves sont
» sans réplique ; elles sont d'un ordre sur-
» naturel.

Le Raisonneur.

» Surnaturel ! Que signifie ce mot ? Je
» ne l'entends pas.

L'Inspiré.

» Des changemens dans l'ordre de la na-
» ture, des prophéties, des miracles, des
» prodiges de toute espèce.

Le Raisonneur.

» Des prodiges, des miracles ! je n'ai
» jamais rien vu de tout cela.

L'Inspiré.

» D'autres l'ont vu pour vous. Des nuées
» de témoins..... le témoignage des peu-
» ples....

Le Raisonneur.

» Le témoignage des peuples est-il d'un
» ordre surnaturel ?

L'Inspiré.

» Non, mais quand il est unanime, il
» est incontestable.

Le Raisonneur.

» Il n'y a rien de plus incontestable que
» les principes de la raison, et l'on ne peut
» autoriser une absurdité sur le témoignage
» des hommes. Encore une fois, voyons
» des preuves surnaturelles, car l'attesta-
» tion du genre-humain n'en est pas une.

L'Inspiré.

„ O cœur endurci ! la grace ne vous parle „ point.

Le Raisonneur.

„ Ce nest pas ma faute ; car selon vous, „ il faut avoir déjà recu la grace pour sa„ voir la demander. Commencez donc à „ me parler au lieu d'elle.

L'Inspiré.

„ Ah ! c'est ce que je fais, et vous ne „ m'écoutez pas : mais que dites-vous des „ prophéties ?

Le Raisonneur.

„ Je dis premierement que je n'ai pas „ plus entendu de prophéties, que je n'ai „ vu de miracles. Je dis de plus, qu'aucune „ prophétie ne sauroit faire autorité pour „ moi.

L'Inspiré.

„ Satellite du Démon ! et pourquoi les „ prophéties ne font-elles pas autorité pour „ vous ?

Le Raisonneur.

„ Parce que pour qu'elles la fissent, il „ faudroit trois choses dont le concours „ est impossible ; savoir, que j'eusse été „ témoin de la prophétie, que je fusse té„ moin de l'événement, et qu'il me fût dé„ montré que cet événement n'a pu quadrer

» fortuitement avec la prophétie : car, fût-
» elle plus précise, plus claire, plus lumi-
» neuse qu'un axiome de géométrie ; puis-
» que la clarté d'une prédiction faite au
» hazard n'en rend pas l'accomplissement
» impossible, cet accomplissement, quand
» il a lieu, ne prouve rien à la rigueur pour
» celui qui l'a prédit.

» Voyez donc à quoi se réduisent vos
» prétendues preuves surnaturelles, vos
» miracles, vos prophéties : à croire tout
» cela sur la foi d'autrui, et à soumettre à
» l'autorité des hommes l'autorité de Dieu
» parlant à ma raison. Si les vérités éter-
» nelles que mon esprit conçoit, pouvoient
» souffrir quelque atteinte, il n'y auroit
» plus pour moi nulle espèce de certitude ;
» et loin d'être sûr que vous me parlez de
» la part de Dieu, je ne serois pas même
» assuré qu'il existe. »

Voilà bien des difficultés, mon enfant, et ce n'est pas tout. Parmi tant de religions diverses qui se proscrivent et s'excluent mutuellement, une seule est la bonne, si tant est qu'une le soit. Pour la reconnoître, il ne suffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes ; et dans quelque matiere que ce soit, on ne doit point condamner sans entendre (36) ; il faut compa-

(36) Plutarque rapporte que les Stoïciens, entr'autres bizarres paradoxes, soutenoient que dans un jugement contradictoire, il étoit inutile d'entendre les deux parties : car, disoient-ils, ou le premier a prouvé son dire, ou il ne

rer les objections aux preuves ; il faut savoir ce que chacun oppose aux autres, et ce qu'il leur répond. Plus un sentiment nous paroît démontré, plus nous devons chercher sur quoi tant d'hommes se fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien simple pour croire qu'il suffit d'entendre les Docteurs de son parti pour s'instruire des raisons du parti contraire. Où sont les Théologiens qui se piquent de bonne foi ? où sont ceux qui, pour réfuter les raisons de leurs adversaires, ne commencent pas par les affoiblir? Chacun brille dans son parti ; mais tel au milieu des siens est fier de ses preuves, qui feroit un fort sot personnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous instruire dans les livres ? quelle érudition il faut acquérir, que de langues il faut apprendre, que de bibliothéques il faut feuilleter, quelle immense lecture il faut faire ! Qui me guidera dans le choix ? Difficilement trouvera-t-on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire, à plus forte raison ceux de tous les partis ; quand on les trouveroit, ils seroient bien-

l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout est dit, et la partie adverse doit être condamnée ; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, et doit être débouté. Je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une révélation exclusive, ressemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Sitôt que chacun prétend avoir seul raison ; pour choisir entre tant de partis, il les faut tous écouter, ou l'on est injuste.

tôt réfutés. L'absent a toujours tort; et de mauvaises raisons dites avec assurance, effacent aisément les bonnes exposées avec mépris. D'ailleurs souvent les livres nous trompent, et ne rendent pas fidèlement les sentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la foi catholique sur le livre de Bossuet, vous vous êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vu que la doctrine avec laquelle on répond aux Protestans n'est point celle qu'on enseigne au peuple, et que le livre de Bossuet ne ressemble gueres aux instructions du prône. Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ses sectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux; cela est fort différent. Chacun a ses traditions, son sens, ses coutumes, ses préjugés, qui font l'esprit de sa croyance, et qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands peuples n'impriment point de livres et ne lisent pas les nôtres! Comment jugeront-ils de nos opinions? comment jugerons-nous des leurs? Nous les raillons, ils nous raillent: ils ne savent pas nos raisons, nous ne savons pas les leurs; et si nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyager parmi nous. Dans quel pays n'y a-t-il pas des gens sensés, des gens de bonne foi, d'honnêtes gens amis de la vérité, qui, pour la professer, ne cherchent

qu'à la connoître ? Cependant chacun la voit dans son culte, et trouve absurdes les cultes des autres nations ; donc ces cultes étrangers ne sont pas si extravagans qu'ils nous semblent, ou la raison que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales religions en Europe. L'une admet une seule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteste, maudit les deux autres, les accuse d'aveuglement, d'endurcissement, d'opiniâtreté, de mensonge. Quel homme impartial osera juger entr'elles, s'il n'a premièrement bien pesé leurs preuves, bien écouté leurs raisons ? Celle qui n'admet qu'une révélation est la plus ancienne, et paroît la plus sûre ; celle qui en admet trois est la plus moderne, et paroît la plus conséquente ; celle qui en admet deux et rejette la troisieme, peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contre elle ; l'inconséquence saute aux yeux.

Dans les trois révélations, les Livres sacrés sont écrits en des langues inconnues aux peuples qui les suivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hébreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec, les Turcs ni les Persans n'entendent point l'Arabe ; et les Arabes modernes eux-mêmes, ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une maniere bien simple d'instruire les hommes, de leur parler toujours une

langue qu'ils n'entendent point? On traduit ces livres, dira-t-on; belle réponse! Qui m'assurera que ces livres sont fidellement traduits, qu'il est même possible qu'ils le soient? et quand Dieu fait tant que de parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait besoin d'interprête?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme est obligé de savoir soit enfermé dans des livres, et que celui qui n'est à portée ni de ces livres, ni des gens qui les entendent, soit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres! Quelle manie! Parce que l'Europe est pleine de livres, les Européens les regardent comme indispensables, sans songer que sur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu. Tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes? Comment donc l'homme en auroit-il besoin pour connoître ses devoirs, et quels moyens avoit-il de les connoître avant que ces livres fussent faits? Ou il apprendra ces devoirs de lui-même, ou il est dispensé de les savoir.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Eglise; mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un aussi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres sectes pour établir directement leur doctrine? L'Eglise décide que l'Eglise a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée? Sortez de-là, vous rentrez dans toutes nos discussions.

Connoissez-vous beaucoup de Chrétiens qui aient pris la peine d'examiner avec soin ce que le Judaïsme allégue contre eux ? Si quelques-uns en ont vu quelque chose, c'est dans les livres des Chrétiens. Bonne maniere de s'instruire des raisons de leurs adversaires ! Mais comment faire ? Si quelqu'un osoit publier parmi nous des livres où l'on favoriseroit ouvertement le Judaïsme, nous punirions l'Auteur, l'Editeur, le Libraire (37). Cette police est commode et sûre pour avoir toujours raison. Il y a plaisir à réfuter des gens qui n'osent parler.

Ceux d'entre nous qui sont à portée de converser avec des Juifs ne sont gueres plus avancés. Les malheureux se sentent à notre discrétion ; la tyrannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs ; ils savent combien peu l'injustice et la cruauté coûtent à la charité chrétienne : qu'oseront-ils dire sans s'exposer à nous faire crier au blasphême ? L'avidité nous donne du zèle, et ils sont trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus savans, les plus éclairés sont toujours les plus circonspects. Vous convertirez quelque

(37) Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas besoin de commentaire. Dans le seizieme siècle, les Théologiens catholiques ayant condamné au feu tous les livres des Juifs, sans distinction, l'illustre et savant Reuclin consulté sur cette affaire s'en attira de terribles, qui faillirent le perdre, pour avoir seulement été d'avis qu'on pouvoit conserver ceux de ces livres qui ne faisoient rien contre le Christianisme, et qui traitoient de matieres indifférentes à la religion.

misérable payé pour calomnier sa secte ; vous ferez parler quelques vils fripiers, qui céderont pour vous flatter ; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs Docteurs souriront en silence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans les lieux où ils se sentiroient en sûreté, l'on eût aussi bon marché d'eux ? En Sorbonne, il est clair comme le jour que les prédictions du Messie se rapportent à Jesus-Christ. Chez les Rabbins d'Amsterdam, il est tout aussi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu'ils n'aient un état libre, des écoles, des universités, où ils puissent parler et disputer sans risque. Alors seulement, nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire.

A Constantinople, les Turcs disent leurs raisons, mais nous n'osons dire les nôtres ; là, c'est notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour Mahomet, auquel nous ne croyons point, le même respect que nous exigeons pour Jesus-Christ des Juifs qui n'y croyent pas davantage ; les Turcs ont-ils tort, avons-nous raison ? Sur quel principe équitable résoudrons-nous cette question ?

Les deux tiers du genre-humain ne sont ni Juifs, ni Mahométans, ni Chrétiens, et combien de millions d'hommes n'ont jamais ouï parler de Moïse, de Jesus-Christ, ni de Mahomet ? On le nie ; on soutient que

nos Missionnaires vont par-tout. Cela est bientôt dit : mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue, et où jamais Européen n'a pénétré jusqu'à présent? Vont-ils dans la Tartarie méditerranée suivre à cheval les hordes ambulantes dont jamais étranger n'approche, et qui loin d'avoir ouï parler du Pape, connoissent à peine le grand Lama? Vont-ils dans les continens immenses de l'Amérique, où des Nations entieres ne savent pas encore que des peuples d'un autre monde ont mis les pieds dans le leur? Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chasser pour jamais, et où leurs prédécesseurs ne sont connus des générations qui naissent, que comme des intrigans rusés, venus avec un zèle hypocrite pour s'emparer doucement de l'Empire? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Asie, annoncer l'Evangile à des milliers de pauvres esclaves? Qu'ont fait les femmes de cette partie du monde pour qu'aucun Missionnaire ne puisse leur prêcher la Foi? Iront-elles toutes en enfer pour avoir été recluses?

Quand il seroit vrai que l'Evangile est annoncé par toute la terre, qu'y gagneroit-on? La veille du jour que le premier Missionnaire est arrivé dans un pays, il y est sûrement mort quelqu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un-là? N'y eût-il dans tout l'Univers qu'un seul homme à qui l'on

n'auroit jamais préché Jesus-Christ, l'objection seroit aussi forte pour ce seul homme, que pour le quart du genre-humain.

Quand les Ministres de l'Evangile se sont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raisonnablement admettre sur leur parole, et qui ne demandât pas la plus exacte vérification? Vous m'annoncez un Dieu né et mort il y a deux mille ans à l'autre extrémité du monde, dans je ne sais quelle petite ville, et vous me dites que tous ceux qui n'auront pas cru à ce mystere seront damnés. Voilà des choses bien étranges pour les croire si vîte sur la seule autorité d'un homme que je ne connois point! Pourquoi votre Dieu a-t-il fait arriver si loin de moi les événemens dont il vouloit m'obliger d'être instruit? Est-ce un crime d'ignorer ce qui se passe aux Antipodes? Puis-je deviner qu'il y a eu dans un autre hémisphere un peuple Hébreu et une ville de Jérusalem? Autant vaudroit m'obliger de savoir ce qui se fait dans la Lune. Vous venez, dites-vous, me l'apprendre; mais pourquoi n'êtes-vous pas venu l'apprendre à mon pere; ou, pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir jamais rien su? Doit-il être éternellement puni de votre paresse, lui qui étoit si bon, si bienfaisant, et qui ne cherchoit que la vérité? Soyez de bonne foi, puis mettez-vous à ma place: voyez si je dois, sur votre seul témoignage, croire

toutes les choses incroyables que vous me dites, et concilier tant d'injustices avec le Dieu juste que vous m'annoncez. Laissez-moi, de grace, aller voir ce pays lointain, où s'opérerent tant de merveilles inouies dans celui-ci; que j'aille savoir pourquoi les habitans de cette Jérusalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu? Que ferai-je donc, moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, dispersés, opprimés, asservis; qu'aucun d'eux n'approche plus de la même ville. Assurément ils ont bien mérité tout cela: mais les habitans d'aujourd'hui, que disent-ils du déïcide de leurs prédécesseurs? Ils le nient, ils ne reconnoissent pas non plus Dieu pour Dieu: autant valoit donc laisser les enfans des autres.

Quoi! dans cette même ville où Dieu est mort, les anciens ni les nouveaux habitans ne l'ont point reconnu, et vous voulez que je le reconnoisse, moi qui suis né deux mille ans après, à deux mille lieues de-là! Ne voyez-vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce livre que vous appellez sacré, et auquel je ne comprends rien, je dois savoir par d'autres que vous, quand et par qui il a été fait, comment il s'est conservé, comment il vous est parvenu, ce que disent dans le pays, pour leurs raisons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils sachent aussi bien que vous tout ce que vous m'apprenez? Vous sentez

bien qu'il faut nécessairement que j'aille en Europe, en Asie, en Palestine, examiner tout par moi-même; il faudroit que je fusse fou pour vous écouter avant ce temps-là.

Non-seulement ce discours me paroît raisonnable, mais je soutiens que tout homme sensé doit, en pareil cas, parler ainsi, et renvoyer bien loin le Missionnaire, qui, avant la vérification des preuves, veut se dépêcher de l'instruire et de le baptiser. Or je soutiens qu'il n'y a pas de révélation contre laquelle les mêmes objections ou d'autres équivalentes n'ayent autant et plus de force que contre le Christianisme. D'où il suit que s'il n'y a qu'une religion véritable, et que tout homme soit obligé de la suivre sous peine de damnation, il faut passer sa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays où elles sont établies: nul n'est exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de se fier au jugement d'autrui. L'artisan qui ne vit que de son travail, le laboureur qui ne sait pas lire, la jeune fille délicate et timide, l'infirme qui peut à peine sortir de son lit; tous, sans exception, doivent étudier, méditer, disputer, voyager, parcourir le monde: il n'y aura plus de peuple fixe et stable; la terre entiere ne sera couverte que de pélerins, allant à grands frais et avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y suit. Alors adieu

les métiers, les arts, les sciences humaines, et toutes les occupations civiles; il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de religion : à grand'peine celui qui aura joui de la santé la plus robuste, le mieux employé son temps, le mieux usé de sa raison, vécu le plus d'années, saura-t-il dans sa vieillesse à quoi s'en tenir, et ce sera beaucoup s'il apprend avant sa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Voulez-vous mitiger cette méthode, et donner la moindre prise à l'autorité des hommes? A l'instant vous lui rendez tout; et si le fils d'un Chrétien fait bien de suivre, sans un examen profond et impartial, la religion de son pere, pourquoi le fils d'un Turc feroit-il mal de suivre de même la religion du sien? Je défie tous les intolérans du monde de répondre à cela rien qui contente un homme sensé.

Pressés par ces raisons, les uns aiment mieux faire Dieu injuste, et punir les innocens du péché de leur pere, que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres se tirent d'affaire, en envoyant obligeamment un Ange instruire quiconque, dans une ignorance invincible, auroit vécu moralement bien. La belle invention que cet Ange! Non contens de nous asservir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la nécesstté d'en employer.

Voyez, mon fils, à quelle absurdité menent l'orgueil et l'intolérance, quand chacun

cun veut abonder dans son sens, et croire avoir raison exclusivement au reste du genre humain. Je prends à témoin ce Dieu de paix que j'adore et que je vous annonce, que toutes mes recherches ont été sinceres; mais voyant qu'elles étoient, qu'elles seroient toujours sans succès, et que je m'abymois dans un océan sans rives, je suis revenu sur mes pas, et j'ai resserré ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pu croire que Dieu m'ordonnât, sous peine de l'enfer, d'être si savant. J'ai donc refermé tous les livres. Il en est un seul ouvert à tous les yeux; c'est celui de la Nature. C'es dans ce grand et sublime livre que j'apprends à servir et adorer son divin auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits. Quand je serois né dans une isle déserte, quand je n'aurois point vu d'autre homme que moi, quand je n'aurois jamais appris ce qui s'est fait anciennement dans un coin du monde; si j'exerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrois de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, et à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Quest-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus?

A l'égard de la révélation, si j'étois meil-

leur raisonneur ou mieux instruit, peut-être sentirois-je sa vérité, son utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître. Mais si je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contre elle des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons solides pour et contre, que ne sachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette ; je rejette seulement l'obligation de la reconnoître parce que cette obligation prétendue me semble incompatible avec la justice de Dieu, et que, loin de lever par là les obstacles au salut, il les eût multipliés, il les eût rendus insurmontables pour la plus grande partie du genre humain. A cela près, je reste sur ce point dans un doute respectueux. Je n'ai pas la présomption de me croire infaillible : d'autres hommes ont pu décider ce qui me semble indécis ; je raisonne pour moi et non pas pour eux ; je ne les blâme ni ne les imite : leur jugement peut être meilleur que le mien ; mais il n'y a pas de ma faute si ce n'est pas le mien.

Je vous avoue aussi que la majesté des Ecritures m'étonne ; la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit

qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grace touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le Sage qui sait agir, souffrir et mourir sans foiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire, (38) couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jesus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Peres l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ? Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique ; ils ne fit que dire ce qu'ils avoient fait ; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que

(38) De Rep. Dial. 2.

Socrate eût dit ce que c'étoit que justice; Léonidas étoit mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété : avant qu'il eût défini la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux. Mais où Jesus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple (39)? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse desirer; celle de Jesus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus au milieu d'un supplice affreux prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un Sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins

(39) Voyez dans le discours sur la Montagne, le parallele qu'il fait lui-même de la morale de Moyse à la sienne. *Math. c.* 5. vers. 21 *et seq.*

attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire ; il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale ; et l'Evangile a des caracteres de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions ? Etre toujours modeste et circonspect, mon enfant ; respecter en silence ce qu'on ne sauroit ni rejeter ni comprendre, et s'humilier devant le grand Etre qui seul sait la vérité.

Voilà le scepticisme involontaire où je suis resté ; mais ce scepticisme ne m'est nullement pénible, parce qu'il ne s'étend pas aux points essentiels à la pratique, et que je suis bien décidé sur les principes de tous mes devoirs. Je sers Dieu dans la simplicité de mon cœur. Je ne cherche à savoir que ce qui importe à ma conduite ; quant aux dogmes qui n'influent ni sur les actions, ni sur la morale, et dont tant de gens se tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les religions particulieres comme autant d'insti-

tutions salutaires, qui prescrivent dans chaque pays une maniere uniforme d'honorer Dieu par un culte public; et qui peuvent toutes avoir leurs raisons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cause locale qui rend l'une préférable à l'autre, selon les temps et les lieux. Je les crois toutes bonnes quaud on y sert Dieu convenablement: le culte essentiel est celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage, quand il est sincere, sous quelque forme qu'il lui soit offert. Appellé, dans celle que je professe, au service de l'Eglise, j'y remplis, avec toute l'exactitude possible, les soins qui me sont prescrits; et ma conscience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point. Après un long interdit, vous savez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellarede, la permission de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je disois la Messe avec la légereté qu'on met à la longue aux choses les plus graves quand on les fait trop souvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célebre avec plus de vénération: je me pénetre de la Majesté de l'Etre suprême, de sa présence, de l'insuffisance de l'esprit humain, qui conçoit si peu ce qui se rapporte à son Auteur. En songeant que je lui porte les vœux du peuple sous une forme prescrite, je suis avec soin tous les Rites; je récite at-

tentivement ; je m'applique à n'omettre jamais ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie ; quand j'approche du moment de la consécration, je me recueille pour la faire avec toutes les dispositions qu'exige l'Eglise et la grandeur du sacrement ; je tâche d'anéantir ma raison devant la suprême Intelligence ; je me dis : qui es-tu, pour mesurer la Puissance infinie ? Je prononce avec respect les mots sacramentaux, et je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoi qu'il en soit de ce mystere inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement je sois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

Honoré du ministère sacré, quoique dans le dernier rang, je ne ferai, ni ne dirai jamais rien qui me rende indigne d'en remplir les sublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu aux hommes, je les exhorterai toujours à bien faire ; et tant que je pourrai, je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la religion aimable ; il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dogmes vraiment utiles, et que tout homme est obligé de croire : mais à Dieu ne plaise que jamais je leur prêche le dogme cruel de l'intolérance ; que jamais je les porte à détester leur prochain, à dire à d'autres hommes : vous serez damnés ; à dire, hors de l'Eglise point de salut (40). Si j'étois

(40) Le devoir de suivre et d'aimer la religion de son

dans un rang plus remarquable, cette réserve pourroit m'attirer des affaires ; mais je suis trop petit pour avoir beaucoup à craindre, et je ne puis gueres tomber plus bas que je ne suis. Quoi qu'il arrive, je ne blasphémerai point contre la Justice divine, et ne mentirai point contre le Saint-Esprit.

J'ai long-temps ambitionné l'honneur d'être Curé, je l'ambitionne encore ; mais je ne l'espere plus. Mon bon ami, je ne trouve rien de si beau que d'être Curé. Un bon Curé est un Ministre de bonté, comme un bon Magistrat est un Ministre de justice. Un Curé n'a jamais de mal à faire ; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il est toujours à sa place quand il le sollicite, et souvent il l'obtient quand il sait se faire respecter. O si jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre cure de bonnes gens à desservir, je serois heureux ; car il me semble que je ferois le bonheur de mes paroissiens ! Je ne les rendrois pas riches, mais je partagerois

pays ne s'étend pas jusqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, tels que celui de l'intolérance. C'est ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, et les rend tous ennemis du genre-humain. La distinction entre la tolérance civile et la tolérance théologique, est puérile et vaine. Ces deux tolérances sont inséparables, et l'on ne peut admettre l'une sans l'autre. Des Anges même ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu.

leur

leur pauvreté ; j'en ôterois la flétrissure et le mépris plus insupportables que l'indigence. Je leur ferois aimer la concorde et l'égalité, qui chassent souvent la misere et la font toujours supporter. Quand ils verroient que je ne serois en rien mieux qu'eux, et que pourtant je vivrois content, ils apprendroient à se consoler de leur sort, et à vivre contens comme moi. Dans mes instructions je m'attacherois moins à l'esprit de l'Eglise qu'à l'esprit de l'Evangile, où le dogme est simple et la morale sublime, où l'on voit peu de pratiques religieuses, et beaucoup d'œuvres de charité. Avant de leur enseigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils vissent bien que tout ce que je leur dis, je le pense. Si j'avois des protestans dans mon voisinage ou dans ma paroisse, je ne les distinguerois point de mes vrais paroissiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne ; je les porterois tous également à s'entr'aimer, à se regarder comme freres, à respecter toutes les religions et à vivre en paix chacun dans la sienne. Je pense que solliciter quelqu'un de quitter celle où il est né, c'est le solliciter de mal faire, et par conséquent faire mal soi-même. En attendant de plus grandes lumieres, gardons l'ordre public ; dans tout pays respectons les loix, ne troublons point le culte qu'elles prescrivent, ne portons point les citoyens à la désobéissance ;

car nous ne savons point certainement si c'est un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, et nous savons très certainement que c'est un mal de désobéir aux loix.

Je viens, mon jeune ami, de vous réciter de bouche ma profession de foi telle que Dieu la lit dans mon cœur : vous êtes le premier à qui je l'ai faite ; vous êtes le seul peut-être à qui je la ferai jamais. Tant qu'il reste quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paisibles, ni allarmer la foi des simples par des difficultés qu'ils ne peuvent résoudre et qui les inquiètent sans les éclairer. Mais quand une fois tout est ébranlé, on doit conserver le tronc aux dépens des branches : les consciences agitées, incertaines, presque éteintes, et dans l'état où j'ai vu la vôtre, ont besoin d'être affermies et réveillées ; et pour les rétablir sur la base des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottans, auxquels elles pensent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'esprit s'ouvre à la certitude ; où le cœur reçoit sa forme et son caractere, et où l'on se détermine pour toute la vie, soit en bien, soit en mal. Plus tard la substance est durcie, et les nouvelles empreintes ne marquent plus. Jeune homme, recevez dans votre ame, encore flexible, le cachet de la vérité. Si j'étois plus sûr de moi-même,

j'aurois pris avec vous un ton dogmatique et decisif; mais je suis homme, ignorant, sujet à l'erreur, que pouvois-je faire? Je vous ai ouvert mon cœur sans réserve : ce que je tiens pour sûr, je vous l'ai donné pour tel ; je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions ; je vous ai dit mes raisons de douter et de croire. Maintenant c'est à vous de juger : vous avez pris du temps ; cette précaution est sage, et me fait bien penser de vous. Commencez par mettre votre conscience en état de vouloir être éclairée. Soyez sincere avec vous-même. Appropriez-vous de mes sentimens ce qui vous aura persuadé ; rejetez le reste. Vous n'êtes pas encore assez dépravé par le vice, pour risquer de mal choisir. Je vous proposerois d'en conférer entre nous ; mais sitôt qu'on dispute, on s'échauffe ; la vanité, l'obstination s'en mêlent, la bonne foi n'y est plus. Mon ami, ne disputez jamais ; car on n'éclaire par la dispute ni soi ni les autres. Pour moi, ce n'est qu'après bien des années de méditation que j'ai pris mon parti ; je m'y tiens : ma conscience est tranquille, mon cœur est content. Si je voulois recommencer un nouvel examen de mes sentimens, je n'y porterois pas un plus pur amour de la vérité, et mon esprit moins actif seroit moins en état de la connoître. Je resterai comme je suis, de peur qu'insensiblement le goût de la contemplation devenant une

passion oiseuse, ne m'attiédît sur l'exercice de mes devoirs, et de peur de retomber dans mon premier pyrrhonisme, sans retrouver la force d'en sortir. Plus de la moitié de ma vie est écoulée; je n'ai plus que le temps qu'il me faut pour en mettre à profit le reste, et pour effacer mes erreurs par mes vertus. Si je me trompe, c'est malgré moi. Celui qui lit au fond de mon cœur sait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuissance de m'en tirer par mes propres lumieres, le seul moyen qui me reste pour en sortir est une bonne vie; et si des pierres mêmes Dieu peut susciter des enfans à Abraham, tout homme a droit d'espérer d'être éclairé lorsqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amenent à penser comme je pense, que mes sentimens soient les vôtres, et que nous ayons la même profession de foi, voici le conseil que je vous donne. N'exposez plus votre vie aux tentations de la misere et du désespoir, ne la traînez plus avec ignominie à la merci des étrangers, et cessez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos peres, suivez-la dans la sincérité de votre cœur, et ne la quittez plus; elle est très simple et très sainte; je la crois de toutes les religions qui sont sur la terre, celle dont la morale est la plus pure, et dont la raison se contente le mieux. Quant aux frais du

voyage, n'en soyez point en peine; on y pourvoira. Ne graignez pas non plus la mauvaise honte d'un retour humiliant; il faut rougir de faire une faute, et non de la réparer. Vous êtes encore dans l'âge où tout se pardonne, mais où l'on ne péche plus impunément. Quand vous voudrez écouter votre conscience, mille vains obstacles disparoîtront à sa voix. Vous sentirez que, dans l'incertitude où nous sommes, c'est une inexcusable présomptiom de professer une autre religion que celle où l'on est né, et une fausseté de ne pas pratiquer sincérement celle qu'on professe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuse au tribunal du Souverain Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on osa choisir soi-même?

Mon fils, tenez votre ame en état de desirer toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais. Au surplus, quelque parti que vous puissiez prendre, songez que les vrais devoirs de la religion sont indépendans des institutions des hommes; qu'un cœur juste est le vrai temple de la Divinité; qu'en tout pays et dans toute secte, aimer Dieu par-dessus tout et son prochain comme soi-même, est le sommaire de la loi; qu'il n'y a point de religion qui dispense des devoirs de la morale; qu'il n'y a de vraiment essentiels que ceux-là; que le culte intérieur est le

premier de ces devoirs, et que sans la foi nulle véritable vertu n'existe.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sement dans le cœur des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte, qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la derniere consolation de leur misere, aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité (41).

(41) Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de sophismes, que ce seroit une entreprise immense et téméraire de vouloir les relever tous; c'est déjà beaucoup d'en noter quelques-uns à mesure qu'ils se présentent. Un des plus familiers au parti philosophiste est d'opposer un peuple supposé de bons philosophes à un peuple de mauvais Chré-

Bon jeune homme, soyez sincere et vrai sans orgueil; sachez être ignorant, vous ne tromperez ni vous, ni les autres. Si jamais vos talens cultivés vous mettent en état de

tiens; comme si un peuple de vrais Philosophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais Chrétiens? Je ne sais si, parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre; mais je sais bien que, dès qu'il est question de peuple, il en faut supposer qui abuseront de la philosophie sans religion, comme les nôtres abusent de la religion sans philosophie; et cela me paroît changer beaucoup l'état de la question.

Bayle a très bien prouvé que le fanatisme est plus pernicieux que l'Athéisme, et cela est incontestable: mais ce qu'il n'a eu garde de dire, et qui n'est pas moins vrai, c'est que le fanatisme, quoique sanguinaire et cruel, est pourtant une passion grande et forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, et qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus; au lieu que l'irréligion, et en général l'esprit raisonneur et philosophique, attache à la vie, effémine, avilit les ames, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, et sappe ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute société; car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé.

Si l'Athéisme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien; comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes: mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espèce, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique

parler aux hommes, ne leur parlez jamais que selon votre conscience, sans vous embarrasser s'ils vous applaudiront. L'abus du savoir produit l'incrédulité. Tout sa-

ressemble à la tranquillité de l'Etat sous le despotisme : c'est la tranquillité de la mort ; elle est plus destructive que la guerre même.

Ainsi le Fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences. D'ailleurs il est aisé d'étaler de belles maximes dans des livres : mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, si elles en découlent nécessairement ; et c'est ce qui n'a point paru clair jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie à son aise et sur le trône, commanderoit bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, et si elle pratiqueroit cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le fasse encore mieux ; et la religion en fait beaucoup, que la philosophie ne sauroit faire.

Par la pratique, c'est autre chose ; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne suit de tout point sa religion quand il en a une ; cela est vrai. La plupart n'en ont gueres et ne suivent point du tout celle qu'ils ont ; cela est encore vrai. Mais enfin quelques-uns en ont une, la suivent du moins en partie, et il est indubitable que des motifs de religion les empêchent souvent de mal faire, et obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs.

Qu'un Moine nie un dépôt ; que s'ensuit-il, sinon qu'un sot le lui avoit confié ? Si Pascal en eût nié un, cela prouveroit que Pascal étoit un hypocrite, et rien de plus. Mais un Moine ! . . . Les gens qui font trafic de la religion sont-ils donc ceux qui en ont ? Tous les crimes qui se font dans le Clergé, comme ailleurs, ne prouvent point que

vant dédaigne le sentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à soi. L'orgueilleuse philosophie mene à l'esprit fort, comme

la religion soit inutile, mais que très peu de gens ont de la religion.

Nos gouvernemens modernes doivent incontestablement au Christianisme leur plus solide autorité, et leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires; cela se prouve par le fait en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion mieux connue, écartant le fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car par-tout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée; les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Evangile! Que de restitutions, de réparations la confession ne fait-elle point faire chez les Catholiques! Chez nous combien les approches des temps de communion n'opèrent-elles point de réconciliations et d'aumônes! Combien le jubilé des Hébreux ne rendoit-il pas les usurpateurs moins avides! que de miseres ne prévenoit-il pas? La fraternité légale unissoit toute la nation; on ne voyoit pas un mendiant chez eux; on n'en voit point non plus chez les Turcs, où les fondations pieuses sont innombrables. Ils sont, par principe de religion, hospitaliers même envers les ennemis de leur culte.

» Les Mahométans disent, selon Chardin, qu'après l'examen qui suivra la résurrection universelle, tous les corps iront passer un pont appellé *Poul-Serrho*, qui est jeté sur le feu éternel, pont qu'on peut appeller, disent-ils, le troisieme et dernier examen et le vrai jugement final, parce que c'est-là où se fera la séparation des bons d'avec les méchans. . . . ., &c.

» Les Persans (poursuit Chardin) sont fort infatués de ce pont, et lorsque quelqu'un souffre une injure dont, par

l'aveugle dévotion mene au fanatisme. Evitez ces extrémités ; restez toujours ferme dans la voie de la vérité, ou de ce qui vous

aucune voie, ni dans aucun temps, il ne peut avoir raison, sa derniere consolation est de dire : *Eh! bien, par le Dieu vivant, tu me le payeras au double du dernier jour ; tu ne passeras point le Poul-Serrho, que tu ne me satisfasses auparavant : je m'attacherai au bord de ta veste et me jetterai à tes jambes.* J'ai vu beaucoup de gens éminens, et de toutes sortes de professions, qui appréhendant qu'on ne criât ainsi *Haro* sur eux au passage de ce pont redoutable, sollicitoient ceux qui se plaignoient d'eux de leur pardonner : cela m'est arrivé cent fois à moi-même. Des gens de qualité qui m'avoient fait faire, par importunité, des démarches autrement que je n'eusse voulu, m'abordoient au bout de quelque temps, qu'ils pensoient que le chagrin en étoit passé, et me disoient : *je te prie, halal becon antchisra*, c'est-à-dire, *rends-moi cette affaire licite ou juste.* Quelques-uns même m'ont fait des présens et rendu des services, afin que je leur pardonnasse en déclarant que je le faisois de bon cœur ; de quoi la cause n'est autre que cette créance, qu'on ne passera point le pont de l'Enfer qu'on n'ait rendu le dernier quatrain à ceux qu'on a oppressés. » T. 7. in-12. pag. 50.

Croirai-je que l'idée de ce pont qui répare tant d'iniquités n'en prévient jamais ? Que si l'on ôtoit aux Persans cette idée, en leur persuadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrho*, ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leurs tyrans après la mort, n'est-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aise, et les délivreroit du soin d'appaiser ces malheureux ? Il est donc faux que cette doctrine ne fût pas nuisible : elle ne seroit donc pas la vérité.

Philosophe, tes loix morales sont fort belles ; mais montre-m'en, de grace, la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, et dis-moi netttement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho*.

paroîtra l'être dans la simplicité de votre cœur, sans jamais vous en détourner par vanité ni par foiblesse. Osez confesser Dieu chez les Philosophes; osez prêcher l'humanité aux intolérans. Vous serez seul de votre parti, peut-être; mais vous porterez en vous-même un témoignage qui vous dispensera de ceux des hommes. Qu'ils vous aiment ou vous haïsent, qu'ils lisent ou méprisent vos écrits, il n'importe. Dites ce qui est vrai, faites ce qui est bien; ce qui importe à l'homme, est de remplir ses devoirs sur la terre, et c'est en s'oubliant qu'on travaille pour soi. Mon enfant, l'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'espoir du juste qui ne trompe point.

AMEN.

J'AI transcrit cet écrit, non comme une règle des sentimens qu'on doit suivre en matiere de religion, mais comme un exemple de la maniere dont on peut raisonner avec son Eleve, pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du pays où l'on est né, les seules lumieres de la raison ne peuvent, dans l'institution de la nature, nous mener plus loin que la religion naturelle, et c'est à quoi je me borne avec mon Emile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en

cela le droit d'être son guide; c'est à lui seul de la choisir.

Nous travaillons de concert avec la nature, et tandis qu'elle forme l'homme physique, nous tâchons de former l'homme moral; mais nos progrès ne sont pas les mêmes. Le corps est déjà robuste et fort, que l'ame est encore languissante et foible; et quoi que l'art humain puisse faire, le tempérament précède toujours la raison. C'est à retenir l'un et à exciter l'autre, que nous avons jusqu'ici donné tous nos soins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit possible. En développant le naturel, nous avons donné le change à la sensibilité naissante; nous l'avons réglée en cultivant la raison. Les objets intellectuels modéroient l'impression des objets sensibles. En remontant au principe des choses, nous l'avons soustrait à l'empire des sens; il étoit simple de s'élever de l'étude de la nature à la recherche de son Auteur.

Quand nous en sommes venus là, quelles nouvelles prises nous nous sommes données sur notre Eleve! que de nouveaux moyens nous avons de parler à son cœur! C'est alors seulement qu'il trouve son véritable intérêt à être bon, à faire le bien loin des regards des hommes, et, sans y être forcé par les loix, à être juste entre Dieu et lui, à remplir son devoir, même aux dépens de sa vie, et à porter dans son cœur la vertu, non-seulement pour l'amour de l'ordre au-

quel chacun préfere toujours l'amour de soi, mais pour l'amour de l'Auteur de son être, amour qui se confond avec ce même amour de soi; pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conscience et la contemplation de cet Etre suprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien usé de celle-ci. Sortez de-là, je ne vois plus qu'injustice, hypocrisie et mensonge parmi les hommes; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte nécessairement sur toutes choses, apprend à chacun d'eux à parer le vice du masque de la vertu. Que tous les autres hommes fassent mon bien aux dépens du leur, que tout se rapporte à moi seul, que tout le genre-humain meure, s'il le faut, dans la peine et dans la misere, pour m'épargner un moment de douleur ou de faim; tel est le langage intérieur de tout incrédule qui raisonne. Oui, je le soutiendrai toute ma vie, quiconque a dit dans son cœur : il n'y a point de Dieu, et parle autrement, n'est qu'un menteur ou un insensé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je sens bien que vous et moi ne verrons jamais mon Emile sous les mêmes traits; vous vous le figurez toujours semblable à vos jeunes gens; toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amusement en amusement, sans jamais pouvoir se fixer à rien. Vous rirez de me voir faire un contemplatif, un Philosophe, un vrai Théologien

d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux, dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz : ce rêveur poursuit toujours sa chimère ; en nous donnant un Eleve de sa façon, il ne le forme pas seulement, il le crée, il le tire de son cerveau ; et croyant toujours suivre la nature, il s'en écarte à chaque instant. Moi, comparant mon Eleve aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri si différemment, c'est presque un miracle s'il leur ressemble en quelque chose. Comme il a passé son enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeunesse, il commence à prendre dans sa jeunesse la règle à laquelle on les a soumis enfans ; cette règle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voyent que la longue tyrannie des maîtres, ils croyent ne sortir de l'enfance qu'en secouant toute espèce de joug (42) ; ils se dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus ; comme un prisonnier délivré des fers, étend, agite et fléchit ses membres.

Emile, au contraire, s'honore de se faire homme et de s'assujettir au joug de la raison naissante ; son corps déjà formé n'a plus besoin des mêmes mouvemens, et com-

(42) Il n'y a personne qui voye l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en sortent, comme il n'y a pas de pays où les rangs soient gardés avec plus d'affectation que ceux où l'inégalité n'est pas grande, et où chacun craint toujours d'être confondu avec son inférieur.

mence à s'arrêter de lui-même, tandis que son esprit à moitié développé cherche à son tour à prendre l'essor. Ainsi l'âge de raison n'est pour les uns que l'âge de la licence; pour l'autre il devient l'âge du raisonnement.

Voulez-vous savoir lesquels d'eux ou de lui sont mieux en cela dans l'ordre de la nature? Considérez les différences dans ceux qui en sont plus ou moins éloignés: observez les jeunes gens chez les villageois, et voyez s'ils sont aussi pétulans que les vôtres. *Durant l'enfance des Sauvages*, dit le S[r]. le Beau, *on les voit toujours actifs, et s'occupant à différens jeux qui leur agitent le corps; mais à peine ont-ils atteint l'âge de l'adolescence, qu'ils deviennent tranquilles, rêveurs: ils ne s'apliquent plus gueres qu'à des jeux sérieux ou de hasard* (43). Emile ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes paysans et des jeunes sauvages, doit changer et s'arrêter comme eux en grandissant. Toute la différence est qu'au lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour se nourrir, il a, dans ses travaux et dans ses jeux, appris à penser. Parvenu donc à ce terme par cette route, il se trouve tout disposé pour celle où je l'introduis; les sujets de réflexions que je lui présente irritent sa curiosité, parce qu'ils sont beaux par eux-mêmes,

(43) Aventures du Sieur C. le Beau, avocat au Parlement. T. II. p. 70.

qu'ils sont tout nouveaux pour lui, et qu'il est en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels catéchismes, comment vos jeunes gens ne se refuseroient-ils pas à l'application d'esprit qu'on leur a rendue triste, aux lourds préceptes dont on n'a cessé de les accabler, aux méditations sur l'auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaisirs? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'aversion, dégoût; la contrainte les en a rebutés : le moyen désormais qu'ils s'y livrent, quand ils commencent à disposer d'eux? Il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'est la même chose pour mon Eleve; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme, et ne lui dis que des choses nouvelles : c'est précisément parce qu'elles ennuyent les autres, qu'il doit les trouver de son goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du temps, en retardant au profit de la raison le progrès de la nature; mais ai-je en effet retardé ce progrès? Non, je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélérer; j'ai balancé par des leçons d'une autre espèce les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le torrent de nos institutions l'entraîne; l'attirer en sens contraire par d'autres institutions,

tions, ce n'est pas l'ôter de sa place, c'est l'y maintenir.

Le vrai moment de la nature arrive enfin; il faut qu'il arrive. Puisqu'il faut que l'homme meure, il faut qu'il se reproduise, afin que l'espèce dure, et que l'ordre du monde soit conservé. Quand par les signes dont j'ai parlé, vous pressentirez le moment critique, à l'instant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'est votre disciple encore, mais ce n'est plus votre Eleve. C'est votre ami, c'est un homme; traitez-le désormais comme tel.

Quoi! faut-il abdiquer mon autorité lorsqu'elle m'est le plus nécessaire? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même au moment qu'il sait le moins se conduire, et qu'il fait les plus grands écarts? Faut-il renoncer à mes droits quand il lui importe le plus que j'en use? Vos droits! Qui vous dit d'y renoncer? Ce n'est qu'à présent qu'ils commencent pour lui. Jusqu'ici vous n'en obteniez rien que par force, ou par ruse; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues; il falloit le contraindre ou le tromper pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné son cœur. La raison, l'amitié, la reconnoissance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu sourd à leur voix. Il n'est sensible encore qu'aux passions de la Nature. La premiere de tou-

tes, qui est l'amour de soi, le livre à vous; l'habitude vous le livre encore. Si le transport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramene à l'instant; le sentiment qui l'attache à vous, est le seul permanent; tous les autres passent et s'effacent mutuellement. Ne le laissez point corrompre, il sera toujours docile; il ne commence d'être rebelle que quand il est déjà perverti.

J'avoue bien que, si heurtant de front ses desirs naissans, vous alliez sottement traiter de crimes les nouveaux besoins qui se font sentir à lui, vous ne seriez pas long-temps écouté; mais si-tôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous réponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le ministre de la nature; vous n'en serez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre? On ne s'attend ici qu'à l'alternative de favoriser ses penchans, ou de les combattre; d'être son tyran, ou son complaisant: et tous deux ont de si dangereuses conséquences, qu'il n'y a que trop à balancer sur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour résoudre cette difficulté, est de le marier bien vîte; c'est incontestablement l'expédient le plus sûr et le plus naturel. Je doute pourtant que ce soit le meilleur, ni le plus utile: je dirai ci-après mes raisons: en attendant, je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile. Mais cet âge vient pour eux avant le temps; c'est nous qui l'avons rendu

précoce ; on doit le prolonger jusqu'à la maturité.

S'il ne falloit qu'écouter les penchans et suivre les indications, cela seroit bientôt fait; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la nature, et nos loix sociales, que pour les concilier, il faut gauchir et tergiverser sans cesse : il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme social d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raisons ci-devant exposées, j'estime que, par les moyens que j'ai donnés, et d'autres semblables, on peut au moins étendre jusqu'à vingt ans l'ignorance des desirs et la pureté des sens ; cela est si vrai, que chez les Germains, un jeune homme qui perdoit sa virginité avant cet âge, en restoit diffamé ; et les auteurs attribuent, avec raison, à la continence de ces peuples durant leur jeunesse, la vigueur de leur constitution et la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, et il y a peu de siècles que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entr'autres exemples connus, le pere de Montaigne, homme non moins scrupuleux et vrai que fort et bien constitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir servi long-temps dans les guerres d'Italie; et l'on peut voir dans les écrits du fils quelle vigueur et quelle gaieté conservoit le pere à plus de soixante ans. Certai-

nement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs et à nos préjugés, qu'à la connoissance de l'espèce en général.

Je puis donc laisser à part l'exemple de notre jeunesse, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Considérant que la nature n'a point là-dessus de terme fixe qu'on ne puisse avancer ou retarder, je crois pouvoir, sans sortir de sa loi, supposer Emile resté jusques là par mes soins dans sa primitive innocence, et je vois cette heureuse époque prête à finir. Entouré de périls toujours croissans, il va m'échapper, quoi que je fasse. A la premiere occasion, (et cette occasion ne tardera pas à naître,) il va suivre l'aveugle instinct des sens; il y a mille à parier contre un qu'il va se perdre. J'ai trop réfléchi sur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment sur le reste de sa vie. Si je dissimule et feins de ne rien voir, il se prévaut de ma foiblesse; croyant me tromper, il me méprise, et je suis le complice de sa perte. Si j'essaie de le ramener, il n'est plus temps, il ne m'écoute plus; je lui deviens incommode, odieux, insupportable; il ne tardera gueres à se débarrasser de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raisonnable à prendre; c'est de le rendre comptable de ses actions à lui-même; de le garantir au moins des surprises de l'erreur, et de lui montrer à découvert les périls dont il est environné. Jusqu'ici je l'arrêtois par son

ignorance; c'est maintenant par ses lumieres qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles instructions sont importantes, et il convient de reprendre les choses de plus haut. Voici l'instant de lui rendre, pour ainsi dire, mes comptes; de lui montrer l'emploi de son temps et du mien; de lui déclarer ce qu'il est et ce que je suis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre, toutes ses relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il est parvenu dans le progrès de ses facultés, quel chemin lui reste à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui seul peut désormais s'aider, enfin le point critique où il se trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, et toutes les solides raisons qui doivent l'engager à veiller attentivement sur lui-même avant d'écouter ses desirs naissans.

Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'instruire de ces dangereux mysteres que vous lui avez cachés si long-temps avec tant de soin. Puisqu'il faut enfin qu'il les sache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui-même, mais de vous seul : puisque le voilà désormais forcé de combattre, il faut, de

peur de surprise, qu'il connoisse son ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve savans sur ces matieres, sans savoir comment ils le sont devenus, ne le sont devenus impunément. Cette indiscrette instruction ne pouvant avoir un objet honnête, souille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, et les dispose aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'est pas tout; des domestiques s'insinuent ainsi dans l'esprit d'un enfant, gagnent sa confiance, lui font envisager son gouverneur comme un personnage triste et fâcheux; et l'un des sujets favoris de leurs secrets colloques, est de médire de lui. Quand l'éleve en est-là, le maître peut se retirer; il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant se choisit-il des confidens particuliers? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi se cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher? Pourquoi s'en plaindroit-il s'il n'avoit nul sujet de s'en plaindre? Naturellement ils sont ses premiers confidens; on voit, à l'empressement avec lequel il vient leur dire ce qu'il pense, qu'il croit ne l'avoir pensé qu'à moitié jusqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que si l'enfant ne craint de votre part ni sermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, et qu'on n'osera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on sera bien sûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter sur ma méthode, c'est qu'en suivant ses effets le plus exactement qu'il m'est possible, je ne vois pas une situation dans la vie de mon éleve qui ne me laisse de lui quelque image agréable. Au moment même où les fureurs du tempérament l'entraînent, et où revolté contre la main qui l'arrête, il se débat et commence à m'échapper, dans ses agitations, dans ses emportemens, je retrouve encore sa premiere simplicité; son cœur aussi pur que son corps ne connoît pas plus le déguisement que le vice; les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche; jamais la vile crainte ne lui apprit à se déguiser: il a toute l'indiscrétion de l'innocence; il est naïf sans scrupule, il ne sait encore à quoi sert de tromper. Il ne se passe pas un mouvement dans son ame, que sa bouche ou ses yeux ne le disent; et souvent les sentimens qu'il éprouve me sont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainsi librement son ame, et de me dire avec plaisir ce qu'il sent, je n'ai rien à craindre; mais s'il devient plus timide, plus réservé, que j'apperçoive dans ses entretiens le premier embarras de la honte; déjà l'instinct se développe, il n'y a plus un moment à perdre; et si je ne me hâte de l'instruire, il sera bientôt instruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes

idées, pensera qu'il ne s'agit ici que d'une conversation prise au hasard, et que tout est fait. Oh ! que ce n'est pas ainsi que le cœur humain se gouverne ! ce qu'on dit ne signifie rien, si l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de semer il faut labourer la terre : la semence de la vertu leve difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choses qui rendent les prédications le plus inutiles, est qu'on les fait indifféremment à tout le monde sans discernement et sans choix. Comment peut-on penser que le même sermon convienne à tant d'auditeurs si diversement disposés, si différens d'esprits, d'humeurs, d'âge, de sexes, d'états et d'opinions ? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puisse être convenable; et toutes nos affections ont si peu de constance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme où le même discours fît sur lui la même impression. Jugez si, quand les sens enflammés aliénent l'entendement et tyrannisent la volonté, c'est le temps d'écouter les graves leçons de la sagesse. Ne parlez donc jamais raison aux jeunes gens, même en âge de raison, que vous ne les ayez premierement mis en état de l'entendre. La plupart des discours perdus le sont bien plus par la faute des maîtres que par celle des disciples. Le pédant et l'instituteur disent à peu près

près les mêmes choses; mais le premier les dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.

Comme un somnambule, errant durant son sommeil, marche en dormant sur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout à coup; ainsi mon Emile, dans le sommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'apperçoit point: si je l'éveille en sursaut, il est perdu. Tâchons premierement de l'éloigner du précipice, et puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la solitude, l'oisiveté, la vie molle et sédentaire, le commerce des femmes et des jeunes gens; voilà les sentiers dangereux à frayer à son âge, et qui le tiennent sans cesse à côté du péril. C'est par d'autres objets sensibles que je donne le change à ses sens; c'est en traçant un autre cours aux esprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre; c'est en exerçant son corps à des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination se repose; quand le corps est bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte et la plus facile, est de l'arracher au danger local. Je l'emmene d'abord hors des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'est pas assez; dans quel désert, dans quel sauvage asyle échappera

t-il aux images qui le poursuivent? Ce n'est rien d'éloigner les objets dangereux, si je n'en éloigne aussi le souvenir, si je ne trouve l'art de le détacher de tout, si je ne le distrais de lui-même; autant valoit le laisser où il étoit.

Emile sait un métier, mais ce métier n'est pas ici notre ressource; il aime et entend l'agriculture, mais l'agriculture ne nous suffit pas; les occupations qu'il connoît deviennent une routine; en s'y livrant, il est comme ne faisant rien; il pense à toute autre chose, la tête et les bras agissent séparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intéresse par sa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaise, qui l'applique, qui l'exerce: une occupation dont il se passionne, et à laquelle il soit tout entier. Or, la seule qui me paroît réunir toutes ces conditions est la chasse. Si la chasse est jamais un plaisir innocent, si jamais elle est convenable à l'homme, c'est à présent qu'il y faut avoir recours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réussir; il est robuste, adroit, patient, infatigable. Infailliblement il prendra du goût pour cet exercice; il y mettra toute l'ardeur de son âge; il y perdra, du moins pour un temps, les dangereux penchans qui naissent de la mollesse. La chasse endurcit le cœur aussi bien que le corps; elle accoutume au sang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, et l'allégorie est très juste: les

langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les sentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chasseur sont si diversement affectés, que sur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les boccages, les doux asyles du premier, ne sont pour l'autre que des viandis, des forts, des remises : où l'un n'entend que rossignols, que ramages, l'autre se figure les cors, et les cris des chiens ; l'un n'imagine que Dryades et Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes et chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux sortes d'hommes ; à la différence de leur langage, vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aspect semblable, et que le tour de leurs idées est aussi divers que le choix de leurs plaisirs.

Je comprends comment ces goûts se réunissent, et comment on trouve enfin du temps pour tout. Mais les passions de la jeunesse ne se partagent pas ainsi : donnez-lui une seule occupation qu'elle aime, et tout le reste sera bientôt oublié. La variété des desirs vient de celle des connoissances, et les premiers plaisirs qu'on connoît sont long-temps les seuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeunesse d'Emile se passe à tuer des bêtes, et je ne prétends pas même justifier en tout cette féroce passion ; il me suffit qu'elle serve assez à sus-

pendre une passion plus dangereuse pour me faire écouter de sang-froid parlant d'elle, et me donner le temps de la peindre sans l'exciter.

Il est des époques dans la vie humaine, qui sont faites pour n'être jamais oubliées. Telle est, pour Emile, celle de l'instruction dont je parle ; elle doit influer sur le reste de ses jours. Tâchons donc de la graver dans sa mémoire, ensorte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge, est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, et l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active, elle retient quelquefois, rarement elle excite, et jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage, c'est par ce langage qu'on persuade et qu'on fait agir.

J'observe que dans les siècles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force et par l'intérêt, au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de

l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solemnité pour les rendre plus inviolables : avant que la force fût établie, les Dieux étoient les magistrats du genre-humain ; c'est par-devant eux que les particuliers faisoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promesses ; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierre consacrés par ces actes, et rendus respectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert sans cesse à tous les yeux. Le puits du serment, le puits du vivant et voyant, le vieux chêne de Mambré, le monceau du témoin ; voilà quels étoient les monumens, grossiers, mais augustes, de la sainteté des contrats ; nul n'eût osé d'une main sacrilége attenter à ces monumens ; et la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de dignités, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné ; sans soldats, sans menaces, sitôt qu'il parloit il étoit obéi. Maintenant

qu'on affecte d'abolir ces signes (43), qu'arrive-t-il de ce mépris? que la majesté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes, et que le respect des sujets n'est que dans la crainte du châtiment. Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les grands les marques de leurs dignités; mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau, peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, et jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes; on ne le disoit pas, on le montroit.

(43) Le Clergé Romain les a très habilement conservés, et à son exemple quelques Républiques, entr'autres celle de Venise. Aussi le Gouvernement Vénitien, malgré la chûte de l'Etat, jouit-il encore sous l'appareil de son antique majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple; et après le Pape, orné de sa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde aussi respecté que le Doge de Venise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, et paré sous sa corne ducale d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les sots, feroit verser à la populace de Venise tout son sang pour le maintien de son tyrannique Gouvernement.

L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, et souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule et Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours? Quel circuit de paroles eût aussi bien rendu les mêmes idées. Darius engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris et cinq fléches : l'Ambassadeur remet son présent, et s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, et Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces signes ; plus elle sera menaçante, et moins elle effrayera : ce ne sera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attention chez les Romains à la la langue des signes ! Des vêtemens divers selon les âges, selon les conditions ; des toges, des sayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, représentation, cérémonie, et tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens.

Il importoit à l'état que le peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat, qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habit, les Candidats en changeoient; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre: Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique!

Mais cette digression m'entraîne insensiblement loin de mon sujet, ainsi que font beaucoup d'autres; et mes écarts sont trop fréquens pour pouvoir être longs et tolérables: je reviens donc.

Ne raisonnez jamais séchement avec la jeunesse. Revêtez la raison d'un corps, si vous voulez la lui rendre sensible. Faites passer par le cœur le langage de l'esprit, afin qu'il se fasse entendre. Je le répete, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions; ils nous font croire et non pas agir; on démontre ce qu'il faut penser, et non ce qu'il faut faire. Si cela est vrai pour tous les hommes, à plus forte raison l'est-il pour les jeunes gens, encore enveloppés dans leurs sens,

et qui ne pensent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Emile, lui faire lourdement un long discours sur le sujet dont je veux l'instruire. Je commencerai par émouvoir son imagination ; je choisirai le temps, le lieu, les objets les plus favorables à l'impression que je veux faire : j'appellerai, pour ainsi dire, toute la Nature à témoin de nos entretiens ; j'attesterai l'Etre éternel, dont elle est l'ouvrage, de la vérité de mes discours ; je le prendrai pour juge entre Emile et moi ; je marquerai la place où nous sommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ses engagemens et des miens ; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geste, l'enthousiasme et l'ardeur que je lui veux inspirer. Alors je lui parlerai et il m'écoutera, je m'attendrirai et il sera ému. En me pénétrant de la sainteté de mes devoirs, je lui rendrai les siens plus respectables ; j'animerai la force du raisonnement d'images et de figures ; je ne serai point long et diffus en froides maximes, mais abondant en sentimens qui débordent ; ma raison sera grave et sententieuse, mais mon cœur n'aura jamais assez dit. C'est alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même : il verra dans ma tendre affection la raison de

tous mes soins. Quelle surprise, quelle agitation je vais lui donner en changeant tout-à-coup de langage ! Au lieu de lui rétrécir l'ame en lui parlant toujours de son intérêt, c'est du mien seul que je lui parlerai désormais, et je le toucherai davantage ; j'enflammerai son jeune cœur de tous les sentimens d'amitié, de générosité, de reconnoissance que j'ai déjà fait naître, et qui sont si doux à nourrir. Je le presserai contre mon sein, en versant sur lui des larmes d'attendrissement ; je lui dirai : tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'est de ton bonheur que j'attends le mien ; si tu frustres mes espérances, tu me voles vingt ans de ma vie, et tu fais le malheur de mes vieux jours. C'est ainsi qu'on se fait écouter d'un jeune homme, et qu'on grave au fond de son cœur le souvenir de ce qu'on lui dit.

Jusqu'ici j'ai tâché de donner des exemples de la maniere dont un gouverneur doit instruire son disciple dans les occasions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci ; mais après bien des essais j'y renonce, convaincu que la langue Françoise est trop précieuse pour supporter jamais dans un livre la naïveté des premieres instructions sur certains sujets.

La langue Françoise est, dit-on, la plus chaste des langues ; je la crois, moi, la plus obscene : car il me semble que la chasteté d'une langue ne consiste pas à éviter avec soin les tours déshonnêtes, mais à ne les

pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y pense; et il n'y a point de langue où il soit plus difficile de parler purement en tout sens que la Françoise. Le Lecteur, toujours plus habile à trouver des sens obscenes que l'Auteur à les écarter, se scandalise et s'effarouche de tout. Comment ce qui passe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur souillure? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses; et ces termes sont toujours honnêtes, parce qu'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste que celui de la Bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses, il suffit de les traduire en François. Ce que je dois dire à mon Emile n'aura rien que d'honnête et de chaste à son oreille; mais pour le trouver tel à la lecture, il faudroit avoir un cœur aussi pur que le sien.

Je penserois même que des réflexions sur la véritable pureté du discours et sur la fausse délicatesse du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce sujet nous conduit; car en apprenant le langage de l'honnêteté, il doit apprendre aussi celui de la décence, et il faut bien qu'il sache pourquoi ces deux langages sont si différens. Quoi qu'il en soit, je soutiens qu'au lieu de vains préceptes dont on rebat avant le temps les

oreilles de la jeunesse, et dont elle se moque à l'âge où ils seroient de saison; si l'on attend, si l'on prépare le moment de se faire entendre; qu'alors on lui expose les loix de la Nature dans toute leur vérité, qu'on lui montre la sanction de ces mêmes loix dans les maux physiques et moraux qu'attire leur infraction sur les coupables; qu'en lui parlant de cet inconcevable mystere de la génération, l'on joigne à l'idée de l'attrait que l'Auteur de la Nature donne à cet acte, celle de l'attachement exclusif qui le rend délicieux, celle des devoirs de fidélité, de pudeur qui l'environnent, et qui redoublent son charme en remplissant son objet: qu'en lui peignant le mariage, non-seulement comme la plus douce des sociétés, mais comme le plus inviolable et le plus saint de tous les contrats, on lui dise avec force toutes les raisons qui rendent un nœud si sacré respectable à tous les hommes, et qui couvre de haine et de malédictions quiconque ose en souiller la pureté; qu'on lui fasse un tableau frappant et vrai des horreurs de la débauche, de son stupide abrutissement, de la pente insensible par laquelle un premier désordre conduit à tous, et traîne enfin celui qui s'y livre à sa perte; si, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chasteté tiennent la santé, la force, le courage, les vertus, l'amour même, et tous les vrais biens de l'homme; je soutiens qu'alors on

lui rendra cette même chasteté desirable et chere, et qu'on trouvera son esprit docile aux moyens qu'on lui donnera pour la conserver : car tant qu'on la conserve, on la respecte ; on ne la méprise qu'après l'avoir perdue.

Il n'est point vrai que le penchant au mal soit indomptable, et qu'on ne soit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y succomber. Aurélius Victor dit que plusieurs hommes transportés d'amour, acheterent volontairement de leur vie une nuit de Cléopatre, et ce sacrifice n'est pas impossible à l'ivresse de la passion. Mais supposons que l'homme le plus furieux, et qui commande le moins à ses sens, vît l'appareil du supplice, sûr d'y périr dans les tourmens un quart-d'heure après ; non-seulement cet homme, dès cet instant, deviendroit supérieur aux tentations, il lui en coûteroit même peu de leur résister : bientôt l'image affreuse dont elles seroient accompagnées le distrairoit d'elles ; et toujours rebutées, elles se lasseroient de revenir. C'est la seule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foiblesse, et l'on est toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement : *Volenti nihil difficile.* Oh ! si nous détestions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abstiendrions aussi aisément d'un crime agréable, que d'un poison mortel dans un mets délicieux !

Comment ne voit-on pas que si toutes

les leçons qu'on donne sur ce point à un jeune homme sont sans succès, c'est qu'elles sont sans raison pour son âge, et qu'il importe à tout âge de revêtir la raison de formes qui la fassent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut; mais que ce que vous lui dites, ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ses desirs avec sécheresse, n'étouffez pas son imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monstres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des plaisirs; faites qu'il trouve dans vos conversations un charme qui flatte son jeune cœur; n'épargnez rien pour devenir son confident, ce n'est qu'à ce titre que vous serez vraiment son maître: alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuyent; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un instant que si sur ces maximes j'ai su prendre toutes les précautions nécessaires, et tenir à mon Emile les discours convenables à la conjoncture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire, qu'il ne se mette avec empressement sous ma sauve-garde, et qu'il ne me dise avec toute la chaleur de son âge, frappé des dangers dont il se voit environné: O mon ami, mon protecteur, mon maître! reprenez l'autorité que vous voulez déposer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reste; vous ne l'aviez jusqu'ici que

par ma foiblesse, vous l'aurez maintenant par ma volonté, et elle m'en sera plus sacrée. Défendez-moi de tous les ennemis qui m'assiégent, et surtout de ceux que je porte avec moi, et qui me trahissent; veillez sur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix, je le veux toujours, c'est ma volonté constante; si jamais je vous désobéis, ce sera malgré moi; rendez-moi libre en me protégeant contre mes passions qui me font violence; empêchez-moi d'être leur esclave, et forcez-moi d'être mon propre maître en n'obéissant point à mes sens, mais à ma raison.

Quand vous aurez amené votre éleve à ce point, (et s'il n'y vient pas, ce sera votre faute) gardez-vous de le prendre trop vîte au mot, de peur que si jamais votre empire lui paroît trop rude, il ne se croye en droit de s'y soustraire en vous accusant de l'avoir surpris C'est en ce moment que la réserve et la gravité sont à leur place; et ce ton lui en imposera d'autant plus, que ce sera la premiere fois qu'il vous l'aura vu prendre.

Vous lui direz donc: Jeune homme, vous prenez légerement des engagemens pénibles: il faudroit les connoître pour être en droit de les former; vous ne savez pas avec quelle fureur les sens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices sous l'attrait du plaisir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le sais bien; vous ne violerez jamais

votre foi : mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée ! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il se verra forcé de vous déchirer le cœur ! Tel qu'Ulisse, ému du chant des Sirenes, crioit à ses conducteurs de le déchaîner; séduit par l'attrait des plaisirs, vous voudrez briser les liens qui vous gênent; vous m'importunerez de vos plaintes; vous me reprocherez ma tyrannie quand je serai le plus tendrement occupé de vous; en ne songeant qu'à vous rendre heureux je m'attirerai votre haine. O mon Emile! je ne supporterai jamais la douleur de t'être odieux; ton bonheur même est trop cher à ce prix. Bon jeune homme, ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes ni vos murmures, à combattre incessamment vos desirs et les miens? Vous m'imposez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, consultons nos forces; prenez du temps, donnez-m'en pour y penser; et sachez que le plus lent à promettre est toujours le plus fidèle à tenir.

Sachez aussi vous-même que plus vous vous rendez difficile sur l'engagement, et plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme sente qu'il promet beaucoup, et que vous promettez encore plus. Quand

Quand le moment sera venu, et qu'il aura, pour ainsi dire, signé le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de sévérité. Vous lui direz : mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait en sorte que la raison ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite ; il ne faut pour cela qu'attendre que vous soyez de sang-froid. Commencez toujours par obéir, et puis demandez-moi compte de mes ordres, je serai prêt à vous en rendre raison sitôt que vous serez en état de m'entendre, et je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous et moi. Vous promettez d'être docile, et moi je promets de n'user de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promesse le sort dont vous avez joui jusqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait passé une vie aussi douce que la vôtre, et je ne vous promets plus rien.

Après l'établissement de mon autorité, mon premier soin sera d'écarter la nécessité d'en faire usage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans sa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de son cœur et l'arbitre de ses plaisirs. Loin de combattre les penchans de son âge, je les consulterai pour en être le maître ; j'entrerai dans ses vues pour les diriger, je ne lui chercherai point, aux dé-

pens du présent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il soit heureux une fois, mais toujours, s'il est possible.

Ceux qui veulent conduire sagement la jeunesse, pour la garantir des piéges des sens, lui font horreur de l'amour, et lui feroient volontiers un crime d'y songer à son âge, comme si l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuses que le cœur dément ne persuadent point. Le jeune homme conduit par un instinct plus sûr, rit en secret des tristes maximes auxquelles il feint d'acquiescer, et n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela est contre la nature. En suivant une route opposée, j'arriverai plus sûrement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux sentiment dont il est avide; je le lui peindrai comme le suprême bonheur de la vie, parce qu'il l'est en effet; en le lui peignant je veux qu'il s'y livre. En lui faisant sentir quel charme ajoute à l'attrait des sens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, et je le rendrai sage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les desirs naissans d'un jeune homme qu'un obstacle aux leçons de la raison! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons. On n'a de prise sur les passions, que par les passions; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, et c'est toujours de la nature elle-

même qu'il faut tirer les instrumens propres à la régler.

Emile n'est pas fait pour rester toujours solitaire ; membre de la société, il en doit remplir les devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoît l'homme en général ; il lui reste à connoître les individus. Il sait ce qu'on fait dans le monde ; il lui reste à voir comment on y vit. Il est temps de lui montrer l'extérieur de cette grande scene dont il connoît déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration stupide d'un jeune étourdi, mais le discernement d'un esprit droit et juste. Ses passions pourront l'abuser, sans doute ; quand est-ce qu'elles n'abusent pas ceux qui s'y livrent ? Mais au moins il ne sera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du sage, sans être entraîné par leurs exemples, ni séduit par leurs préjugés.

Comme il y a un âge propre à l'étude des sciences, il y en a un pour bien saisir l'usage du monde. Quiconque apprend cet usage, trop jeune, le suit toute sa vie, sans choix, sans réflexion, et quoiqu'avec suffisance, sans jamais bien savoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, et qui en voit les raisons, le suit avec plus de discernement, et par conséquent avec plus de justesse et de grace. Donnez-moi un enfant de douze ans qui ne sache rien du tout, à quinze ans je dois vous le rendre

aussi savant que celui que vous avez instruit dès le premier âge, avec la différence que le savoir du vôtre ne sera que dans sa mémoire, et que celui du mien sera dans son jugement. De même, introduisez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il sera dans un an plus aimable et plus judicieusement poli, que celui qu'on y aura nourri dès son enfance; car le premier étant capable de sentir les raisons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au sexe, qui constituent cet usage, les peut réduire en principes, et les étendre aux cas non prévus; au lieu que l'autre n'ayant que sa routine pour toute regle, est embarrassé sitôt qu'on l'en sort.

Les jeunes demoiselles Françoises sont toutes élevées dans des Couvens jusqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre ces manieres qui leur sont si nouvelles, et accusera-t on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche et embarrassé, d'ignorer l'usage du monde, pour n'y avoir pas été mises dès leur enfance? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes, qui, ne connoissant rien de plus important que cette petite science, s'imaginent faussement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il est vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a passé toute sa jeunesse loin du grand monde, y porte le reste de sa vie un air embarrassé, contraint, un

propos toujours hors de propos, des manieres lourdes et mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, et qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer. Chaque sorte d'instruction a son temps propre qu'il faut connoître, et ses dangers qu'il faut éviter. C'est surtout pour celle-ci qu'ils se réunissent; mais je n'y expose pas non plus mon éleve sans précautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un même objet toutes les vues, et qu'en parant un inconvénient elle en prévient un autre, je juge alors qu'elle est bonne, et que je suis dans le vrai. C'est ce que je crois voir dans l'expédient qu'elle me suggere ici. Si je veux être austere et sec avec mon disciple, je perdrai sa confiance, et bientôt il se cachera de moi. Si je veux être complaisant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui sert d'être sous ma garde? Je ne fais qu'autoriser son désordre, et soulager sa conscience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le seul projet de l'instruire, il s'instruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné jusqu'à la fin, qu'aura-t-il appris de moi? tout, peut-être, hors l'art le plus nécessaire à l'homme et au citoyen, qui est de savoir vivre avec ses semblables. Si je donne à ces soins une utilité trop éloignée, elle sera pour lui comme nulle; il ne fait cas que du présent: si je me contente de lui fournir des

amusemens, quel bien lui fais-je ? Il s'amollit et ne s'instruit point.

Rien de tout cela. Mon expédient seul pourvoit à tout. Ton cœur, dis-je au jeune homme, a besoin d'une compagne : allons chercher celle qui te convient : nous ne la trouverons pas aisément, peut-être ; le vrai mérite est toujours rare ; mais ne nous pressons, ni ne nous rebutons point. Sans doute il en est une, et nous la trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet si flatteur pour lui, je l'introduis dans le monde ; qu'ai-je besoin d'en dire davantage ? Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait ?

En lui peignant la maîtresse que je lui destine, imaginez si je saurai m'en faire écouter ; si je saurai lui rendre agréables et cheres les qualités qu'il doit aimer ; si je saurai disposer tous ses sentimens à ce qu'il doit rechercher ou fuir ? Il faut que je sois le plus mal-adroit des hommes, si je ne le rends d'avance passionné sans savoir de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai soit imaginaire, il suffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter ; il suffit qu'il trouve par-tout des comparaisons qui lui fassent préférer sa chimere, aux objets réels qui le frapperont; et qu'est-ce que le véritable amour lui-même, si ce n'est chimere, mensonge, illusion ? On aime bien plus l'image qu'on se fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit

ce qu'on aime exactement tel qu'il est, il n'y auroit plus d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimoit reste la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du prestige tombe et l'amour s'évanouit. Or, en fournissant l'objet imaginaire, je suis le maître des comparaisons, et j'empêche aisément l'illusion des objets réels.

Je ne veux pas pour cela qu'on trompe un jeune homme en lui peignant un modèle de perfection qui ne puisse exister; mais je choisirai tellement les défauts de sa maîtresse qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaisent, et qu'ils servent à corriger les siens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant faussement que l'objet qu'on lui peint existe; mais s'il se complaît à l'image, il lui souhaitera bientôt un original. Du souhait à la supposition, le trajet est facile; c'est l'affaire de quelques descriptions adroites, qui, sous des traits plus sensibles, donneront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller jusqu'à la nommer; je dirois, en riant, appellons *Sophie* votre future maîtresse: *Sophie* est un nom de bon augure; si celle que vous choisirez ne le porte pas, elle sera digne au moins de le porter; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, si, sans affirmer, sans nier, on s'échappe par des défaites, ses soupçons se change-

ront en certitude ; il croira qu'on lui fait mystere de l'épouse qu'on lui destine, et qu'il la verra quand il sera temps. S'il en est une fois là, et qu'on ait bien choisi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reste est facile ; on peut l'exposer dans le monde presque sans risque ; défendez-le seulement de ses sens, son cœur est en sûreté.

Mais, soit qu'il personnifie ou non le modèle que j'aurai su lui rendre aimable ; ce modèle, s'il est bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui ressemble, et ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui ressemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préserver son cœur des dangers auxquels sa personne doit être exposée, pour réprimer ses sens par son imagination, pour l'arracher surtout à ces donneuses d'éducation, qui la font payer si cher et ne forment un jeune homme à la politesse qu'en lui ôtant toute honnêteté ! Sophie est si modeste ! de quel œil verra-t-il leurs avances ? Sophie a tant de simplicité ! comment aimera-t-il leurs airs ? Il y a trop loin de ses idées à ses observations, pour que celles-ci lui soient jamais dangereuses.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, suivent les mêmes préjugés et les mêmes maximes, parce qu'ils observent mal et réfléchissent plus mal encore. Ce n'est ni par le tempérament, ni par les

sens, que commence l'égarement de la jeunesse; c'est par l'opinion. S'il étoit ici question des garçons qu'on éleve dans les Colleges, et des filles qu'on éleve dans les Couvens, je ferois voir que cela est vrai, même à leur égard; car les premieres leçons que prennent les uns et les autres, les seules qui fructifient, sont celles du vice; et ce n'est pas la nature qui les corrompt, c'est l'exemple. Mais abandonnons les pensionnaires des Colleges et des Couvens à leurs mauvaises mœurs, elles seront toujours sans remede. Je ne parle que de l'éducation domestique. Prenez un jeune homme élevé sagement dans la maison de son pere en province, et l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde; vous le trouverez pensant bien sur les choses honnêtes, et ayant la volonté même aussi saine que la raison. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, et de l'horreur pour la débauche. Au nom seul d'une prostituée, vous verrez dans ses yeux le scandale de l'innocence. Je soutiens qu'il n'y en a pas un qui pût se résoudre à entrer seul dans les tristes demeures de ces malheureuses, quand même il en sauroit l'usage, et qu'il en sentiroit le besoin.

A six mois de là, considérez de nouveau le même jeune homme; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des

maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, si ses plaisanteries sur sa premiere simplicité, sa honte quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il est le même et qu'il en rougit. O combien il s'est formé dans peu de temps! D'où vient un changement si grand et si brusque? du progrès du tempérament? Son tempérament n'eût-il pas fait le même progrès dans la maison paternelle? et sûrement il n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes. Des premiers plaisirs des sens? Tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on est craintif, inquiet, on fuit le grand jour et le bruit. Les premieres voluptés sont toujours mystérieuses; la pudeur les assaisonne et les cache: la premiere maîtresse ne rend pas effronté, mais timide. Tout absorbé dans un état si nouveau pour lui, le jeune homme se recueille pour le goûter, et tremble toujours de le perdre. S'il est bruyant, il n'est ni voluptueux ni tendre; tant qu'il se vante, il n'a pas joui.

D'autres manieres de penser ont produit seules ces différences. Son cœur est encore le même; mais ses opinions ont changé. Ses sentimens, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles; et c'est alors seulement qu'il sera véritablement corrompu. A peine est-il entré dans le monde qu'il y prend une seconde éducation, toute opposée à la premiere, par laquelle il ap-

prend à mépriser ce qu'il estimoit, et à estimer ce qu'il méprisoit : on lui fait regarder les leçons de ses parens et de ses maîtres, comme un jargon pédantesque; et les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il se croit obligé par honneur à changer de conduite; il devient entreprenant sans desirs, et fat par mauvaise honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaises, et se pique de débauche sans savoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune Officier aux Gardes-Suisses qui s'ennuyoit beaucoup des plaisirs bruyans de ses camarades, et n'osoit s'y refuser de peur d'être moqué d'eux. „Je m'exerce à cela, disoit il, comme „ à prendre du tabac, malgré ma répug-„ nance ; le goût viendra par l'habitude ; „ il ne faut pas toujours être enfant. „

Ainsi donc c'est bien moins de la sensualité que de la vanité qu'il faut préserver un jeune homme entrant dans le monde ; Il cede plus aux penchans d'autrui qu'aux siens, et l'amour-propre fait plus de libertins que l'amour.

Cela posé, je demande s'il en est un sur la terre entiere, mieux armé que le mien contre tout ce qui peut attaquer ses mœurs, ses sentimens, ses principes ? s'il en est un plus en état de résister au torrent ? Car contre quelle séduction n'est-il pas en défense? Si ses desirs l'entraînent vers le sexe,

il n'y trouve point ce qu'il cherche, et son cœur préoccupé le retient. Si ses sens l'agitent et le pressent, où trouvera-t-il à les contenter ? l'horreur de l'adultere et de la débauche l'éloigne également des filles publiques et des femmes mariées, et c'est toujours par l'un de ces deux états que commencent les désordres de la jeunesse. Une fille à marier peut être coquette : mais elle ne sera pas effrontée, elle n'ira pas se jeter à la tête d'un jeune homme qui peut l'épouser s'il la croit sage; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la surveiller. Emile de son côté, ne sera pas tout-à-fait livré à lui-même ; tous deux auront, au moins, pour gardes, la crainte et la honte, inséparables des premiers desirs ; ils ne passeront point tout d'un coup aux dernieres familiarités, et n'auront pas le temps d'y venir par degrés sans obstacles : pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déjà pris leçon de ses camarades, qu'il ait appris d'eux à se moquer de sa retenue, à devenir insolent à leur imitation. Mais quel homme au monde est moins imitateur qu'Emile ? Quel homme se mene moins par le ton plaisant, que celui qui n'a point de préjugés, et ne sait rien donner à ceux des autres ? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe ; car le ridicule n'est à ses yeux que la raison des sots, et rien ne rend plus insensible à la

raillerie, que d'être au-dessus de l'opinion. Au lieu de plaisanteries, il lui faut des raisons ; et tant qu'il en sera là, je n'ai pas peur que de jeunes foux me l'enlevent ; j'ai pour moi la conscience et la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt ans est aussi quelque chose : on ne lui fera jamais croire que je l'aie ennuyé de vaines leçons ; et, dans un cœur droit et sensible, la voix d'un ami fidèle et vrai saura bien effacer les cris de vingt séducteurs. Comme il n'est alors question que de lui montrer qu'ils le trompent, et qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant ; j'affecterai d'être toujours simple mais grave et clair dans mes raisonnemens, afin qu'il sente que c'est moi qui le traite en homme. Je lui dirai : „vous voyez que „ votre seul intérêt, qui est le mien, dicte „ mes discours, je n'en peux avoir aucun „ autre ; mais pourquoi ces jeunes gens „ veulent-ils vous persuader ? C'est qu'ils „ veulent vous séduire ; ils ne vous aiment „ point, ils ne prennent aucun intérêt à „ vous ; ils ont pour tout motif, un dépit „ secret de voir que vous valez mieux „ qu'eux ; ils veulent vous rabaisser à leur „ petite mesure, et ne vous reprochent „ de vous laisser gouverner, qu'afin de „ vous gouverner eux-mêmes. Pouvez-„ vous croire qu'il y eût à gagner pour „ vous dans ce changement ? Leur sagesse

» est-elle donc si supérieure, et leur attachement d'un jour est-il plus fort que le » mien ? Pour donner quelque poids à » leur raillerie, il faudroit en pouvoir » donner à leur autorité : et quelle expé-» rience ont-ils pour élever leurs maximes » au-dessus des nôtres ? ils n'ont fait qu'imi-» ter d'autres étourdis, comme ils veulent » être imités à leur tour. Pour se mettre » au-dessus des prétendus préjugés de leurs » peres, ils s'asservissent à ceux de leurs » camarades ; je ne vois point ce qu'ils » gagnent à cela, mais je vois qu'ils y per-» dent sûrement deux grands avantages ; » celui de l'affection paternelle, dont les » conseils sont tendres et sinceres, et ce-» lui de l'expérience qui fait juger de ce » qu'on connoît ; car les peres ont été en-» fans, et les enfans n'ont pas été peres.

» Mais les croyez-vous sincères au moins » dans leurs folles maximes ? Pas même » cela, cher Emile : ils se trompent pour » vous tromper ; ils ne sont point d'accord » avec eux-mêmes. Leurs cœurs les démen-» tent sans cesse, et souvent leur bouche » les contredit. Tel d'entr'eux tourne en » dérision tout ce qui est honnête, qui » seroit au désespoir que sa femme pensât » comme lui. Tel autre poussera cette in-» différence de mœurs, jusqu'à celle de la » femme qu'il n'a point encore, ou pour » comble d'infamie, à celle de la femme » qu'il a déjà ; mais allez plus loin, par-

» lez-lui de sa mere, et voyez s'il passera
» volontiers pour être un enfant d'adultere
» et le fils d'une femme de mauvaise vie,
» pour prendre à faux le nom d'une fa-
» mille, pour en voler le patrimoine à
» l'héritier naturel ; enfin s'il se laissera
» patiemment traiter de bâtard ! Qui d'en-
» tr'eux voudra qu'on rende à sa fille le
» déshonneur dont il couvre celle d'autrui ?
» Il n'y en a pas un qui n'attentât même à
» votre vie, si vous adoptiez avez lui,
» dans la pratique, tous les principes qu'il
» s'efforce de vous donner. C'est ainsi
» qu'ils décelent enfin leur inconséquence,
» et qu'on sent qu'aucun d'eux ne croit ce
» qu'il dit. Voilà des raisons, cher Emile ;
» pesez les leurs, s'ils en ont, et compa-
» rez. Si je voulois user comme eux de
» mépris et de raillerie, vous les verriez
» prêter le flanc au ridicule, autant peut-
» être, et plus que moi. Mais je n'ai pas
» peur d'un examen sérieux. Le triomphe
» des moqueurs est de courte durée ; la
» vérité demeure, et leur rire insensé s'éva-
» nouit. »

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Emile peut être docile ? Que nous pensons différemment ! Moi, je ne conçois pas comment il a pu l'être à dix ! Car quelle prise avois-je sur lui à cet âge ? Il m'a fallu quinze ans de soins pour me ménager cette prise. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé : il l'est maintenant

assez pour être docile ; il reconnoît la voix de l'amitié, et il sait obéir à la raison. Je lui laise, il est vrai, l'apparence de l'indépendance ; mais jamais il ne me fut mieux assujetti, car il l'est parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de sa volonté, je le suis demeuré de sa personne ; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laisse quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embrasse, et je lui dis d'un air assuré : Emile, je te confie à mon ami, je te livre à son cœur honnête, c'est lui qui me répondra de toi.

Ce n'est pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections saines qui n'ont reçu nulle altération précédente, et d'effacer des principes dérivés immédiatement des premieres lumieres de la raison. Si quelque changement s'y fait durant mon absence, elle ne sera jamais assez longue, il ne saura jamais assez bien se cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, et que je ne sois pas à temps d'y porter remède. Comme on ne se déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à dissimuler ; et si jamais homme est mal-adroit en cet art, c'est Emile, qui n'eut de sa vie une seule occasion d'en user.

Par ces soins, et d'autres semblables, je le crois si bien garanti des objets étrangers et des maximes vulgaires, que j'aimerois

mieux le voir au milieu de la plus mauvaise société de Paris, que seul dans sa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquiétude de son âge. On a beau faire : de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux et le seul qu'on ne peut écarter, c'est lui même : cet ennemi, pourtant, n'est dangereux que par notre faute ; car, comme je l'ai dit mille fois, c'est par la seule imagination que s'éveillent les sens. Leur besoin proprement n'est point un besoin physique ; il n'est pas vrai que ce soit un vrai besoin. Si jamais objet lascif n'eût frappé nos yeux, si jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre esprit, jamais peut-être ce prétendu besoin ne se fût fait sentir à nous, et nous serions demeurés chastes sans tentations, sans efforts et sans mérite. On ne sait pas quelles fermentations sourdes certaines situations et certains spectacles excitent dans le sang de la jeunesse, sans qu'elle sache démêler elle-même la cause de cette premiere inquiétude, qui n'est pas facile à calmer, et qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante crise et à ses causes prochaines ou éloignées, plus je me persuade qu'un solitaire élevé dans un desert, sans livres, sans instructions et sans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'est pas ici question d'un sauvage de cette espèce. En élevant un homme par-

mi ses semblables et pour la société, il est impossible, il n'est pas même à propos, de le nourrir toujours dans cette salutaire ignorance; et ce qu'il y a de pis pour la sagesse, est d'être savant à demi. Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets mêmes, et rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Veillez donc avec soin sur le jeune homme, il pourra se garantir de tout le reste; mais c'est à vous de le garantir de lui. Ne le laissez seul ni jour ni nuit; couchez, tout au moins, dans sa chambre. Qu'il ne se mette au lit qu'accablé de sommeil, et qu'il en sorte à l'instant qu'il s'éveille. Défiez-vous de l'instinct, sitôt que vous ne vous y bornez plus; il est bon tant qu'il agit seul, il est suspect dès qu'il se mêle aux institutions des hommes; il ne faut pas le détruire, il faut le régler; et cela, peut-être, est plus difficile que de l'anéantir. Il seroit très dangereux qu'il apprît à votre Eleve à donner le change à ses sens, et à suppléer aux occasions de les satisfaire; s'il connoît une fois ce dangereux supplément, il est perdu. Dès-lors, il aura toujours le corps et le cœur énervés; il portera jusqu'au tombeau les tristes effets de cette habitude, la plus funeste à

laquelle un jeune homme puisse être assujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore.... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains; mais je ne balancerai pas un moment, je ne souffrirai point que la fin de la nature soit éludée. S'il faut qu'un tyran te subjugue. je te livre, par préférence, à celui dont je peux te délivrer; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aisément aux femmes q··à toi.

Jusqu'à vingt ans le corps croît, il a besoin de toute sa substance; la continence est alors dans l'ordre de la nature, et l'on n'y manque gueres qu'aux dépens de sa constitution. Depuis vingt ans la continence est un devoir de morale; elle importe pour apprendre à regner sur soi-même, à rester le maître de ses appétits: mais les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions, leurs regles. Quand la foiblesse humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préférons le moindre; en tout état de cause, il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'est plus de mon Eleve que je parle ici, c'est du vôtre. Ses passions que vous avez laissé fermenter vous subjuguent; cédez-leur donc ouvertement, et sans lui déguiser sa victoire Si vous savez la lui montrer dans son jour, il en sera moins fier que honteux, et vous

vous ménagerez le droit de le guider durant son égarement, pour lui faire, au moins, éviter les précipices. Il importe que le disciple ne fasse rien que le maître ne le sache et ne le veuille, pas même ce qui est mal; et il vaut cent fois mieux que le gouverneur approuve une faute et se trompe, que s'il étoit trompé par son Eleve, et que la faute se fît sans qu'il en sût rien. Qui croit devoir fermer les yeux sur quelque chose, se voit bientôt forcé de les fermer sur tout; le premier abus toléré en amene un autre, et cette chaîne ne finit plus qu'au renversement de tout ordre et au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne sortira jamais des petits esprits, c'est d'affecter toujours la dignité magistrale, et de vouloir passer pour un homme parfait dans l'esprit de son disciple. Cette méthode est à contre-sens. Comment ne voyent-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité ils la détruisent, que pour faire écouter ce qu'on dit, il faut se mettre à la place de ceux à qui l'on s'adresse, et qu'il faut être homme pour savoir parler au cœur humain? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne persuadent; on se dit toujours qu'il leur est bien aisé de combattre des passions qu'ils ne sentent pas. Montrez vos foiblesses à votre Eleve, si vous voulez le guérir des siennes; qu'il voye en vous les mêmes combats qu'il éprouve;

qu'il apprenne à se vaincre à votre exemple, et qu'il ne dise pas comme les autres : ces vieillards, dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards ; et parce que tous leurs desirs sont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montaigne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ses négociations d'allemagne, il s'étoit enivré pour le service du Roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme, combien de fois il est entré dans un mauvais lieu pour le service de son Eleve. Combien de fois? je me trompe. Si la premiere n'ôte à jamais au libertin le desir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir et la honte, s'il ne verse dans votre sein des torrens de larmes, quittez-le à l'instant; il n'est qu'un monstre, ou vous n'êtes qu'un imbécille ; vous ne lui servirez jamais à rien. Mais laissons ces expédiens extrêmes aussi tristes que dangereux, et qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'exposer au scandale des mœurs du siecle! Ces précautions sont pénibles, mais elles sont indispensables : c'est la négligence en ce point qui perd toute la jeunesse ; c'est par le désordre du premier âge que les hommes dégénérent, et qu'on les voit devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Vils et

lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps usés ont été corrompus de bonne heure; à peine leur reste-il assez de vie pour se mouvoir. Leurs subtiles pensées marquent des esprits sans étoffe; ils ne savent rien sentir de grand et de noble; ils n'ont ni simplicité ni vigueur. Abjects en toute chose, et bassement méchans, ils ne sont que vains, frippons, faux; ils n'ont pas même assez de courage pour être d'illustres scélérats. Tels sont les méprisables hommes que forme la crapule de la jeunesse; s'il s'en trouvoit un seul qui sût être tempérant et sobre, qui sût, au milieu d'eux, préserver son cœur, son sang, ses mœurs, de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraseroit tous ces infectes, et deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à rester le sien.

Pour peu que la naissance ou la fortune eût fait pour Emile, il seroit cet homme s'il vouloit l'être : mais il les mépriseroit trop pour daigner les asservir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux, entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître, et pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puisse être né, dans quelque société qu'il commence à s'introduire, son début sera simple et sans éclat : à Dieu ne plaisse qu'il soit assez malheureux pour y briller; les qualités qui

frappent au premier coup-d'œil ne sont pas les siennes, il ne les a ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, et ne se soucie point qu'on l'estime avant que de le connoître. Sa maniere de se présenter n'est ni modeste ni vaine, elle est naturelle et vraie; il ne connoît ni gêne, ni déguisement; et il est au milieu d'un cercle, ce qu'il est seul et sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne? Tout au contraire; si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit pour rien, vivant avec eux? Il ne les préfere point à lui dans ses manieres, parce qu'il ne les préfere pas à lui dans son cœur; mais il ne leur montre pas, non plus, une indifférence qu'il est bien éloigné d'avoir: s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne: il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée; mais il la lui cédera volontiers par bonté, si, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie; car, il en coûtera moins à mon jeune homme de rester debout volontairement, que de voir l'autre y rester par force.

Quoiqu'en général Emile n'estime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint et s'attendrit sur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laisse les biens de

l'opinion dont ils se contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'est donc point disputeur, ni contredisant; il n'est pas, non plus, complaisant et flatteur; il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté par-dessus toute chose, et que la franchise en est un des plus beaux droits.

Il parle peu, parce qu'il ne se soucie gueres qu'on s'occupe de lui; par la même raison, il ne dit que des choses utiles: autrement, qu'est-ce qui l'engageroit à parler? Emile est trop instruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît assez de choses, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop; car il sait apprécier aussi l'attentiou qu'on lui donne, et l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup, et les gens qui savent beaucoup, parlent peu: il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, et le dise à tout le monde. Mais un homme instruit, n'ouvre pas aisément son répertoire: il auroit trop à dire, et il voit encore plus à dire après lui; il se tait.

Loin de choquer les manieres des autres, Emile s'y conforme assez volontiers, non pour paroître instruit des usages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais, au contraire, de peur qu'on ne le distingue, pour éviter d'être apperçu; et jamais il n'est plus à son aise, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoique entrant dans le monde il en ignore absolument les manieres, il n'est pas pour cela timide et craintif; s'il se dérobe, ce n'est point par embarras, c'est que pour bien voir, il faut n'être pas vu: car ce qu'on pense de lui, ne l'inquiete gueres, et le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille et de sang-froid, il ne se trouble point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de son mieux ce qu'il fait; et toujours tout à lui pour bien observer les autres, il saisit leurs manieres avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas cependant sur sa contenance, et n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme et non suffisant; ses manieres sont libres et non dédaigneuses: l'air insolent n'appartient qu'aux esclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme,

ayant de la fierté dans l'ame, en montrer dans son maintien : cette affectation est bien plus propre aux ames viles et vaines, qui ne peuvent en imposer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger se présentant un jour dans la salle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je suis Anglois*, répond l'étranger. *Vous Anglois*, réplique le danseur ; *vous seriez de cette Isle où les Citoyens ont part à l'administration publique, et sont une portion de la puissance souveraine* (45) ? *Non ; Monsieur ; ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un Electeur.*

Je ne sais si ce jugement montre une grande connoissance du vrai rapport qui est entre le caractere d'un homme et son extérieur. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danser, j'aurois pensé tout le contraire. J'aurois dit : *cet Anglois n'est pas courtisan ; je n'ai jamais ouï dire que les courtisans eussent le front baissé, et la démarche incertaine : un homme timide chez un*

(45) Comme s'il y avoit des citoyens qui ne fussent pas membres de la Cité, et qui n'eussent pas, comme tels, part à l'autorité souveraine ! Mais les François ayant jugé à propos d'usurper ce respectable nom de Citoyens, dû jadis aux membres des Cités Gauloises, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme qui vient de m'écrire beaucoup de bêtises contre la nouvelle Héloïse, a orné sa signature du titre de *citoyen de Paimbœuf*, et a cru me faire une excellente plaisanterie.

danseur, pourroit bien ne l'être pas dans la chambre des Communes. Assurément, ce M. Marcel là doit prendre ses compatriotes pour autant de Romains !

Quand on aime, on veut être aimé : Emile aime les hommes ; il veut donc leur plaire. A plus forte raison il veut plaire aux femmes. Son âge, ses mœurs, son projet, tout concourt à nourrir en lui ce desir. Je dis ses mœurs, car elles y font beaucoup ; les hommes qui en ont, sont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas, comme les autres, je ne sais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empressement plus vrai, plus tendre, et qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une femme un homme qui a des mœurs et qui commande à la nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, et tant de raisons d'y résister ! Pour auprès d'elles, je crois qu'il sera quelquefois timide et embarrassé ; mais sûrement cet embarras ne leur déplaira pas, et les moins friponnes n'auront encore que trop souvent l'art d'en jouir et de l'augmenter. Au reste, son empressement changera sensiblement de forme selon les états. Il sera plus modeste et plus respectueux pour les femmes, plus vif et plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ses recherches ; et c'est toujours à ce qui

les lui rappelle, qu'il marque le plus d'attention.

Personne ne sera plus exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la nature, et même sur le bon ordre de la société; mais les premiers seront toujours préférés aux autres, et il respectera davantage un particulier plus vieux que lui qu'un Magistrat de son âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des sociétés où il se trouvera, il sera toujours un des plus modestes, non par la vanité de paroître humble, mais par un sentiment naturel et fondé sur la raison. Il n'aura point l'impertinent savoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuser la compagnie, parle plus haut que les sages, et coupe la parole aux anciens : il n'autorisera point, pour sa part, la réponse d'un vieux Gentilhomme à Lous XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de son siècle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, et il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.*

Ayant une ame tendre et sensible, mais n'appréciant rien sur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il se souciera peu d'en être considéré. D'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faste, et qu'il sera plus touché d'une caresse, que de mille éloges. Par les mêmes raisons, il

ne négligera ni ses manieres, ni son maintien ; il pourra même avoir quelque recherche dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre sa figure plus agréable ; il n'aura point recours au cadre doré, et jamais l'enseigne de la richesse ne souillera son ajustement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, et n'est qu'un effet de sa premiere éducation. On nous fait un grand mystere de l'usage du monde, comme si dans l'âge où l'on prend cet usage, on ne le prenoit pas naturellement, et comme si ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ses premieres loix ? La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes ; elle se montre sans peine quand on en a ; c'est pour celui qui n'en a pas qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité et la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme et le citoyen ; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon ; au lieu d'être faux pour flatter

les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en seront ni enorgueillis, ni corrompus; ils n'en seront que reconnoissans, et en deviendront meilleurs (46).

Il me semble qne si quelque éducation doit produire l'espèce de politesse qu'exige ici Monsieur Duclos, c'est celle dont j'ai tracé le plan jusqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes si différentes, Emile ne sera point comme tout le monde, et Dieu le préserve de l'être jamais! Mais en ce qu'il sera différent des autres, il ne sera ni fâcheux, ni ridicule; la différence sera sensible sans être incommode. Emile sera, si l'on veut, un aimable étranger. D'abord on lui pardonnera ses singularités, en disant: *il se formera.* Dans la suite on sera tout accoutumé à ses manieres; et voyant qu'il n'en change pas, on les lui pardonnera encore, en disant: *il est fait ainsi.*

Il ne sera point fêté comme un homme aimable; mais on l'aimera sans savoir pourquoi: personne ne vantera son esprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'esprit; le sien sera net et borné, il aura le sens droit et le jugement sain. Ne courant jamais après les idées neuves,

(46) Considérations sur les mœurs de ce siècle, par M. Duclos, pag. 65.

il ne sauroit se piquer d'esprit. Je lui ai fait sentir que toutes les idées salutaires et vraiment utiles aux hommes ont été les premieres connues, qu'elles sont de tout temps les seuls vrais liens de la société, et qu'il ne reste aux esprits transcendans qu'à se distinguer par des idées pernicieuses et funestes au genre-humain. Cette maniere de se faire admirer ne le touche gueres : il sait où il doit trouver le bonheur de sa vie, et en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La sphere de ses connoissances ne s'étend pas plus loin que ce qui est profitable. Sa route est étroite et bien marquée ; n'étant point tenté d'en sortir, il reste confondu avec ceux qui la suivent ; il ne veut ni s'égarer, ni briller. Emile est un homme de bon sens, et ne veut pas être autre chose : on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le desir de plaire ne le laisse plus absolument indifférent sur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui se rapporte immédiatement à sa personne, sans se soucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la course, il voudra être le plus léger, à la lutte le plus fort, au travail le plus habile, aux jeux d'adresse le plus adroit ; mais il recherchera

peu les avantages qui ne sont pas clairs par eux-mêmes, et qui ont besoin d'être constatés par le jugement d'autrui : comme, d'avoir plus d'esprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus savant, etc. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la personne, comme d'être d'une plus grande naissance, d'être estimé plus riche, plus en crédit, plus considéré, d'en imposer par un plus grand faste.

Aimant les hommes, parce qu'ils sont ses semblables, il aimera sur-tout ceux qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon ; et jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales, dans tout ce qui tient au bon caractere, il sera fort aise d'être approuvé. Il ne se dira pas précisément : je me réjouis parce qu'on m'approuve ; mais je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien ; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent se font honneur ; tant qu'ils jugeront aussi sainement, il sera beau d'obtenir leur estime.

Etudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde, comme il les étudioit ci-devant par leurs passions dans l'Histoire, il aura souvent lieu de réfléchir sur ce qui flatte ou choque le cœur humain. Le voilà philosophant sur les principes du goût, et voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du

du goût, et plus on s'égare; le goût n'est que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre. Sortez de-là, vous ne savez plus ce que c'est que le goût. Il ne s'ensuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres; car bien que la pluralité juge sainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle sur tous; et bien que le concours des goûts les plus généraux fasse le bon goût, il y a peu de gens de goût; de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblage des traits les plus communs fasse la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous est utile, ni de ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que sur les choses indifférentes, ou d'un intérêt d'amusement, tout au plus, et non sur celles qui tiennent à nos besoins; pour juger de celles-ci le goût n'est pas nécessaire, le seul appétit suffit. Voilà ce qui rend si difficiles et, ce semble, si arbitraires, les pures décisions du goût; car hors l'instinct qui le détermine, on ne voit plus la raison de ces décisions. On doit distinguer encore ses loix dans les choses morales, et ses loix dans les choses physiques. Dans celles-ci, les principes du goût semblent absolument inexplicables; mais il importe d'observer qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation:

(47) ainsi l'on explique des beautés qui paroissent physiques, et qui ne le sont réellement point. J'ajouterai que le goût a des règles locales, qui le rendent en mille choses dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choses d'institution; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au sexe, au caractère, et que c'est en ce sens qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Le goût est naturel à tous les hommes; mais ils ne l'ont pas tous en même mesure, il ne se développe pas dans tous au même degré, et dans tous il est sujet à s'altérer par diverses causes. La mesure du goût qu'on peut avoir, dépend de la sensibilité qu'on a reçue; sa culture et sa forme dépendent des sociétés où l'on a vécu. Premièrement il faut vivre dans des sociétés nombreuses pour faire beaucoup de comparaisons : secondement, il faut des sociétés d'amusement et d'oisiveté; car dans celles d'affaires on a pour règle, non le plaisir, mais l'intérêt : en troisieme lieu, il faut des sociétés où l'inégalité ne soit pas trop grande, où la tyrannie de l'opinion soit modérée, et où règne la volupté plus que la vanité : car, dans le cas contraire, la mode étouffe le goût, et l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui distingue.

Dans ce dernier cas, il n'est plus vrai que le bon goût est celui du plus grand nombre.

(47) Cela est prouvé dans un essai sur l'*Origine des langues*, qu'on trouvera dans le recueil de mes écrits.

Pourquoi cela? Parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle : elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle ; elle approuve, non ce qui est bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les temps, faites que chaque homme ait son propre sentiment, et ce qui est le plus agréable en soi aura toujours la pluralité des suffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modèles du goût sont dans la nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux sont défigurés. C'est alors des objets que nous aimons, que nous tirons nos modèles ; et le beau de fantaisie, sujet au caprice et à l'autorité, n'est plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident sont les artistes, les grands, les riches ; et ce qui les guide eux-mêmes, est leur intérêt ou leur vanité : ceux-ci pour étaler leurs richesses, et les autres pour en profiter, cherchent à l'envi de nouveaux moyens de dépense. Par-là le grand luxe établit son empire, et fait aimer ce qui est difficile et coûteux ; alors le prétendu beau, loin d'imiter la nature, n'est tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe et le mauvais goût sont inséparables. Par-tout où le goût est dispendieux, il est faux.

C'est sur-tout dans le commerce des deux sexes que le goût, bon ou mauvais, prend

sa forme; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le désir de plaire, le goût doit dégénérer; et c'est-là, ce me semble, une autre raison des plus sensibles, pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques, et qui tiennent au jugement des sens; celui des hommes dans les choses morales, et qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes seront ce qu'elles doivent être, elles se borneront aux choses de leur compétence, et jugeront toujours bien; mais depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres et à en faire à toute force, elles ne se connoissent plus à rien. Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs ouvrages, sont toujours sûrs d'être mal conseillés; les galans qui les consultent sur leur parure, sont toujours ridiculement mis. J'aurai bientôt occasion de parler des vrais talens de ce sexe, de la maniere de les cultiver, et des choses sur lesquelles ses décisions doivent alors être écoutées.

Voilà les considérations élémentaires que je poserai pour principes, en raisonnant avec mon Emile sur une matiere qui ne lui est rien moins qu'indifférente dans la circonstance où il se trouve, et dans la recherche dont il est occupé; et à qui doit-elle

être indifférente ? La connoissance de ce qui peut être agréable ou désagréable aux hommes n'est pas seulement nécessaire à celui qui a besoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile : il importe même de leur plaire pour les servir ; et l'art d'écrire n'est rien moins qu'une étude oiseuse, quand on l'employe à faire écouter la vérité.

Si, pour cultiver le goût de mon disciple, j'avois à choisir entre des pays où cette culture est encore à naître, et d'autres où elle auroit déjà dégénéré, je suivrois l'ordre rétrograde, je commencerois sa tournée par ces derniers, et je finirois pas les premiers. La raison de ce choix est que le goût se corrompt par une délicatesse excessive, qui rend sensible à des choses que le gros des hommes n'apperçoit pas : cette délicatesse mene à l'esprit de discussion ; car plus on subtilise les objets, plus ils se multiplient : cette subtilité rend le tact plus délicat et moins uniforme. Il se forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les disputes sur la préférence, la philosophie et les lumieres s'étendent, et c'est ainsi qu'on apprend à penser. Les observations fines ne peuvent gueres être faites que par des gens très répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, et que les gens peu accoutumés aux sociétés nombreuses y épuisent leur attention sur les grands traits. Il n'y a pas peut-être à présent un lieu policé

sur la terre, où le goût général soit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'est dans cette Capitale que le bon goût se cultive; et il paroît peu de livres estimés dans l'Europe, dont l'Auteur n'ait été se former à Paris. Ceux qui pensent qu'il suffit de lire les livres qui s'y font, se trompent; on apprend beaucoup plus dans la conversation des auteurs que dans leurs livres; et les auteurs eux-mêmes ne sont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'est l'esprit des sociétés qui développe une tête pensante, et qui porte la vue aussi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez passer une année à Paris: bientôt vous serez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne serez jamais rien.

On peut apprendre à penser dans les lieux où le mauvais goût règne; mais il ne faut pas penser comme ceux qui ont ce mauvais goût; et il est bien difficile que cela n'arrive, quand on reste avec eux trop long-temps. Il faut perfectionner par leurs soins l'instrument qui juge, en évitant de l'employer comme eux. Je me garderai de polir le jugement d'Emile jusqu'à l'altérer; et quand il aura le tact assez fin pour sentir et comparer les divers goûts des hommes, c'est sur des objets plus simples que je le ramenerai fixer le sien.

Je m'y prendrai de plus loin encore pour lui conserver un goût pur et sain. Dans le tumulte de la dissipation, je saurai me mé-

nager avec lui des entretiens utiles; et les dirigeant toujours sur des objets qui lui plaisent, j'aurai soin de les lui rendre aussi amusans qu'instructifs. Voici le temps de la lecture et des livres agréables : voici le temps de lui apprendre à faire l'analyse du discours, de le rendre sensible à toutes les beautés de l'éloquence et de la diction. C'est peu de chose d'apprendre les langues pour elles-mêmes, leur usage n'est pas si important qu'on croit; mais l'étude des langues mene à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le Latin pour savoir le François; il faut étudier et comparer l'un et l'autre, pour entendre les règles de l'art de parler.

Il y a, d'ailleurs, une certaine simplicité de goût qui va au cœur, et qui ne se trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poésie, dans toute espèce de littérature, il les retrouvera, comme dans l'Histoire, abondans en choses, et sobres à juger. Nos Auteurs, au contraire, disent peu et prononcent beaucoup. Nous donner sans cesse leur jugement pour loi, n'est pas le moyen de former le nôtre. La différence des deux goûts se fait sentir dans tous les monumens et jusques sur les tombeaux. Les nôtres sont couverts d'éloges; sur ceux des anciens on lisoit des faits.

Sta, viator, Heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe sur

un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne; car rien n'est si commun que des Héros parmi nous, mais chez les anciens, ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un Héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce Héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale.

J'ai bâti Tarse et Anchiale en un jour,
et maintenant je suis mort.

Laquelle dit plus à votre avis? Notre style lapidaire avec son enflure n'est bon qu'à souffler des nains. Les anciens montroient les hommes au naturel, et l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahison dans la retraite des dix mille: *ils moururent*, dit-il, *irréprochables dans la guerre et dans l'amitié*. Voilà tout; mais considérez dans cet éloge si court et si simple, de quoi l'Auteur devoit avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant!

On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopyles:

Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes loix.

On voit bien que ce n'est pas l'académie des Inscriptions qui a composé celle-là.

Je suis trompé si mon Eleve, qui donne si peu de prix aux paroles, ne porte sa pre-

miere attention sur ces différences, et si elles n'influent sur le choix de ses lectures. Entraîné par la mâle éloquence de Démosthène, il dira : c'est un Orateur ; mais en lisant Cicéron, il dira : c'est un Avocat.

En général, Emile prendra plus de goût pour les livres des anciens que pour les nôtres, par cela seul, qu'étant les premiers, les anciens sont les plus près de la nature, et que leur génie est plus à eux. Quoi qu'en aient pu dire la Motte et l'abbé Terrasson, il n'y a point de vrai progrès de raison dans l'espèce humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre ; que tous les esprits partent toujours du même point, et que le temps qu'on employe à savoir ce que d'autres ont pensé étant perdu pour apprendre à penser soi-même, on a plus de lumieres acquises et moins de vigueur d'esprit. Nos esprits sont comme nos bras, exercés à tout faire avec des outils, et rien par eux-mêmes. Fontenelle disoit que toute cette dispute sur les anciens et les modernes se réduisoit à savoir si les arbres d'autrefois étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. Si l'agriculture avoit changé, cette question ne seroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainsi fait remonter aux sources de la pure littérature, je lui en montre aussi les égoûts dans les réservoirs des modernes compilateurs : journaux, traductions, dictionnaires ; il jette un coup-d'œil

sur tout cela, puis le laisse pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des académies; je lui fais remarquer que chacun de ceux qui les composent vaut toujours mieux seul qu'avec le corps; là-dessus il tirera de lui-même la conséquence de l'utilité de tous ces beaux établissemens.

Je le mene aux spectacles pour étudier non les mœurs, mais le goût; car c'est-là sur-tout qu'il se montre à ceux qui savent réfléchir. Laisssez les préceptes et la morale, lui dirois-je; ce n'est pas ici qu'il faut les apprendre. Le théâtre n'est pas fait pour la vérité; il est fait pour flatter, pour amuser les hommes; il n'y a point d'école où l'on apprenne si bien l'art de leur plaire, et d'intéresser le cœur humain. L'étude du théâtre mene à celle de la poésie; elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle, avec quel plaisir il cultivera les langues des Poëtes, le Grec, le Latin, l'Italien! Ces études seront pour lui des amusemens sans contrainte, et n'en profiteront que mieux; elles lui seront délicieuses dans un âge et des circonstances où le cœur s'intéresse avec tant de charme à tous les genres de beauté faits pour le toucher. Figurez-vous d'un côté mon Emile, et de l'autre un polisson de college lisant le quatrieme livre de l'Enéide, ou Tibulle, ou le banquet de Platon; quelle différence! Combien le cœur de l'un est remué de ce

qui n'affecte pas même l'autre. O bon jeune homme ! arrête, suspends ta lecture, je te vois trop ému : je veux bien que le langage de l'amour te plaise, mais non pas qu'il t'égare ; sois homme sensible, mais sois homme sage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien. Au reste, qu'il réussisse ou non dans les langues mortes, dans les belles-lettres, dans la poésie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins s'il ne sait rien de tout cela, et ce n'est pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans son éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à sentir et aimer le beau dans tous les genres, est d'y fixer ses affections et ses goûts, d'empêcher que ses appétits naturels ne s'altèrent, et qu'il ne cherche un jour dans sa richesse les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs que le goût n'étoit que l'art de se connoître en petites choses, et cela est très vrai; mais puisque c'est d'un tissu de petites choses que dépend l'agrément de la vie, de tels soins ne sont rien moins qu'indifférens ; c'est par eux que nous apprenons à la remplir des biens mis à notre portée, dans toute la vérité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux qui tiennent à la bonne dispostion de l'ame, mais seulement ce qui est de sensualité, de volupté réelle, mis à part les préjugés et l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux déve-

lopper mon idée, de laisser un moment Emile, dont le cœur pur et sain ne peut plus servir de règle à personne, et de chercher en moi-même un exemple plus sensible et plus rapproché des mœurs du lecteur.

Il y a des états qui semblent changer la nature, et refondre soit en mieux, soit en pis, les hommes qui les remplissent. Un poltron devient brave en entrant dans le régiment de Navarre; ce n'est pas seulement dans le militaire que l'on prend l'esprit du corps, et ce n'est pas toujours en bien que ces effets se font sentir. J'ai pensé cent fois, avec effroi, que si j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je pense en certain pays, demain je serois presque inévitablement tyran, concussionnaire, destructeur du peuple, nuisible au Prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute espèce de vertu.

De même, si j'étois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir; je serois donc insolent et bas, sensible et délicat pour moi seul, impitoyable et dur pour tout le monde, spectateur dédaigneux des miseres de la canaille; car je ne donnerois plus d'autre nom aux indigens, pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur classe. Enfin je ferois de ma fortune l'instrument de mes plaisirs dont je serois uniquement occupé; et jusques-là, je serois comme tous les autres.

Mais en quoi je crois que j'en différerois

beaucoup, c'est que je serois sensuel et voluptueux plutôt qu'orgueilleux et vain, et que je me livrerois au luxe de mollesse, bien plus qu'au luxe d'ostentation. J'aurois même quelque honte d'étaler trop ma richesse, et je croirois toujours voir l'envieux que j'écraserois de mon faste, dire à ses voisins à l'oreille : *voilà un fripon qui a grand peur de n'être pas connu pour tel !*

De cette immense profusion de biens qui couvrent la rerre, je chercherois ce qui m'est le plus agréable, et que je puis le mieux m'approprier : pour cela, le premier usage de ma richesse, seroit d'en acheter du loisir et la liberté, à quoi j'ajouterois la santé, si elle étoit à prix ; mais comme elle ne s'achète qu'avec la tempérance, et qu'il n'y a point, sans la santé, de vrai plaisir dans la vie, je serois tempérant par sensualité.

Je resterois toujours aussi près de la nature qu'il seroit possible, pour flatter les sens que j'ai reçus d'elle ; bien sûr que plus elle mettroit du sien dans mes jouissances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modèle ; dans mes appétits, je lui donnerois la préférence ; dans mes goûts, je la consulterois toujours ; dans les mets, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt, et qui passent par le moins de mains pour parvenir sur nos tables. Je préviendrois les falsifications de la fraude, j'irois au-devant du plaisir. Ma sotte et gros-

siere gourmandise n'enrichiroit point un maître-d'hôtel; il ne me vendroit point au poids de l'or du poison pour du poisson; ma table ne seroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures, et de charognes lointaines; je prodiguerois ma propre peine pour satisfaire ma sensualité, puisqu'alors cette peine est un plaisir elle-même, et qu'elle ajoute à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mets du bout du monde, j'irois comme Apicius plutôt l'y chercher, que de l'en faire venir: car les mets les plus exquis manquent toujours d'un sssaisonement qu'on n'apporte pas avec eux, et qu'aucun cuisinier ne leur donne; l'air du climat qui les a produits.

Par la même raison, je n'imiterois pas ceux qui ne se trouvant bien qu'où ils ne sont point, mettent toujours les saisons en contradiction avec elles-mêmes, et les climats en contradiction avec les saisons; qui cherchant l'été en hiver, et l'hiver en été, vont avoir froid en Italie, et chaud dans le Nord; sans songer qu'en croyant fuir la rigueur des saisons, ils la trouvent dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je resterois en place, ou je prendrois tout le contre-pied: je voudrois tirer d'une saison tout ce qu'elle a d'agréable, et d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diversité de plaisirs et d'habitudes, qui ne se ressembleroient point, et qui seroient toujours dans la nature; j'irois passer l'été

à Naples, et l'hiver à Pétersbourg, tantôt respirant un doux zéphir, à demi-couché dans les fraîches grottes de Tarente ; tantôt dans l'illumination d'un palais de glace, hors d'haleine et fatigué des plaisirs du bal.

Je voudrois dans le service de ma table, dans la parure de mon logement, imiter par des ornemens très simples, la variété des saisons, et tirer de chacune toutes ses délices, sans anticiper sur celles qui la suivront. Il y a de la peine et non du goût à troubler ainsi l'ordre de la nature ; à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans sa malédiction, et qui, n'ayant ni qualité, ni saveur, ne peuvent ni nourrir l'estomac, ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs ; ce n'est qu'à grands frais que tel riche de Paris, avec ses fourneaux et ses serres chaudes, vient à bout de n'avoir sur sa table toute l'année que de mauvais légumes et de mauvais fruits. Si j'avois des cerises quand il gêle, et des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaisir les goûterois-je, quand mon palais n'a besoin d'être humecté ni rafraichi ? Dans les ardeurs de la canicule, le lourd marron me seroit-il fort agréable ? le préférerois-je sortant de la poële, à la groseille, à la fraise, et aux fruits désaltérans qui me sont offerts sur la terre sans tant de soins ? Couvrir sa cheminée au mois de janvier de végétations forcées, de fleurs pâles et sans odeur, c'est moins parer l'hiver que déparer

le printemps ; c'est s'ôter le plaisir d'aller dans les bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, et s'écrier dans un saisissement de joie : mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la nature vit encore !

Pour être bien servi, j'aurois peu de domestiques, cela a déjà été dit, et cela est bon à redire encore. Un bourgeois tire plus de vrai service de son seul laquais, qu'un Duc des dix Messieurs qui l'entourent. J'ai pensé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'instant qu'il me plaît ; au lieu que si j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix répétassent à boire avant que je pusse étancher ma soif. Tout ce qu'on fait par autrui se fait mal, comme qu'on s'y prenne. Je n'enverrois pas chez les Marchands, j'irois moi-même. J'irois, pour que mes gens ne traitassent pas avec eux avant moi, pour choisir plus sûrement, et payer moins cherement ; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui se fait hors de chez moi ; cela récrée, et quelquefois cela instruit : enfin j'irois pour aller, c'est toujours quelque chose ; l'ennui commence par la vie trop sédentaire ; quand on va beaucoup on s'ennuie peu. Ce sont de mauvais interprêtes qu'un portier et des laquais ; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi et le reste du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carosse, comme si j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme

me qui se sert de ses jambes sont toujours prêts : s'ils sont fatigués ou malades, il le sait avant tout autre ; et il ne craint pas d'être obligé de garder le logis sous ce prétexte, quand son cocher veut se donner du bon temps ; en chemin, mille embarras ne le font point sécher d'impatience, ni rester en place au moment qu'il voudroit voler. Enfin, si nul ne nous sert jamais si bien que nous-mêmes, fût-on plus puissant qu'Alexandre et plus riche que Crésus, on ne doit recevoir des autres que les services qu'on ne peut tirer de soi.

Je ne voudrois point avoir un palais pour demeure ; car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre ; toute piece commune n'est à personne, et la chambre de chacun de mes gens me seroit aussi étrangere que celle de mon voisin. Les Orientaux, bien que très voluptueux, sont tous logés et meublés simplement. Ils regardent la vie comme un voyage, et leur maison comme un cabaret. Cette raison prend peu sur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours ; mais j'en aurois une différente qui produiroit le même effet. Il me sembleroit que m'établir avec tant d'appareil dans un lieu, seroit me bannir de tous les autres, et m'emprisonner, pour ainsi dire, dans mon palais. C'est un assez beau palais que le monde, tout n'est-il pas au riche quand il veut jouir ? *Ubi benè, ibi patria ;* c'est-là sa devise ; ses lares sont les

lieux où l'argent peut tout; son pays est par-tout où peut passer son coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonscrire par des murs et par des portes, comme pour n'en sortir jamais? Une épidémie, une guerre, une révolte me chasse-t-elle d'un lieu? je vais dans un autre, et j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le soin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par tout l'univers? Pourquoi, si pressé de vivre, m'apprêter de si loin des jouissances que je puis trouver dès aujourd'hui? L'on ne sauroit se faire un sort agréable en se mettant sans cesse en contradiction avec soi. C'est ainsi qu'Empédocle reprochoit aux Agrigentins d'entasser les plaisirs comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, et de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs, que me sert un logement si vaste, ayant si peu de quoi le peupler, et moins de quoi le remplir? Mes meubles seroient simples comme mes goûts; je n'aurois ni galerie, ni bibliothèque, sur-tout si j'aimois la lecture et que je me connusse en tableaux. Je saurois alors que telles collections ne sont jamais complettes, et que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la misere; il n'y a pas un faiseur de collections qui ne l'ait éprouvé.

Quand on s'y connoît, on n'en doit point faire : on n'a gueres un cabinet à montrer aux autres, quand on sait s'en servir pour soi.

Le jeu n'est point un amusement d'homme riche, il est la ressource d'un désœuvré ; et mes plaisirs me donneroient trop d'affaires pour me laisser bien du temps à si mal remplir. Je ne joue point du tout, étant solitaire et pauvre, si ce n'est quelquefois aux échecs, et cela de trop. Si j'étois riche, je jouerois moins encore, et seulement un très petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni l'être. L'intérêt du jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais se changer en fureur que dans un esprit mal-fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu, lui sont toujours moins sensibles que les pertes, et comme la forme des jeux modérés, qui en use le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains, on ne peut, en raisonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amusement où les risques de toute espèce sont contre soi. Celui qui nourrit sa vanité des préférences de la fortune, les peut chercher dans des objets plus piquans ; et ces préférences ne se marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand. Le goût du jeu, fruit de l'avarice et de l'ennui, ne prend que dans un esprit et dans un cœur vides ; et il me semble que j'aurois assez de sentiment et de connoissances pour me passer

d'un tel supplément. On voit rarement les penseurs se plaire beaucoup au jeu, qui suspend cette habitude ou la tourne sur d'arides combinaisons; aussi l'un des biens, et peut-être le seul qu'ait produit le goût des sciences est d'amortir un peu cette passion sordide : on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer. Moi je le combattrois parmi les joueurs, et j'aurois plus de plaisir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je serois le même dans ma vie privée et dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît par-tout de l'aisance, et ne fît jamais sentir d'inégalité. Le clinquant de la parure est incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté possible, je voudrois être mis de manière que dans tous les rangs je parusse à ma place, et qu'on ne me distinguât dans aucun; que sans affectation, sans changement sur ma personne, je fusse peuple à la Guinguette et bonne compagnie au Palais-Royal. Par-là, plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaisirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leur porte aux manchettes brodées, et ne reçoivent personne qu'en dentelle; j'irois donc passer ma journée ailleurs : mais si ces femmes étoient jeunes et jolies, je pourrois quelquefois prendre de la dentelle pour y passer la nuit tout au plus.

Le seul lien de mes sociétés seroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caractères ; je m'y livrerois comme homme et non comme riche : je ne souffrirois jamais que leur charme fût empoisonné par l'intérêt. Si mon opulence m'avoit laissé quelque humanité, j'étendrois au loin mes services et mes bienfaits ; mais je voudrois avoir autour de moi une société et non une cour, des amis et non des protégés ; je ne serois point le patron de mes convives, je serois leur hôte. L'indépendance et l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la candeur de la bienveillance ; et où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le plaisir et l'amitié feroient seuls la loi.

On n'achete ni son ami, ni sa maîtresse. Il est aisé d'avoir des femmes avec de l'argent ; mais c'est le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infalliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paye, ne peut être long-temps aimé. Bientôt il payera pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent ; et dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme avide, infidelle et misérable, traitée par le vil qui reçoit, comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous les deux. Il seroit doux d'être libéral envers

ce qu'on aime, si cela ne faisoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de satisfaire ce penchant avec sa maîtresse sans empoisonner l'amour ; c'est de lui tout donner, et d'être ensuite nourri par elle. Reste à savoir où est la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

Celui qui disoit : je possede Laïs sans qu'elle me possede, disoit un mot sans esprit. La possession qui n'est pas réciproque, n'est rien : c'est tout au plus la possession du sexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'est pas, pourquoi faire une si grande affaire du reste ? Rien n'est si facile à trouver. Un muletier est là-dessus plus près du bonheur qu'un millionnaire.

Oh ! si l'on pouvoit développer assez les inconséquences du vice ; combien, lorsqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de son compte ! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de se faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, et que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de miseres, dont il ne sortira qu'à la mort ? Brutalité, vanité, sottise, erreur, et rien davantage. Ce plaisir même n'est pas de la nature, il est de l'opinion, et de l'opinion la plus vile, puisqu'elle tient au mépris de soi. Celui qui se sent le dernier des hommes, craint la comparaison de tout autre, et veut passer le premier pour être moins odieux.

Voyez si les plus avides de ce ragoût imaginaire sont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, et qui seroient plus excusables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite et des sentimens, on craint peu l'expérience de sa maîtresse; dans une juste confiance, on lui dit : tu connois les plaisirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus.

Mais un vieux satyre, usé de débauche, sans agrément, sans ménagement, sans égard, sans aucune espèce d'honnêteté : incapable, indigne de plaire à toute femme qui se connoît en gens aimables, croit suppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vîtesse sur l'expérience, et lui donnant la premiere émotion des sens. Son dernier espoir est de plaire, à la faveur de la nouveauté; c'est incontestablement là le motif secret de cette fantaisie : mais il se trompe, l'horreur qu'il fait n'est pas moins de la nature, que n'en sont les desirs qu'il voudroit exciter : il se trompe aussi dans sa folle attente; cette même nature a soin de revendiquer ses droits : toute fille qui se vend, s'est déjà donnée, et s'étant donnée à son choix, elle a fait la comparaison qu'il craint. Il achete donc un plaisir imaginaire, et n'en est pas moins abhorré.

Pour moi, j'aurai beau changer étant riche; il est un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reste ni mœurs, ni vertu, il me restera du moins quelque goût, quel-

que sens, quelque délicatesse; et cela me garantira d'user ma fortune en dupe à courir après des chimeres; d'épuiser ma bourse et ma vie à me faire trahir et moquer par des enfans. Si j'étois jeune, je chercherois les plaisirs de la jeunesse, et les voulant dans toute leur volupté, je ne les chercherois pas en homme riche. Si je restois tel que je suis, ce seroit autre chose; je me bornerois prudemment aux plaisirs de mon âge; je prendrois les goûts dont je peux jouir, et j'étoufferois ceux qui ne feroient plus que mon supplice. Je n'irois point offrir ma barbe grise aux dédains railleurs des jeunes filles; je ne supporterois point de voir mes dégoûtantes caresses leur faire soulever le cœur, de leur préparer à mes dépens les récits les plus ridicules, de les imaginer décrivant les vilains plaisirs du vieux singe, de maniere à se venger de les avoir endurés. Que si des habitudes mal combattues avoient tourné mes anciens desirs en besoins, j'y satisferois peut-être, mais avec honte, mais en rougissant de moi. J'ôterois la passion du besoin, je m'assortirois le mieux qu'il me seroit possible, et m'en tiendrois là; je ne me ferois plus une occupation de ma foiblesse, et je voudrois sur-tout n'en avoir qu'un seul témoin. La vie humaine a d'autres plaisirs quand ceux-là lui manquent; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous sont laissés. Changeons de goûts avec les années, ne déplaçons

déplaçons pas plus les âges que les saisons : il faut être soi dans tous les temps, et ne point lutter contre la nature : ces vains efforts usent la vie, et nous empêchent d'en user.

Le peuple ne s'ennuie gueres ; sa vie est active ; si ses amusemens ne sont pas variés, ils sont rares ; beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux et de courts loisirs tient lieu d'assaisonnement aux plaisirs de son état. Pour les riches, leur grand fléau c'est l'ennui : au sein de tant d'amusemens rassemblés à grands frais, au milieu de tant de gens concourans à leur plaire, l'ennui les consume et les tue ; ils passent leur vie à le fuir et à en être atteints ; ils sont accablés de son poids insupportable : les femmes, sur-tout, qui ne savent plus s'occuper, ni s'amuser, en sont dévorées sous le nom de vapeurs ; il se transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raison, et enfin la vie. Pour moi je ne connois point de sort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris, après celui du petit agréable qui s'attache à elle ; qui, changé de même en femme oisive, s'éloigne ainsi doublement de son état, et à qui la vanité d'être homme à bonnes fortunes, fait supporter la longueur des plus tristes jours qu'ait jamais passé créature humaine.

Les bienséances, les modes, les usages

qui dérivent du luxe et du bon air, renferment le cours de la vie dans la plus maussade uniformité. Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des autres, est perdu pour tout le monde; on ne l'a ni pour eux, ni pour soi (48). Le ridicule que l'opinion redoute sur toute chose, est toujours à côté d'elle pour la tyranniser et pour la punir. On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées; celui qui sait varier ses situations et ses plaisirs, efface aujourd'hui l'impression d'hier; il est comme nul dans l'esprit des hommes, mais il jouit; car il est tout entier à chaque heure et à chaque chose. Ma seule forme constante seroit celle-là; dans chaque situation, je ne m'occuperois d'aucune autre, et je prendrois chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille et du lendemain. Comme je serois peuple avec le peuple, je serois campagnard aux champs; et quand je parlerois d'agriculture, le paysan ne se moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Thuilleries

(48) Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuser beaucoup, se font une loi de ne jamais se coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'hiver leurs gens passent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarrassés à s'y garantir d'être gelés. On entre un soir, ou pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux personnes si amusées laissoient couler les heures sans compter: on les trouve exactement seules, dormant chacune dans son fauteuil.

devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verds; et quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerois magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappelleroit un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurois pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, et pour parc un joli verger, semblable à celui dont il sera parlé ci-après. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seroient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier; et mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux, des espaliers superbes, auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité seroit peu coûteuse, parce j'aurois choisi mon asyle dans quelque Province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerois une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connoissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne,

les gluaux, le rateau des ſaneuses, et le panier des vendageurs. Là, tous les airs de la ville seroient oubliés; et devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusemens divers, qui ne nous donneroient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feroient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seroient des festins, où l'abondance plairoit plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde; et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger seroit par-tout, dans le jardin, dans un bâteau, sous un arbre; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aulnes et de coudriers: une longue procession de gais convives porteroit en chantant l'apprêt du festin; on auroit le gazon pour table et pour chaise, les bords de la fontaine serviroient de buffet, et le dessert pendroit aux arbres. Les mets seroient servis sans ordre, l'appétit dispenseroit des façons; chacun se préférant ouvertement à tout autre, trouveroit bon que tout autre se préférât de même à lui: de cette familiarité cordiale et modérée, naîtroit sans grossiereté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant

cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîné. Nous serions nos valets pour être nos maîtres; chacun seroit servi par tous : le temps passeroit sans le compter, le repas seroit le repos, et dureroit autant que l'ardeur du jour. S'il passoit près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui rejouirois le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feroient porter plus gaîment sa misere; et moi j'aurois aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : je suis encore homme.

Si quelque fête champêtre rassembloit les habitans du lieu, j'y serois des premiers avec ma troupe; si quelques mariages, plus bénis du Ciel que ceux des villes, se faisoient à mon voisinage, on sauroit que j'aime la joie, et j'y serois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueroient à la fête, et j'y trouverois en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperois avec eux au bout de leur longue table, j'y ferois chorus au refrein d'une vieille chanson rustique, et je

danserois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

Jusqu'ici tout est à merveille, me dira-t-on; mais la chasse? est-ce être en campagne que de n'y pas chasser? J'entends : je ne voulois qu'une métairie, et j'avois tort. Je me suppose riche, il me faut donc des plaisirs exclusifs, des plaisirs destructifs; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs seigneuriaux, surtout de l'encens et de l'eau-bénite.

Fort bien; mais cette terre aûra des voisins jaloux de leurs droits, et désireux d'usurper ceux des autres : nos gardes se chamailleront, et peut-être les maîtres : voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins; cela n'est déjà pas fort agréable. Mes vassaux ne verront point avec plaisir labourer leurs bleds par mes lievres, et leurs fêves par mes sangliers; chacun n'osant tuer l'ennemi qui détruit son travail, voudra du moins le chasser de son champ : après avoir passé le jour à cultiver les terres, il faudra qu'ils passent la nuit à les garder; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des sonnettes : avec tout ce tintamarre ils troubleront mon sommeil : je songerai malgré moi à la misere de ces pauvres gens, et ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être prince, tout cela ne me toucheroit gueres; mais moi, nou-

veau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ce n'est pas tout; l'abondance du gibier tentera les chasseurs, j'aurai bientôt des braconniers à punir ; il me faudra des prisons, des géoliers, des archers, des galeres: tout cela me paroît assez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront assiéger ma porte et m'importuner de leurs cris, ou bien il faudra qu'on les chasse, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, et dont mon gibier aura fourragé la récolte, viendront se plaindre de leur côté ; les uns seront punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné ; quelle triste alternative ! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de misere, je n'entendrai que gémissemens : cela doit troubler beaucoup, ce me semble, le plaisir de massacrer à son aise des foules de perdrix et de lievres presque sous ses pieds.

Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines ? ôtez-en l'exclusion ; plus vous les laisserez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je viens de dire ; mais sans changer de goûts, je suivrai celui que je me suppose, à moindres fraix. J'établirai mon séjour champêtre dans un pays où la chasse soit libre à tout le monde, et où j'en puisse avoir l'amusement sans embarras. Le gibier sera plus rare ; mais il y aura plus d'adresse à le chercher, et de plaisir à l'at-

teindre. Je me souviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdrix, et des transports de joie avec lesquels il trouvoit le lievre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je soutiens que, seul avec son chien, chargé de son fusil, de son carnier, de son fourniment, de sa petite proie, il revenoit le soir, rendu de fatigue, et déchiré des ronces, plus content de sa journée que tous vos chasseurs de ruelle, qui sur un bon cheval, suivis de vingt fusils chargés, ne font qu'en changer, tirer et tuer autour d'eux, sans art, sans gloire, et presque sans exercice. Le plaisir n'est donc pas moindre, et l'inconvénient est ôté quand on n'a ni terre à garder, ni braconnier à punir, ni misérable à tourmenter. Voilà donc une solide raison de préférence. Quoi qu'on fasse, on ne tourmente point sans fin les hommes, qu'on n'en reçoive aussi quelque mal-aise : et les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir. Les vrais amusemens, sont ceux qu'on partage avec le peuple; ceux qu'on veut avoir à soi seul, on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de mon parc m'en font une triste clôture, je n'ai fait à grands fraix que m'ôter le plaisir de la promenade; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut

être par-tout le maître, et ne se trouve bien qu'où il ne l'est pas; il est forcé de se fuir toujours. Pour moi, je ferai là-dessus, dans ma richesse, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres, que je ne serai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voisinage: il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi; j'usurpe sur les princes mêmes; je m'accommode sans distinction de tous les terreins ouverts qui me plaisent; je leur donne des noms, je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terrasse, et m'en voilà le maître; dès-lors, je m'y promene impunément, j'y reviens souvent pour maintenir la possession; j'use autant que je veux le sol à force d'y marcher; et l'on ne me persuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'usage de l'argent qu'il lui produit, que j'en tire de son terrein. Que si l'on vient à me vexer par des fossés, par des haies, peu m'importe; je prends mon parc sur mes épaules, et je vais le poser ailleurs; les emplacemens ne manquent pas aux environs, et j'aurai long-temps à piller mes voisins avant de manquer d'asyle.

Voilà quelque essai du vrai goût dans le choix des loisirs agréables: voilà dans quel esprit on jouit; tout le reste n'est qu'illusion, chimere, sotte vanité. Quiconque s'écartera de ces regles, quelque riche qu'il puisse être, mangera son or en fumier, et

ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera, sans doute, que de tels amusemens sont à la portée de tous les hommes, et qu'on n'a pas besoin d'être riche pour les goûter. C'est précisément à quoi j'en voulois venir. On a du plaisir quand on en veut avoir; c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous; et il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, et vraiment voluptueux, n'a que faire de richesse; il lui suffit d'être libre et maître de lui. Quiconque jouit de la santé et ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche: c'est l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence; car pour le plaisir elle n'est bonne à rien. Emile ne saura pas tout cela mieux que moi; mais ayant le cœur plus pur et plus sain, il le sentira mieux encore, et toutes ses observations dans le monde ne feront que le lui confirmer.

En passant ainsi le temps, nous cherchons toujours Sophie, et nous ne la trouvons point. Il importoit qu'elle ne se trouvât pas si vîte, et nous l'avons cherchée où j'étois bien sûr qu'elle n'étoit pas (49).

Enfin le moment presse; il est temps de la chercher tout de bon, de peur qu'il ne

(49) *Mulierem fortem quis inveniet? Procul et de ultimis finibus pretium ejus.* Pro. xxxj. 10.

s'en fasse une qu'il prenne pour elle, et qu'il ne connoisse trop tard son erreur. Adieu donc Paris, ville célèbre, ville de bruit, de fumée et de boue, où les femmes ne croyent plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu, Paris; nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence; nous ne serons jamais assez loin de toi.

Fin du Livre quatrième.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE CINQUIEME.

Nous voici parvenus au dernier acte de la jeunesse, mais nous ne sommes pas encore au dénoument.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Emile est homme; nous lui avons promis une compagne : il faut la lui donner. Cette compagne est Sophie. En quels lieux est son asyle? où la trouverons-nous? Pour la trouver, il la faut connoître. Sachons premierement ce qu'elle est, nous jugerons mieux des lieux qu'elle habite, et quand nous l'aurons trouvée, encore tout ne sera-t-il pas fait. *Puisque notre jeune Gentilhomme*, dit Locke, *est prêt à se marier, il est temps de le laisser auprès de sa maîtresse*. Et là-dessus il finit son ouvrage. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela.

SOPHIE

OU

LA FEMME.

Sophie doit être femme, comme Emile est homme, c'est-à-dire, avoir tout ce qui convient à la constitution de son espèce et de son sexe pour remplir sa place dans l'ordre physique et moral. Commençons donc par examiner les conformités et les différences de son sexe et du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au sexe, la femme est homme; elle a les même organes, les mêmes besoins, les mêmes facultés; la machine est construite de la même maniere, les pièces en sont les mêmes, le jeu de l'une est celui de l'autre, la figure est semblable; et sous quelque rapport qu'on les considere, ils ne different entr'eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au sexe, la femme et l'homme ont par-tout des rapports, et par-tout des différences; la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer, dans la constitution de l'un et de l'autre, ce qui est du sexe et ce qui n'en est pas. Par l'anatomie comparée, et même à la seule inspection, l'on trouve entr'eux des différences générales, qui paroissent ne point tenir au

sexe; elles y tiennent pourtant, mais par des liaisons que nous sommes hors d'état d'appercevoir : nous ne savons jusqu'où ces liaisons peuvent s'étendre; la seule chose que nous savons avec certitude, est que tout ce qu'ils ont de commun est de l'espèce, et que tout ce qu'ils ont de différent est du sexe; sous ce double point de vue, nous trouvons entr'eux tant de rapports et tant d'oppositions, que c'est peut-être une des merveilles de la nature d'avoir pu faire deux êtres si semblables en les constituant si différemment.

Ces rapports et ces différences doivent influer sur le moral; cette conséquence est sensible, conforme à l'expérience, et montre la vanité des disputes sur la préférence ou l'égalité des sexes; comme si chacun des deux allant aux fins de la nature, selon sa destination particuliere, n'étoit pas plus parfait en cela, que s'il ressembloit davantage à l'autre? En ce qu'ils ont de commun, ils sont égaux; en ce qu'ils ont de différent, ils ne sont pas comparables : une femme parfaite et un homme parfait, ne doivent pas plus se ressembler d'esprit que de visage, et la perfection n'est pas susceptible de plus et de moins.

Dans l'union des sexes chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même maniere. De cette diversité naît la premiere différence assignable entre les rapports moraux de l'un et de l'autre. L'un

doit être actif et fort, l'autre passif et foible ; il faut nécessairement que l'un veuille et puisse ; il suffit que l'autre résiste peu.

Ce principe établi, il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme : si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe : son mérite est dans sa puissance ; il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens ; mais c'est celle de la nature, antérieure à l'amour même.

Si la femme est faite pour plaire et pour être subjuguée, elle doit se rendre agréable à l'homme au lieu de le provoquer : sa violence à elle est dans ses charmes ; c'est par eux qu'elle doit le contraindre à trouver sa force et à en user. L'art plus sûr d'animer cette force, est de la rendre nécessaire par la résistance. Alors l'amour-propre se joint au desir, et l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De-là naissent l'attaque et la défense, l'audace d'un sexe et la timidité de l'autre, enfin la modestie et la honte dont la nature arma le foible pour asservir le fort.

Qui est-ce qui peut penser qu'elle ait prescrit indifféremment les mêmes avances aux uns et aux autres, et que le premier à former des desirs, doive être aussi le premier à les témoigner ? Quelle étrange dépravation de jugement ! L'entreprise ayant des conséquences si différentes pour les deux sexes, est-il naturel qu'ils aient la

même audace à s'y livrer? Comment ne voit-on pas qu'avec une si grande inégalité dans la mise commune, si la réserve n'imposoit à l'un la modération que la nature impose à l'autre, il en résulteroit bientôt la ruine de tous deux, et que le genre-humain périroit par les moyens établis pour le conserver? Avec la facilité qu'ont les femmes d'émouvoir les sens des hommes, et d'aller réveiller au fond de leurs cœurs les restes d'un tempérament presqu'éteint, s'il étoit quelque malheureux climat sur la terre, où la philosophie eût introduit cet usage, surtout dans les pays chauds où il naît plus de femmes que d'hommes; tyrannisés par elles, ils seroient enfin leurs victimes, et se verroient tous traîner à la mort sans qu'ils pussent jamais s'en défendre.

Si les femelles des animaux n'ont pas la même honte, que s'ensuit-il? Ont-elles, comme les femmes, les desirs illimités auxquels cette honte sert de frein? Le desir ne vient pour elles qu'avec le besoin: le besoin satisfait, le desir cesse; elles ne repoussent plus le mâle par feinte (1), mais tout de bon: elles font tout le contraire de ce que faisoit la fille d'Auguste, elles ne reçoivent plus de passagers quand le navire

(1) J'ai déjà remarqué que les refus de simagrée et d'agacerie sont communs à presque toutes les femelles, même parmi les animaux, et même quand elles sont le plus disposées à se rendre; il faut n'avoir jamais observé leur manège pour disconvenir de cela.

a sa cargaison. Même quand elles sont libres, leurs temps de bonne volonté sont courts et bientôt passés : l'instinct les pousse et l'instinct les arrête ; où sera le supplément de cet instinct négatif dans les femmes, quand vous leur aurez ôté la pudeur ? Attendre qu'elles ne se soucient plus des hommes, c'est attendre qu'ils ne soient plus bons à rien.

L'Etre suprême a voulu faire en tout honneur à l'espèce humaine ; en donnant à l'homme des penchans sans mesure, il lui donne en même temps la loi qui les regle, afin qu'il soit libre et se commande à lui-même ; en le livrant à des passions immodérées, il joint à ces passions la raison pour les gouverner : en livrant la femme à des desirs illimités, il joint à ces desirs la pudeur pour les contenir. Pour surcroît, il ajoute encore une récompense actuelle au bon usage de ses facultés, savoir le goût qu'on prend aux choses honnêtes lorsqu'on en fait la regle de ses actions. Tout cela vaut bien, ce me semble, l'instinct des bêtes.

Soit donc que la femelle de l'homme partage ou non ses desirs et veuille ou non les satisfaire, elle le repousse et se défend toujours, mais non pas toujours avec la même force, ni par conséquent avec le même succès. Pour que l'attaquant soit victorieux, il faut que l'attaqué le permette ou l'ordonne ; car que de moyens adroits

n'a-t-il pas pour forcer l'agresseur d'user de force ! Le plus libre et le plus doux de tous les actes n'admet point de violence réelle ; la nature et la raison s'y opposent : la nature, en ce qu'elle a pourvu le plus foible, d'autant de force qu'il en faut pour résister quand il lui plaît ; la raison, en ce qu'une violence réelle est non-seulement le plus brutal de tous les actes, mais le plus contraire à sa fin ; soit parce que l'homme déclare ainsi la guerre à sa compagne et l'autorise à défendre sa personne et sa liberté aux dépens même de la vie de l'agresseur ; soit parce que la femme seule est juge de l'état où elle se trouve, et qu'un enfant n'auroit point de pere, si tout homme en pouvoit usurper les droits.

Voici donc une troisieme conséquence de la constitution des sexes ; c'est que le plus fort soit le maître en apparence et dépende en effet du plus foible ; et cela non par un frivole usage de galanterie, ni par une orgueilleuse générosité de protecteur, mais par une invariable loi de la nature, qui donnant à la femme plus de facilité d'exciter les desirs qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre, et le contraint de chercher à son tour à lui plaire, pour obtenir qu'elle consente à le laisser le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire, est de douter si c'est la foiblesse qui cede

à la force, ou si c'est la volonté qui se rend; et la ruse ordinaire de la femme est de laisser toujours ce doute entre elle et lui. L'esprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur constitution : loin de rougir de leur foiblesse, elles en font gloire; leurs tendres muscles sont sans résistance; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux; elles auroient honte d'êtres fortes : pourquoi cela? ce n'est pas seulement pour paroître délicates; c'est par une précaution plus adroite; elles se ménagent de loin des excuses, et le droit d'être foibles au besoin.

Le progrès des lumieres acquises par nos vices, a beaucoup changé sur ce point les anciennes opinions parmi nous; et l'on ne parle plus gueres de violences, depuis qu'elles sont si peu nécessaires, et que les hommes n'y croient plus (2); au lieu qu'elles sont très communes dans les hautes antiquités Grecques et Juives, parce que ces mêmes opinions sont dans la simplicité de la nature, et que la seule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins d'actes de violence, ce n'est sûrement pas que les hommes soient plus tempérans, mais c'est qu'ils ont moins de crédulité, et que telle plainte qui jadis eût persuadé des

(2) Il peut y avoir une telle disproportion d'âge et de force qu'une violence réelle ait lieu; mais traitant ici de l'état relatif des sexes selon l'ordre de la nature, je les prends tous deux dans le rapport commun qui constitue cet état.

peuples simples, ne feroient de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs; on gagne davantage à se taire. Il y a dans le Deuteronome une loi par laquelle une fille abusée étoit punie avec le séducteur, si le délit avoit été commis dans la ville; mais s'il avoit été commis à la campagne ou dans des lieux écartés, l'homme seul étoit puni : *car*, dit la Loi, *la fille a crié, et n'a point été entendue.* Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas se laisser surprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diversités d'opinions sur les mœurs est sensible. La galanterie moderne en est l'ouvrage. Les hommes, trouvant que leurs plaisirs dépendoient plus de la volonté du beau sexe qu'ils n'avoient cru, ont captivé cette volonté par des complaisances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le physique nous amene insensiblement au moral, et comment de la grossiere union des sexes naissent peu-à-peu les plus douces loix de l'amour. L'empire des femmes n'est point à elles, parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainsi le veut la nature; il étoit à elles avant qu'elles parussent l'avoir : ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Thespitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale; et le fort Sanson n'étoit pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes, et ne peut leur être ôté, même quand elles en abusent; si ja-

mais elles pouvoient le perdre, il y a longtemps qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux sexes, quant à la conséquence du sexe. Le mâle n'est mâle qu'en certains instans : la femelle est femelle toute sa vie, ou du moins toute sa jeunesse; tout la rappelle sans cesse à son sexe; et pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une constitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant sa grossesse, il lui faut du repos dans ses couches; il lui faut une vie molle et sédentaire pour allaiter ses enfans; il lui faut, pour les élever, de la patience et de la douceur, un zele, une affection que rien ne rebute; elle sert de liaison entr'eux et leur pere; elle seule les lui fait aimer et lui donne la confiance de les appeller siens. Que de tendresse et de soins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille ! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus, mais des goûts; sans quoi l'espèce humaine seroit bientôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes n'est ni ne peut être la même. Quand la femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer

sa foi ; et tout mari infidele qui prive sa femme du seul prix des austeres devoirs de son sexe, est un homme injuste et barbare : mais la femme infidelle fait plus, elle dissout la famille, et brise tous les liens de la nature, en donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui ; elle trahit les uns et les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre et quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux pere, qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur ; qui doute, en embrassant son enfant, s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, le ravisseur du bien de ses propres enfans. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entr'aimer ?

Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidelle, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde ; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, et qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en sa propre conscience, le témoignage de sa vertu : s'il importe qu'un pere aime ses enfans, il importe qu'il estime leur mere. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, et leur rendent l'honneur et la réputation non

moins indispensables que la chasteté. De ces principes dérive avec la différence morale des sexes un motif nouveau de devoir et de convenance, qui prescrit spécialement aux femmes l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manieres, sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux, et que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines, c'est ne rien dire, tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'est-ce pas une maniere de raisonner bien solide de donner des exceptions pour réponse à des loix générales aussi bien fondées? Les femmes, dites-vous, ne font pas toujours des enfans? Non; mais leur destination propre est d'en faire. Quoi! parce qu'il y a dans l'univers une centaine de grandes villes où les femmes vivant dans la licence font peu d'enfans, vous prétendez que l'état des femmes est d'en faire peu! Et que deviendroient nos villes, si les campagnes éloignées, où les femmes vivent plus simplement et plus chastement, ne réparoient la stérilité des Dames? Dans combien de provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfans passent pour peu fécondes (3)! Enfin que telle ou telle

(3) Sans cela l'espèce dépériroit nécessairement : pour qu'elle se conserve, il faut, tout compensé, que chaque femme fasse à peu près quatre enfans; car des enfans qui naissent, il en meurt près de la moitié avant qu'ils puissent en avoir d'autres, et il en faut deux restans pour représenter

femme fasse peu d'enfans, qu'importe? L'état de la femme est-il moins d'être mere, et n'est-ce pas par des loix générales que la nature et les mœurs doivent pourvoir à cet état?

Quand il y auroit entre les grossesses d'aussi longs intervalles qu'on le suppose, une femme changera-t-elle ainsi brusquement et alternativement de maniere de vivre sans péril et sans risque? Sera-t-elle aujourd'hui nourrice et demain guerriere? Changera-t-elle de tempérament et de goûts comme un caméléon de couleurs? Passera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture et des soins domestiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls de la guerre? Sera-t-elle tantôt craintive (4) et tantôt brave, tantôt délicate et tantôt robuste? Si les jeunes gens élevés dans Paris ont peine à supporter le métier des armes; des femmes qui n'ont jamais affronté le soleil, et qui savent à peine marcher, le supporteront-elles après cinquante ans de mollesse? Prendront-elles ce dur métier à l'âge où les hommes le quittent?

Il y a des pays où les femmes accouchent presque sans peine, et nourrissent leurs enfans presque sans soin; j'en conviens:

le pere et la mere. Voyez si les villes vous fourniront cette population-là.

(4) La timidité des femmes est encore un instinct de la nature contre le double risque qu'elles courent durant leur grossesse.

mais

mais dans ces mêmes pays les hommes vont demi-nuds en tout temps, terrassent les bêtes féroces, portent un canot comme un havre-sac, font des chasses de sept ou huit cents lieues, dorment à l'air à platte-terre, supportent des fatigues incroyables, et passent plusieurs jours sans manger. Quand les femmes deviennent robustes, les hommes le deviennent encore plus; quand les hommes s'amollissent, les femmes s'amolissent davantage; quand les deux termes changent également, la différence reste la même.

Platon dans sa république, donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes; je le crois bien. Ayant ôté de son gouvernement les familles particulieres, et ne sachant plus que faire des femmes, il se vit forcé de les faire hommes. Ce beau génie avoit tout combiné, tout prévu: il alloit au-devant d'une objection que personne peut-être n'eût songé à lui faire, mais il a mal résolu celle qu'on lui a faite. Je ne parle point de cette prétendue communauté de femmes dont le reproche tant répété, prouve que ceux qui le lui font ne l'ont jamais lu: je parle de cette promiscuité civile qui confond par-tout les deux sexes dans les mêmes emplois, dans les mêmes travaux, et ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus; je parle de cette subversion des plus doux sentimens de la nature immolés à un sentiment artificiel qui ne peut

subsister que par eux ; comme s'il ne falloit pas une prise naturelle pour former des liens de convention ; comme si l'amour qu'on a pour ses proches n'étoit pas le principe de celui qu'on doit à l'Etat ; comme si ce n'étoit pas par la petite patrie, qui est la famille, que le cœur s'attache à la grande ; comme si ce n'étoit pas le bon fils, le bon mari, le bon pere, qui font le bon citoyen ?

Dès qu'une fois il est démontré que l'homme et la femme ne sont ni ne doivent être constitués de même, de caractere ni de tempérament, il s'ensuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En suivant les directions de la nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les même choses ; la fin des travaux est commune, mais les travaux sont différens, et, par conséquent, les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel, pour ne pas laisser imparfait notre ouvrage, voyons comment doit se former aussi la femme qui convient à cet homme.

Voulez-vous toujours être bien guidé ? Suivez toujours les indications de la nature. Tout ce qui caractérise le sexe doit être respecté comme établi par elle. Vous dites sans cesse ; les femmes ont tel et tel défaut que nous n'avons pas : votre orgueil vous trompe ; ce seroient des défauts pour nous, ce sont des qualités pour elles ; tout iroit moins bien si elles ne les avoient pas. Em-

pêchez ces prétendus défauts de dégénérer; mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes, de leur côté, ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines et coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérilités pour rester plus facilement les maîtres; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie! Et depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles? Qui est-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît? Elles n'ont point de Colleges: grand malheur! Eh, plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons! ils seroient plus sensément et plus honnêtement élevés. Force-t-on vos filles à perdre leur temps en niaiseries? leur fait-on, malgré elles, passer la moitié de leur vie à leur toilette, à votre exemple? Vous empêche-t-on de les instruire et faire instruire à votre gré? Est-ce notre faute si elles nous plaisent quand elles sont belles, si leurs minauderies nous séduisent, si l'art qu'elles apprennent de vous nous attire et nous flatte, si nous aimons à les voir mises avec goût, si nous leur laissons affiler à loisir les armes dont elles nous subjuguent? Eh! prenez le parti de les élever comme des hommes; ils y consentiront de bon cœur! Plus elles voudront leur ressembler, moins elles les gouverneront; et c'est alors qu'ils seront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux

sexes, ne leur sont pas également partagées: mais prises en tout, elles se compensent; la femme vaut mieux comme femme et moins comme homme; par-tout où elle fait valoir ses droits, elle a l'avantage; par-tout où elle veut usurper les nôtres, elle reste au-dessous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions; constante maniere d'argumenter des galans partisans du beau sexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme et négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice: les rusées le voient trop bien pour en être les dupes; en tâchant d'usurper nos avantages, elles n'abandonnent pas les leurs; mais il arrive de-là que, ne pouvant bien ménager les uns et les autres, parce qu'ils sont incompatibles, elles restent au-dessous de leur portée, sans se mettre à la nôtre, et perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mere judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature; faites-en une honnête femme, et soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle et pour nous.

S'ensuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose et bornée aux seules fonctions du ménage? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne, se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société? Pour mieux l'asservir, l'empê-

chera-t-il de rien sentir, de rien connoître ? En fera-t-il un véritable automate? Non, sans doute : ainsi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un esprit si agréable et si délié; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure; ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque, et pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir.

Soit que je considere la destination particuliere du sexe, soit que j'observe ses penchans, soit que je compte ses devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme et l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale; les hommes dépendent des femmes par leurs desirs, les femmes dépendent des hommes et par leurs desirs et par leurs besoins; nous subsisterions plutôt sans elles qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes; elles dépendent de nos sentimens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes et de leurs vertus. Par la loi même de la nature les femmes, tant pour elles

que pour leurs enfans, sont à la merci des jugemens des hommes : il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées ; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent ; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles ; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation ; et il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infâme puisse jamais être honnête. L'homme en bien faisant ne dépend que de lui-même, et peut braver le jugement public ; mais la femme en bien faisant n'a fait que la moitié de sa tâche, et ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit delà que le systême de son éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre : l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, et son trône parmi les femmes.

De la bonne constitution des meres dépend d'abord celle des enfans ; du soin des femmes dépend la premiere éducation des hommes ; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà les devoirs des

femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but; et tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes et doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, et vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur sexe et celui qu'ils imitent. Ni la nature, ni la raison ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui ressemble; et ce n'est pas non plus en prenant leurs manieres qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que quittant le ton modeste et posé de leur sexe elles prennent les airs de ces étourdis, loin de suivre leur vocation elles y renoncent; elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles pensent usurper: si nous étions autrement, disent-elles, nous ne plairions point aux hommes; elles mentent. Il faut être folle pour aimer les foux; le desir d'attirer ces gens-là montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles, elle se presseroit d'en faire, et leurs frivolités sont bien plus son ouvrage, que les siennes ne sont le leur. La femme qui aime les vrais hommes et qui veut leur plaire, prend des moyens assortis à son dessein. La femme

est coquette par état, mais sa coquetterie change de forme et d'objet selon ses vues: réglons ces vues sur celles de la Nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles presque en naissant aiment la parure : non contentes d'être jolies, elles veulent qu'on les trouve telles; on voit dans leurs petits airs que ce soin les occupe déjà; et à peine sont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif très indiscretement proposé aux petits garçons n'ait sur eux le même empire. Pourvu qu'ils soient indépendans et qu'ils ayent du plaisir, ils se soucient fort peu de ce qu'on pourra penser d'eux. Ce n'est qu'à force de temps et de peine qu'on les assujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette premiere leçon, elle est très bonne. Puisque le corps naît, pour ainsi dire, avant l'ame, la premiere culture doit être celle du corps : cet ordre est commun aux deux sexes, mais l'objet de cette culture est différent : dans l'un, cet objet est le développement des forces; dans l'autre, il est celui des agrémens : non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe; l'ordre seulement est renversé : il faut assez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace; il faut as-

sez d'adresse aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême mollesse des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robustes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. En ceci les Couvens où les Pensionnaires ont une nourriture grossiere, mais beaucoup d'ébats, de courses, de jeux en plein air et dans des jardins, sont à préférer à la maison paternelle, où une fille délicatement nourrie, toujours flattée ou tancée, toujours assise sous les yeux de sa mere dans une chambre bien close, n'ose se lever, ni marcher, ni parler, ni souffler, et n'a pas un moment de liberté pour jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la pétulance naturelle à son âge : toujours ou relâchement dangereux, ou sévérité mal-entendue ; jamais rien selon la raison. Voilà comment on ruine le corps et le cœur de la Jeunesse.

Les filles de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Ce n'est pas là ce que j'approuve : il n'est point nécessaire pour donner des soldats à l'Etat que les meres aient porté le mousquet et fait l'exercice à la Prussienne ; mais je trouve qu'en général l'éducation grecque étoit très bien entendue en cette partie. Les jeunes filles paroissoient sou-

vent en public; non pas mêlées avec les garçons, mais rassemblées entr'elles. Il n'y avoit presque pas une fête, pas un sacrifice, pas une cérémonie, où l'on ne vît des bandes de filles des premiers citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danses, portant des corbeilles, des vases, des offrandes, et présentant aux sens dépravés des Grecs un spectacle charmant et propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnastique. Quelque impression que fît cet usage sur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au sexe une bonne constitution dans la jeunesse, par des exercices agréables, modérés, salutaires, et pour aiguiser et former son goût par le desir continuel de plaire, sans jamais exposer ses mœurs.

Sitôt que ces jeunes personnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public; renfermées dans leurs maisons, elles bornoient tous leurs soins à leur ménage et à leur famille. Telle est la maniere de vivre que la nature et la raison prescrivent au sexe. Aussi de ces meres-là naissoient les hommes les plus sains, les plus robustes, les mieux faits de la terre; et malgré le mauvais renom de quelques Isles, il est constant que de tous les peuples du monde, sans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus sages et plus aimables, et

aient mieux réuni les mœurs et la beauté, que l'ancienne Grèce.

On sait que l'aisance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, et qui servent encore de modèle à l'art, quand la Nature défigurée a cessé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos membres en presse, ils n'en avoient pas une seule. Leurs femmes ignoroient l'usage de ces corps de baleine par lesquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus, poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse pas à la fin dégénérer l'espèce; et je soutiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue et fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, passé laquelle elle est certainement un défaut : ce défaut seroit même frappant à l'œil sur le nû; pourquoi seroit-il une beauté sous le vêtement?

Je n'ose presser les raisons sur lesquelles les femmes s'obstinent à s'encuirasser ainsi: un sein qui tombe, un ventre qui grossit,

ect. cela déplait fort, j'en conviens, dans une personne de vingt ans : mais cela ne choque plus à trente ; et comme il faut en dépit de nous être en tout temps ce qu'il plaît à la nature, et que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts sont moins déplaisans à tout âge, que la sotte affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne et contraint la nature est de mauvais goût ; cela est vrai des parures du corps comme des ornemens de l'esprit : la vie, la santé, la raison, le bien-être doivent aller avant tout ; la grace ne va point sans l'aisance ; la délicatesse n'est pas la langueur, et il ne faut pas être mal-saine pour plaire. On excite la pitié quand on souffre ; mais le plaisir et le desir cherchent la fraîcheur de la santé.

Les enfans des deux sexes ont beaucoup d'amusemens communs, et cela doit être ; n'en ont-ils pas de même étant grands? Ils ons aussi des goûts propres qui les distinguent. Les garçons cherchent le mouvement et le bruit ; des tambours, des sabots, de petits carosses : les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue et sert à l'ornement ; des miroirs, des bijoux, des chiffons, surtout des poupées ; la poupée est l'amusement spécial de ce sexe : voilà très évidemment son goût déterminé sur sa destination. Le physique de l'art de plaire est dans la parure ; c'est tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustement, l'habiller, la déshabiller cent et cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaisons d'ornemens, bien ou mal assortis, il n'importe : les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déjà le penchant se montre ; dans cette éternelle occupation le temps coule sans qu'elle y songe, les heures passent, elle n'en sait rien, elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment. Mais, direz-vous, elle pare sa poupée et non sa personne; sans doute, elle voit sa poupée et ne se voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'est pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'est rien encore ; elle est toute dans sa poupée, elle y met toute sa coquetterie, elle ne l'y laissera pas toujours ; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé: vous n'avez qu'à le suivre et le régler. Il est sûr que la petite voudroit de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle ; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui seroit plus commode de tout devoir à son industrie. Ainsi vient la raison des premieres leçons qu'on lui donne ; ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit,

ce sont des bontés qu'on a pour elle. Et, en effet, presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire et à écrire ; mais quant à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, et songent avec plaisir que ces talens pourront un jour leur servir à se parer.

Cette premiere route ouverte est facile à suivre : la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes : la tapisserie n'est plus si fort à leur gré. Les meubles sont trop loin d'elles ; ils ne tiennent point à la personne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapisserie est l'amusement des femmes ; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaisir.

Ces progrès volontaires s'étendront aisément jusqu'au dessin, car cet art n'est pas indifférent à celui de se mettre avec goût : mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au paysage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut servir à donner un contour élégant aux ajustmens, et à faire soi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à son gré, cela leur suffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoissances d'usage, cela importe encore plus aux femmes ; parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuse, étant ou devant être plus assidue à leurs soins et plus

entrecoupée de soins divers, ne leur permet pas de se livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en disent les plaisans, le bon sens est également des deux sexes. Les filles en général sont plus dociles que les garçons, et l'on doit même user sur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure : mais il ne s'ensuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puissent voir l'utilité ; l'art des meres est de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur prescrivent ; et cela est d'autant plus aisé que l'intelligence dans les filles est plus précoce que dans les garçons. Cette regle bannit de leur sexe, ainsi que du nôtre, non-seulement toutes les études oisives qui n'aboutissent à rien de bon et ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais même toutes celles dont l'utilité n'est pas de l'âge, et où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on presse un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raison, je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles avant de leur faire bien sentir à quoi sert la lecture : et dans la maniere dont on leur montre ordinairement cette utilité, on suit bien plus sa propre idée que la leur. Après tout, où est la nécessité qu'une fille sache lire et écrire de si bonne heure ? aura-t-elle sitôt un ménage à gouverner ? Il y en a bien peu qui ne fassent plus d'a-

bus que d'usage de cette fatale science ; et toutes sont un peu trop curieuses pour ne pas l'apprendre sans qu'on les y force, quand elles en auront le loisir et l'occasion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout ; car rien n'offre une utilité plus sensible en tout temps, ne demande un plus long usage, et ne laisse tant de prise à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les cerises de son goûté que par une opération d'arithmétique, je vous réponds qu'elle sauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune personne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, et qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire que des *O*. Elle faisoit incessamment des *O* grands et petits, des *O* de toutes les tailles, des *O* les uns dans les autres, et toujours tracés à rebours. Malheureusement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle se vit dans un miroir, et trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaise grace, comme une autre Minerve, elle jeta la plume et ne voulut plus faire des *O*. Son frere n'aimoit pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fâchoit étoit la gêne, et non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture ; la petite fille étoit délicate et vaine, elle n'entendoit point que son linge servît à ses sœurs : on le marquoit, on ne voulut plus

le

le marquer ; il fallut apprendre à marquer elle-même : on conçoit le reste du progrès.

Justifiez toujours les soins que vous imposez aux jeunes filles, mais imposez-leur-en toujours. L'oisiveté et l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles, et dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes et laborieuses ; ce n'est pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, et jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle et la plus sévère, qui est celle des bienséances : il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien ; à dompter toutes leurs fantaisies, pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus et toujours suivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur surtout à se vaincre. Dans nos insensés établissemens, la vie de l'honnête femme est un combat perpétuel contre elle-même ; il est juste que ce sexe partage la peine des maux qu'il nous a causés.

Empêchez que les filles ne s'ennuyent dans leurs occupations et ne se passion-

nent dans leurs amusemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fénélon, tout l'ennui d'un côté et tout le plaisir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, si on suit les regles précédentes, que quand les personnes qui seront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera sa mere ou sa mie, travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui : le babil seul la dédommagera de toute sa gêne. Mais si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce quelle fera sous ses yeux. Il est très difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs meres plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, et non pas se fier à ce qu'elles disent ; car elles sont flatteuses, dissimulées, et savent de bonne heure se déguiser. On ne doit pas non plus leur prescrire d'aimer leur mere ; l'affection ne vient point par devoir, et ce n'est pas ici que sert la contrainte. L'attachement, les soins, la seule habitude feront aimer la mere de la fille, si elle ne fait rien pour s'attirer sa haine. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles se sentent faites pour obéir.

Par la même raison qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse; extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons : c'est le second des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré ; car il est la cause de plusieurs vices particuliers aux femmes, comme entr'autres le caprice et l'engouement, par lesquels une femme se transporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès, et l'un et l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux; mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre; ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connoissent plus de frein. Accoûtumes-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, et ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, et qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugemens. La premiere et la plus importante qualité d'une femme est la dou-

ceur : faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre ; ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles se fâchent, elles s'oublient ; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe : un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramene, et triomphe de lui tôt ou tard.

Que les filles soient toujours soumises, mais que les meres ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne, il ne faut pas la rendre malheureuse ; pour la rendre modeste, il ne faut pas l'abrutir. Au contraire, je ne serois

pas fâché qu'on lui laissât mettre un peu d'adresse, non pas à éluder la punition dans sa désobéissance, mais à se faire exempter d'obéir. Il n'est pas question de lui rendre sa dépendance pénible ; il suffit de la lui faire sentir. La ruse est un talent naturel au sexe ; et persuadé que tous les penchans naturels sont bons et droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres : il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte sur la vérité de cette remarque à tout observateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-desus les femmes mêmes ; nos gênantes institutions peuvent les forcer d'aiguiser leur esprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles, qui ne font, pour ainsi dire, que de naître ; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge ; et si ceux-ci ne paroissent lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurai tort incontestablement. Qu'on me permette un seul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il est très commun de défendre aux enfans de rien demander à table ; car on ne croit jamais mieux réussir dans leur éducation qu'en les surchargeant de préceptes inutiles ; comme si un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé ou réfusé (5), sans faire mourir sans cesse un

(5) Un enfant se rend importun quand il trouve son

pauvre enfant d'une convoitise aiguisée par l'espérance. Tout le monde sait l'adresse d'un jeune garçon soumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table s'avisa de demander du sel, etc. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicaner pour avoir demandé directement du sel et indirectement de la viande; l'omission étoit si cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi et dit sans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit, en ma présence, une petite fille de six ans dans un cas beaucoup plus difficile; car outre qu'il lui étoit rigoureusement défendu de demander jamais rien ni directement, ni indirectement, la désobéissance n'eût pas été graciable, puisqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un seul, dont on avoit oublié de lui donner, et qu'elle convoitoit beaucoup.

Or, pour obtenir qu'on réparât cet oubli sans qu'on pût l'accuser de désobéissance, elle fit, en avançant son doigt, la revue de tous les plats, disant tout haut, à mesure qu'elle le montroit, *j'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça* : mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire celui dont elle n'avoit point mangé que quelqu'un s'en appercevant, lui dit : et de cela, en

compte à l'être : mais il ne demandera jamais deux fois la même chose, si la premiere réponse est toujours irrévocable.

avez-vous mangé? *Oh! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baissant les yeux. Je n'ajouterai rien; comparez: ce tour-ci est une ruse de fille; l'autre est une ruse de garçon.

Ce qui est, est bien; et aucune loi générale n'est mauvaise. Cette adresse particuliere donnée au sexe, est un dédommagement très équitable de la force qu'il a de moins; sans quoi la femme ne seroit pas la compagne de l'homme, elle seroit son esclave: c'est par cette supériorité de talent qu'elle se maintient son égale, et qu'elle le gouverne en lui obéissant. La femme a tout contre elle, nos défauts, sa timidité, sa foiblesse; elle n'a pour elle que son art et sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un et l'autre? Mais la beauté n'est pas générale; elle périt par mille accidens, elle passe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe; non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde, et qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse; mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre, et de se prévaloir de nos propres avantages. On ne sait pas combien cette adresse des femmes nous est utile à nous-mêmes, combien elle ajoute de charme à la société des deux sexes, combien elle sert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de

bons ménages que la discorde troubleroit sans cela. Les femmes artificieuses et méchantes en abusent, je le sais bien : mais de quoi le vice n'abuse-t-il pas ? Ne détruisons point les instrumens du bonheur, parce que les méchans s'en servent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la personne; nos ajustemens ne sont point nous : souvent ils déparent à force d'être recherchés; et souvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte, sont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles est en ce point tout-à-fait à contre-sens. On leur promet des ornemens pour récompense, on leur fait aimer les atours recherchés ; *qu'elle est belle !* leur dit-on quand elles sont fort parées ; et tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajustement n'est fait que pour cacher des défauts, et que le vrai triomphe de la beauté est de briller par elle-même. L'amour des modes est de mauvais goût, parce que les visages ne changent pas avec elles, et que, la figure restant la même, ce qui lui sied une fois lui sied toujours.

Quand je verrois la jeune fille se pavaner dans ses atours, je paroîtrois inquiète de sa figure ainsi déguisée et de ce qu'on en pourra penser : je dirois ; tous ces ornemens la parent trop, c'est dommage ; croyez-vous qu'elle en pût supporter de plus simples ?

ples ? Est-elle assez belle pour se passer de ceci ou de cela ? Peut-être sera-t-elle alors la premiere à prier qu'on lui ôte cet ornement, et qu'on juge : c'est le cas de l'applaudir, s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant, que quand elle seroit le plus simplement mise. Quand elle ne regardera la parure que comme un supplément aux graces de la personne, et comme un aveu tacite qu'elle a besoin de secours pour plaire, elle ne sera point fiere de son ajustement, elle en sera humble ; et si, plus parée que de coutume, elle s'entend dire *qu'elle est belle*, elle en rougira de dépit.

Au reste, il y a des figures qui ont besoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuses sont la vanité du rang et non de la personne ; elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquetterie est quelquefois recherchée ; mais elle n'est jamais fastueuse, et Junon se mettoit plus superbement que Vénus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, disoit Apelles à un mauvais peintre, qui peignoit Hélene fort chargée d'atours. J'ai aussi remarqué que les plus pompeuses parures annonçoient le plus souvent de laides femmes : on ne sauroit avoir une vanité plus mal-adroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût et qui méprise la mode, des rubans, de la gaze, de la mousseline et des fleurs ; sans dia-

mans, sans pompons, sans dentelle (6), elle va se faire un ajustement qui la rendra cent fois plus charmante, que n'eussent fait tous les brillans chiffons de la Duchapt.

Comme ce qui est bien est toujours bien, et qu'il faut être toujours le mieux qu'il est possible, les femmes qui se connoissent en ajustemens choisissent les bons, s'y tiennent; et n'en changeant pas tous les jours, elles en sont moins occupées que celles qui ne savent à quoi se fixer. Le vrai soin de la parure demande peu de toilette: les jeunes Demoiselles ont rarement des toilettes d'appareil: le travail, les leçons remplissent leur journée; cependant en général elles sont mises, au rouge près, avec autant de soin que les Dames, et souvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'est pas ce qu'on pense; il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure; mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du temps, et il vaut mieux s'amuser de soi que de s'ennuyer de tout. Sans la toilette, que feroit-on de la vie depuis midi jusqu'à neuf heures? En rassemblant des

(6) Les femmes qui ont la peau assez blanche pour se passer de dentelle, donneroient bien du dépit aux autres si elles n'en portoient pas. Ce sont presque toujours de laides personnes qui amenent les modes auxquelles les belles ont la bêtise de s'assujettir.

femmes autour de soi, on s'amuse à les impatienter, c'est déjà quelque chose ; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'est beaucoup plus : et puis viennent les Marchandes, les Brocanteurs, les petits Messieurs, les petits Auteurs, les vers, les chansons, les brochures : sans la toilette, on ne réuniroit jamais si bien tout cela. Le seul profit réel qui tienne à la chose est le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on est vêtue ; mais ce profit n'est peut-être pas si grand qu'on pense ; et les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez sans scrupule une éducation de femme aux femmes : faites qu'elles aiment les soins de leur sexe, qu'elles aient de la modestie, qu'elles sachent veiller à leur ménage et s'occuper dans leur maison, la grande toilette tombera d'elle-même, et elles n'en seront mises que de meilleur goût.

La premiere chose que remarquent en grandissant les jeunes personnes, c'est que tous ces agrémens étrangers ne leur suffisent pas, si elles n'en ont qui soient à elles. On ne peut jamais se donner la beauté, et l'on n'est pas sitôt en état d'acquérir la coquetterie ; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix, à composer son maintien, à marcher avec légéreté, à prendre des attitudes gracieuses et

à choisir par-tout ses avantages. La voix s'étend, s'affermit, et prend du timbre; les bras se développent, la démarche s'assure, et l'on s'apperçoit que, de quelque maniere qu'on soit mise, il y a un art de se faire regarder. Dès-lors, il ne s'agit plus seulement d'aiguille et d'industrie; de nouveaux talens se présentent, et font déjà sentir leur utilité.

Je sais que les séveres instituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant, ni danse, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaisant! et à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne? aux garçons? A qui, des hommes ou des femmes, appartient-il d'avoir ces talens par préférence? A personne, répondront-ils. Les chansons profanes sont autant de crimes; la danse est une invention du démon; une jeune fille ne doit avoir d'amusement que son travail et la priere. Voilà d'étranges amusemens pour un enfant de dix ans! Pour moi, j'ai grand'peur que toutes ces petites saintes qu'on force de passer leur enfance à prier Dieu, ne passent leur jeunesse à toute autre chose, et ne réparent de leur mieux, étant mariées, le temps qu'elles pensent avoir perdu filles. J'estime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge aussi-bien qu'au sexe; qu'une jeune fille ne doit pas vivre comme sa grand'mere, qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danser autant

qu'il lui plaît, et goûter tous les innocens plaisirs de son âge : le temps ne viendra que trop tôt d'être posée et de prendre un maintien plus sérieux.

Mais la nécessité de ce changement même est-elle bien réelle ? N'est-elle point peut-être encore un fruit de nos préjugés ? En n'asservissant les honnêtes femmes qu'à de tristes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner si la taciturnité qu'ils voyent régner chez eux les en chasse, ou s'ils sont peu tentés d'embrasser un état si déplaisant ? A force d'outrer tous les devoirs, le christianisme les rend impraticables et vains ; à force d'interdire aux femmes le chant, la danse et tous les amusemens du monde, il les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons. Il n'y a point de religion où le mariage soit soumis à des devoirs si séveres, et point où un engagement si saint soit si méprisé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférens. Cela ne devroit pas être ; j'entends fort bien : mais moi, je dis que cela devoit être, puisqu'enfin les Chrétiens sont hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloise cultivât avec autant de soin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoise les cultive pour le Harem d'Ispahan. Les maris, dira-t-on, ne se soucient point

trop de tous ces talens : vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais pensez-vous qu'une femme aimable et sage, ornée de pareils talens, et qui les consacreroit à l'amusement de son mari, n'ajouteroit pas au bonheur de sa vie, et ne l'empêcheroit pas, sortant de son cabinet la tête épuisée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui? Personne n'a-t-il vu d'heureuses familles ainsi réunies, où chacun sait fournir du sien aux amusemens communs? Qu'il dise si la confiance et la familiarité qui s'y joint, si l'innocence et la douceur des plaisirs qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On les a trop généralisés; on a tout fait maxime et précepte, et l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes personnes ce qui ne doit être pour elles qu'amusement et folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maître à danser ou à chanter, aborder, d'un air refrogné, de jeunes personnes qui ne cherchent qu'à rire, et prendre pour leur enseigner sa frivole science un ton plus pédantesque et plus magistral que s'il s'agissoit de leur catéchisme. Est-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la musique écrite? Ne

sauroit-on rendre sa voix flexible et juste, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, sans connoître une seule note? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix? La même méthode va-t-elle à tous les esprits? On ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mêmes mouvemens, les mêmes gestes, les mêmes danses conviennent à une petite brune vive et piquante, et à une grande belle blonde aux yeux languissans. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons, je dis : cet homme suit sa routine, mais il n'entend rien à son art.

On demande s'il faut aux filles des maîtres ou des maîtresses? Je ne sais; je voudrois bien qu'elles n'eussent besoin ni des uns ni des autres, qu'elles apprissent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, et qu'on ne vît pas sans cesse errer dans nos villes tant de baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne soit pas plus nuisible à de jeunes filles que leurs leçons ne leur sont utiles; et que leur jargon, leur ton, leurs airs ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités, pour eux si importantes, dont elles ne tarderont gueres, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut servir de maître aux

jeunes personnes ; leur pere, leur mere, leur frere, leur sœur, leurs amies, leur gouvernantes, leur miroir, et sur-tout leu propre goût. On ne doit point offrir d leur donner leçon. Il faut que ce soien elles qui la demandent. On ne doit poin faire une tâche d'une récompense, et c'es sur-tout dans ces sortes d'études que premier succès est de vouloir réussir. A reste, s'il faut absolument des leçons e regle, je ne déciderai point du sexe d ceux qui les doivent donner. Je ne sais s' faut qu'un maître à danser prenne un jeune écoliere par sa main délicate et blan che, qu'il lui fasse accourcir la jupe, lev les yeux, déployer les bras, avancer u sein palpitant ; mais je sais bien que pou rien au monde je ne voudrois être ce ma tre-là.

Par l'industrie et les talens le goût forme ; par le goût l'esprit s'ouvre insens blement aux idées du beau dans tous l genres, et enfin aux notions morales q s'y rapportent. C'est peut-être une des ra sons pourquoi le sentiment de la décen et de l'honnêteté s'insinue plutôt chez l filles que chez les garçons ; car pour croi que ce sentiment précoce soit l'ouvrage d gouvernantes, il faudroit être fort mal in truit de la tournure de leurs leçons et de la marche de l'esprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire ; c'est par lui seul qu'on peut ajouter

de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit qui non seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte ; c'est par la succession des sentimens et des idées qu'il anime et varie la physionomie ; et c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention tenue en haleine, soutient longtemps le même intérêt sur le même objet. C'est, je crois, par toutes ces raisons que les jeunes filles acquierent si vîte un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les sentir, et que les hommes s'amusent sitôt à les écouter, même avant qu'elles puissent les entendre ; ils épient le premier moment de cette intelligence, pour pénétrer ainsi celui du sentiment.

Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plutôt, plus aisément et plus agréablement que les hommes ; on les accuse aussi de parler davantage : cela doit être, et je changerai volontiers ce reproche en éloge : la bouche et les yeux ont chez elles la même activité, et par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plaît ; l'un pour parler a besoin de connoissance, et l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil

des filles comme celui des garçons par cette interrogation dure ; *à quoi cela est-il bon ?* mais par cette autre à laquelle il n'est pas plus aisé de répondre ; *quel effet cela fera-t-il ?* Dans ce premier âge où, ne pouvant discerner encore le bien et le mal, elles ne sont les juges de personne, elles doivent s'imposer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent ; et ce qui rend la pratique de cette regle plus difficile, est qu'elle reste toujours subordonnée à la premiere, qui est de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore, mais elles sont d'un âge plus avancé. Quant à présent, il n'en peut coûter aux jeunes filles, pour être vraies, que de l'être sans grossiereté : et comme naturellement cette grossiereté leur répugne, l'éducation leur apprend aisément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde que la politesse des hommes est officieuse, et celle des femmes plus caressante. Cette différence n'est point d'institution, elle est naturelle. L'homme paroît chercher davantage à vous servir, et la femme à vous agréer. Il suit de-là que, quoi qu'il en soit du caractere des femmes, leur politesse est moins fausse que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier instinct. Mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au sien propre ; de quelque démonstration qu'il colore ce mensonge, je

suis très sûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc gueres aux femmes d'être polies, ni par conséquent aux filles d'apprendre à le devenir. La premiere leçon vient de la nature; l'art ne fait plus que la suivre, et déterminer, suivant nos usages, sous quelle forme elle doit se montrer. A l'égard de leur politesse entr'elles, c'est tout autre chose. Elles y mettent un air si contraint, et des attentions si froides, qu'en se gênant mutuellement elles n'ont pas grand soin de cacher leur gêne, et semblent sinceres dans leur mensonge, en ne cherchant gueres à le déguiser. Cependant les jeunes personnes se font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaieté tient lieu de bon naturel; et contentes d'elles, elles le sont de tout le monde. Il est constant aussi qu'elles se baisent de meilleur cœur, et se caressent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiser impunément leur convoitise par l'image des faveurs qu'elles savent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des questions indiscrettes, à plus forte raison doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curiosité satisfaite ou mal éludée est bien d'une autre conséquence, vû leur pénétration à pressentir les mysteres qu'on leur cache, et leur adresse à les découvrir. Mais sans souffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on

eût soin de les faire causer, qu'on les agaçât pour les exciter à parler aisément, pour les rendre vives à la riposte, pour leur délier l'esprit et la langue, tandis qu'on le peut sans danger. Ces conversations, toujours tournées en gaieté, mais ménagées avec art et bien dirigées, feroient un amusement charmant pour cet âge, et pourroient porter dans les cœurs innocens de ces jeunes personnes les premieres et peut-être les plus utiles leçons de morale qu'elles prendront de leur vie, en leur apprenant sous l'attrait du plaisir et de la vanité à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur estime, et en quoi consiste la gloire et le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que si les enfans mâles sont hors d'état de se former aucune véritable idée de religion, à plus forte raison la même idée est-elle au dessus de la conception des filles; c'est pour cela même que je voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure; car s'il falloit attendre qu'elles fussent en état de discuter méthodiquement ces questions profondes, on courroit risque de ne leur en parler jamais. La raison des femmes est une raison pratique, qui leur fait trouver très habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne mo-

rale dont la femme est l'œil et l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, et de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi bien que l'homme aux principes, et que l'homme eût aussi bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, et leur société ne pourroit subsister. Mais dans l'harmonie qui régne entr'eux, tout tend à la fin commune : on ne sait lequel met le plus du sien; chacun suit l'impulsion de l'autre; chacun obéit, et tous deux sont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme est asservie à l'opinion publique, sa croyance est asservie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de sa mere, et toute femme celle de son mari. Quand cette religion seroit fausse, la docilité qui soumet la mere et la fille à l'ordre de la nature, efface auprès de Dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la décision des peres et des maris comme celle de l'Eglise.

Ne pouvant tirer d'elles seules la regle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence et de la raison; mais se laissant entraîner par mille impulsions étrangeres, elles sont

toujours au-deça ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles sont toutes libertines ou dévotes ; on n'en voit point savoir réunir la sagesse à la piété. La source du mal n'est pas seulement dans le caractere outré de leur sexe, mais aussi dans l'autorité mal réglée du nôtre : le libertinage des mœurs la fait mépriser ; l'effroi du repentir la rend tyrannique ; et voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puisque l'autorité doit régler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raisons qu'on a de croire, que de leur exposer nettement ce qu'on croit : car la foi qu'on donne à des idées obscures est la premiere source du fanatisme ; et celle qu'on exige pour des choses absurdes mene à la folie ou à l'incrédulité. Je ne sais à quoi nos cathéchismes portent le plus, d'être impie ou fanatique ; mais je sais bien qu'ils font nécessairement l'un ou l'autre.

Premierement, pour enseigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de tristesse et de gêne, jamais une tâche ni un devoir ; par conséquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prieres. Contentez-vous de faire réguliérement les vôtres devant elles, sans les forcer pourtant d'y assister. Faites-les courtes, selon l'instruction de Jesus-Christ. Faites-les toujours avec le recueillement et le res-

pect convenables ; songez qu'en demandant à l'Etre suprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles sachent sitôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la sachent bien et surtout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuse, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contr'elles, quand vous leur imposez en son nom mille devoirs pénibles, qu'elles ne vous voient jamais remplir; que peuvent-elles penser, sinon que savoir son catéchisme et prier Dieu sont les devoirs des petites filles, et desirer d'être grandes pour s'exempter comme vous de tout cet assujettissement ? L'exemple, l'exemple ! sans cela jamais on ne réussit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce soit en forme d'instruction directe, et non par demandes et par réponses. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles pensent, et non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponses du catéchisme sont à contre-sèns ; c'est l'écolier qui instruit le maître. Elles sont même des mensonges dans la bouche des enfans, puisqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, et qu'ils affirment ce qu'ils sont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en disant leur catéchisme.

La premiere question que je vois dans le nôtre est celle-ci : *Qui vous a créée et mise au monde ?* A quoi la petite fille croyant bien que c'est sa mere, dit pourtant sans hésiter que c'est Dieu. La seule chose qu'elle voit-là, c'est qu'à une demande qu'elle n'entend gueres, elle fait une réponse qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme qui connoîtroit bien la marche de l'esprit des enfans, voulût faire pour eux un catéchisme. Ce seroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit ; et ce ne seroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à son auteur. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que si ce livre étoit bon, il ne ressembleroit gueres aux nôtres.

Un tel catéchisme ne sera bon que quand sur les seules demandes l'enfant fera de lui-même les réponses sans les apprendre. Bien entendu qu'il sera quelquefois dans le cas d'interroger à son tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une espèce de modele, et je sens bien ce qui me manque pour le tracer. J'essayerai du moins d'en donner quelque légere idée.

Je m'imagine donc que pour venir à la premiere question de notre catéchisme, il faudroit que celui-là commençât à peu près ainsi :

La Bonne.

Vous souvenez-vous du temps que votre mere étoit fille ?

La Petite.

Non, ma Bonne.

La Bonne.

Pourquoi non, vous qui avez si bonne mémoire ?

La Petite.

C'est que je n'étois pas au monde.

La Bonne.

Vous n'avez donc pas toujours vécu ?

La Petite.

Non.

La Bonne.

Vivrez-vous toujours ?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Etes-vous jeune ou vieille ?

La Petite.

Je suis jeune.

La Bonne.

Et votre grand-maman, est-elle jeune ou vieille ?

La Petite.

Elle est vieille.

La Bonne.

A-t-elle été jeune ?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Pourquoi ne l'est-elle plus ?

La Petite.

C'est qu'elle a vieilli.

La Bonne.

Vieillirez-vous comme elle ?

La Petite.

Je ne sais (7).

La Bonne.

Où sont vos robes de l'année passée ?

La Petite.

On les a défaites.

La Bonne.

Et pourquoi les a-t-on défaites ?

La Petite.

Parce qu'elles m'étoient trop petites.

La Bonne.

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites ?

La Petite.

Parce que j'ai grandi.

La Bonne.

Grandirez-vous encore ?

(7) Si par-tout où j'ai mis, *je ne sais*, la petite répond autrement, il faut se défier de sa réponse et la lui faire expliquer avec soin.

La Petite.

Oh ! oui.

La Bonne.

Et que deviennent les grandes filles ?

La Petite.

Elles deviennent ſemmes.

La Bonne.

Et que deviennent les femmes ?

La Petite.

Elles deviennent meres.

La Bonne.

Et les meres, que deviennent-elles ?

La Petite.

Elles deviennent vieilles.

La Bonne.

Vous deviendrez donc vieille ?

La Petite.

Quand je serai mere.

La Bonne.

Et que deviennent les vieilles gens ?

La Petite.

Je ne sais.

La Bonne.

Qu'est devenu votre grand-papa ?

La Petite.

Il est mort (8).

(8) La petite dira cela, parce qu'elle l'a entendu dire ;

La Bonne.

Et pourquoi est-il mort ?

La Petite.

Parce qu'il étoit vieux.

La Bonne.

Que deviennent donc les vieilles gens ?

La Petite.

Ils meurent.

La Bonne.

Et vous, quand vous serez vieille, que...,

La Petite, l'interrompant.

O ma bonne ! je ne veux pas mourir.

La Bonne.

Mon enfant, personne ne veut mourir, et tout le monde meurt.

La Petite.

Comment ? est-ce que maman mourra aussi ?

La Bonne.

Comme tout le monde. Les femmes vieillissent ainsi que les hommes, et la vieillesse mene à la mort.

mais il faut vérifier si elle a quelque juste idée de la mort, car cette idée n'est pas si simple ni si à la portée des enfans que l'on pense. On peut voir dans le petit poëme d'Abel un exemple de la maniere dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage respire une simplicité délicieuse dont on ne peut trop se nourrir pour converser avec les enfans.

La Petite.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard ?

La Bonne.

Vivre sagement tandis qu'on est jeune.

La Petite.

Ma bonne, je serai toujours sage.

La Bonne.

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous de vivre toujours ?

La Petite.

Quand je serai bien vieille, bien vieille....

La Bonne.

Hé bien ?

La Petite.

Enfin, quand on est si vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

La Bonne.

Vous mourrez donc une fois ?

La Petite.

Hélas ! oui.

La Bonne.

Qui est-ce qui vivoit avant vous ?

La Petite.

Mon pere et ma mere.

La Bonne.

Qui est-ce qui vivoit avant eux ?

La Petite.

Leur pere et leur mere.

La Bonne.

Qui est-ce qui vivra après vous?

La Petite.

Mes enfans.

La Bonne.

Qui est-ce qui vivra après eux?

La Petite.

Leurs enfans, etc.

En suivant cette route, on trouve à la race humaine, par des inductions sensibles, un commencement et une fin, comme à toutes choses, c'est-à-dire, un pere et une mere qui n'ont eu ni pere ni mere, et des enfans qui n'auront point d'enfans (9). Ce n'est qu'après une longue suite de questions pareilles, que la premiere question du catéchisme est suffisamment préparée. Alors seulement on peut la faire, et l'enfant peut l'entendre. Mais de là jusqu'à la deuxieme réponse, qui est, pour ainsi dire, la définition de l'essence divine, quel saut immense! Quand cet intervalle sera-t-il rempli? Dieu est un esprit! Et qu'est-ce qu'un esprit? Irai-je embarquer celui d'un en-

(9) L'idée de l'éternité ne sauroit s'appliquer aux générations humaines, avec le consentement de l'esprit. Toute succession numérique réduite en acte est incompatible avec cette idée.

fant dans cette obscure métaphysique dont les hommes ont tant de peine à se tirer? Ce n'est pas à une petite fille à résoudre ces questions; c'est tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois simplement: vous me demandez ce que c'est que Dieu; cela n'est pas facile à dire. On ne peut entendre, ni voir, ni toucher Dieu; on ne le connoît que par ses œuvres. Pour juger ce qu'il est, attendez de savoir ce qu'il a fait.

Si nos dogmes sont tous de la même vérité, tous ne sont pas pour cela de la même importance. Il est fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous soit connue en toute chose; mais il importe à la société humaine et à chacun de ses membres, que tout homme connoisse et remplisse les devoirs que lui impose la loi de Dieu envers son prochain et envers soi-même. Voilà ce que nous devons incessamment nous enseigner les uns aux autres, et voilà surtout de quoi les peres et les meres sont tenus d'instruire leurs enfans. Qu'une Vierge soit la mere de son Créateur, qu'elle ait enfanté Dieu ou seulement un homme auquel Dieu s'est joint, que la substance du Pere et du Fils soit la même ou ne soit que semblable, que l'Esprit procéde de l'un des deux qui sont le même, ou de tous deux conjointement; je ne vois pas que la décision de ces questions, en apparence essentielles, importe plus à l'espèce humaine, que de savoir quel jour

de la lune on doit célébrer la Pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler latin ou françois à l'Eglise, orner les murs d'images, dire ou entendre la Messe, et n'avoir point de femme en propre. Que chacun pense là-dessus comme il lui plaira, j'ignore en quoi cela peut intéresser les autres; quant à moi, cela ne m'intéresse point du tout. Mais ce qui m'intéresse, moi et tous mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un arbitre du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfans, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisans et miséricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis et les siens; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Etre suprême sera le rémunérateur des bons et le juge des méchans. Ces dogmes et les dogmes semblables sont ceux qu'il importe d'enseigner à la jeunesse et de persuader à tous les citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment, sans doute; il est le pertubateur de l'ordre et l'ennemi de la société. Quiconque les passe, et veut nous asservir à ses opinions particulieres, vient au même point par une route opposée; pour établir l'ordre à sa maniere, il trouble la paix; dans son téméraire orgueil, il se rend l'interprête de la Divinité, il exige en son nom les hommages et les respects

respects des hommes, il se fait Dieu tant qu'il peut à sa place; on devroit le punir comme sacrilege, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes mystérieux qui ne sont pour nous que des mots sans idées, toutes ces doctrines bizarres dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, et sert plutôt à les rendre fous que bons. Maintenez toujours vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale. Persuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à savoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles des Théologiennes et des raisonneuses; ne leur apprenez des choses du Ciel que ce qui sert à la sagesse humaine : accoutumez-les à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs pensées, de leur vertu, de leurs plaisirs : à faire le bien sans ostentation, parce qu'il l'aime; à souffrir le mal sans murmure, parce qu'il les en dédommagera; à être enfin, tous les jours de leur vie, ce qu'elles seront bien aise d'avoir étélors qu'elles comparoîtront devant lui. Voilà la véritable religion, voilà la seule qui n'est susceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatisme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus sublimes; pour moi, je n'en reconnois point d'autre que celle-là.

Au reste, il est bon d'observer que jus-

qu'à l'âge où la raison s'éclaire et où le sentiment naissant fait parler la conscience : ce qui est bien ou mal pour les jeunes personnes, est ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur commande est bien, ce qu'on leur défend est mal ; elles n'en doivent pas savoir davantage : par où l'on voit de quelle importance est, encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des personnes qui doivent les approcher et avoir quelque autorité sur elles. Enfin le moment vient où elles commencent à juger des choses par elles-mêmes, et alors il est temps de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit jusqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, si nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics ? N'abaissons pas à ce point le sexe qui nous gouverne, et qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il existe pour toute l'espèce humaine une regle antérieure à l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette regle que se doivent rapporter toutes les autres ; elle juge le préjugé même ; et ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous.

Cette regle est le sentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant : il me suffit de remarquer que si ces deux regles ne concourent à l'éducation des fem-

mes, elle sera toujours défectueuse. Le sentiment sans l'opinion ne leur donnera point cette délicatesse d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde; et l'opinion sans le sentiment n'en fera jamais que des femmes fausses et déshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui serve d'arbitre entre les deux guides, qui ne laisse point égarer la conscience, et qui redresse les erreurs du préjugé. Cette faculté est la raison: mais à ce mot que de questions s'élevent! Les femmes sont-elles capables d'un solide raisonnement? Importe-t-il qu'elles le cultivent? Le cultiveront-elles avec succès? Cette culture est-elle utile aux fonctions qui leur sont imposées? est-elle compatible avec la simplicité qui leur convient?

Les diverses manieres d'envisager et de résoudre ces questions, font que donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre et filer dans son ménage avec ses servantes, et n'en font ainsi que la premiere servante du maître: les autres, non contens d'assurer ses droits, lui font encore usurper les nôtres; car, la laisser au-dessus de nous dans les qualités propres à son sexe, et la rendre notre égale dans tout le reste, qu'est-ce autre chose que transporter à la femme la primauté que la nature donne au mari?

La raison qui mene l'homme à la connoissance de ses devoirs n'est pas fort composée ; la raison qui mene la femme à la connoissance des siens est plus simple encore. L'obéissance et la fidélité qu'elle doit à son mari, la tendresse et les soins qu'elle doit à ses enfans, sont des conséquences si naturelles et si sensibles de sa condition, qu'elle ne peut sans mauvaise foi refuser son consentement au sentiment intérieur qui la guide, ni méconnoître le devoir dans le penchant qui n'est point encore altéré.

Je ne blâmerois pas sans distinction qu'une femme fût bornée aux seuls travaux de son sexe, et qu'on la laissât dans une profonde ignorance sur tout le reste; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques, très simples, très saines, ou une maniere de vivre très retirée. Dans de grandes villes et parmi des hommes corrompus, cette femme seroit trop facile à séduire; souvent sa vertu ne tiendroit qu'aux occasions; dans ce siècle philosophe il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle sache davance, et ce qu'on lui peut dire, et ce qu'elle en doit penser.

D'ailleurs soumise au jugement des hommes, elle doit mériter leur estime; elle doit surtout obtenir celle de son époux; elle ne doit pas seulement lui faire aimer sa personne, mais lui faire approuver sa conduite; elle doit justifier devant le public le choix qu'il a fait, et faire honorer le mari, de

l'honneur qu'on rend à la femme. Or, comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ignore nos institutions, si elle ne sait rien de nos usages, de nos bienséances, si elle ne connoît ni la source des jugemens humains, ni les passions qui les déterminent ? Dès-là qu'elle dépend à la fois de sa propre conscience et des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux regles, à les concilier, et à ne préférer la premiere que quand elles sont en opposition. Elle devient le juge de ses juges; elle décide quand elle doit s'y soumettre et quand elle doit les récuser. Avant de rejeter ou d'admettre leurs préjugés, elle les pese; elle apprend à remonter à leur source, à les prévenir, à se les rendre favorables; elle a soin de ne jamais s'attirer le blâme quand son devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien se faire sans cultiver son esprit et sa raison.

Je reviens toujours au principe, et il me fournit la solution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui est, j'en recherche la cause, et je trouve enfin que ce qui est, est bien. J'entre dans des maisons ouvertes dont le maître et la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût et d'esprit, tous deux animés du même desir de bien recevoir leur monde et de renvoyer chacun content d'eux. Le mari

n'omet aucun soin pour être attentif à tout: il va, vient, fait la ronde et se donne mille peines; il voudroit être tout attention. La femme reste à sa place; un petit cercle se rassemble autour d'elle et semble lui cacher le reste de l'assemblée; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé, elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde; elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable; et sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table; l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait; la femme sans rien savoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien, toutes les convenances, et chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison en faisant la ronde aura pu n'oublier personne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir et vous en offre; en parlant à son voisin elle a l'œil au bout de la table, elle discerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, et celui qui n'ose se servir ou demander parce qu'il est mal-adroit ou timide. En sortant de table chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le temps de manger un seul morceau: mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne.

Quand tout le monde est parti, l'on parle de ce qui s'est passé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit et fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est le plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle: elle sait ce qu'un tel a pensé, à quoi tenoit tel propos ou tel geste; il s'est fait à peine un mouvement expressif, dont elle n'ait l'interprétation toute prête et presque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'esprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir maison, fait exceller une coquette dans l'art d'amuser plusieurs soupirans. Le manege de la coquetterie exige un discernement encore plus fin que celui de la politesse; car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait; mais la coquette perdroit bientôt son empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ses amans, elle les rebuteroit tous. Dans la société, les manieres qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences: mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres; et ce qui lui peut arriver de pis est de n'être point dis-

tingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans, persuade à chacun d'eux qu'elle le préfere, et qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé? placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secrettes, puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes (et sûrement l'exemple ne sera pas plus rare); vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donnera le change à tous deux et fera que chacun se rira de l'autre. Or, si cette femme leur témoignoit la même confiance, et prenoit avec eux la même familiarité, comment seroient-ils un instant ses dupes? En les traitant également ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits sur elle? Oh! qu'elle s'y prend bien mieux que cela! Loin de les traiter de la même maniere, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité; elle fait si bien, que celui qu'elle flatte, croit que c'est par tendresse, et que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun content de son partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le desir général de plaire, la coquetterie suggere de semblables moyens; les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient sagement ménagés; et c'est en les

dispensant avec art qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ses esclaves.

> Usa ogn'arte la donna, onde sia colto
> Nella sua rete alcun novello amante;
> Ne con tutti, ne sempre un stesso volto
> Serba, ma cangia a tempo atto e sembiante.

A quoi tient tout cet art, si ce n'est à des observations fines et continuelles qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans les cœurs des hommes, et qui la disposent à porter à chaque mouvement secret qu'elle apperçoit la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélérer ? Or, cet art s'apprend-il ? Non : il naît avec les femmes ; elles l'ont toutes, et jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel est un des caracteres distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines, sont la science des femmes ; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Voilà ce qui est, et l'on a vu pourquoi cela doit être. Les femmes sont fausses, nous dit-on : elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse et non pas la fausseté ; dans les vrais penchans de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler ? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance : voilà le langage que la

nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, et doit le dire; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, et cet accent ne sait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme, sans avoir le même droit de les témoigner ? Son sort seroit trop cruel, si même dans les desirs légitimes elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir. Faut-il que sa pudeur la rende malheureuse ? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchans sans les découvrir ? De quelle adresse n'a-t-elle pas besoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder ? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paroître songer à lui ? Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galathée et sa fuite mal-adroite ? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela ? Ira-t-elle dire au Berger qui la suit entre les saules, qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'attirer ? Elle mentiroit, pour ainsi dire; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme a de réserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari. Oui, je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites, on la rend modeste et vraie, on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu est une, disoit très bien un de mes adversaires; on ne la décompose pas pour admettre une partie et rejeter l'autre. Quand on l'aime, on l'aime dans toute son

intégrité; et l'on refuse son cœur quand on peut, et toujours sa bouche, aux sentimens qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'est pas ce qui est, mais ce qui est bien; ce qui est mal ne devroit point être, et ne doit point être avoué, surtout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu sans cela. Si j'étois tenté de voler et qu'en le disant je tentasse un autre d'être mon complice, lui déclarer ma tentation, ne seroit-ce pas y succomber? Pourquoi dites-vous que la pudeur rend les femmes fausses? Celles qui la perdent le plus, sont-elles, au reste, plus vraies que les autres? Tant s'en faut; elles sont plus fausses mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, et qui ne regnent qu'à la faveur de l'intrigue et du mensonge (10). Au contraire, celles qui ont encore de la honte, qui ne s'énorgueillissent point de leurs fautes, qui savent cacher leurs desirs à ceux même qui

(10) Je sais que les femmes qui ont ouvertement pris leur parti sur un certain point, prétendent bien se faire valoir de cette franchise, et jurent qu'à cela près il n'y a rien d'estimable qu'on ne trouve en elles; mais je sais bien aussi qu'elles n'ont jamais persuadé cela qu'a des sots. Le plus grand frein de leur sexe ôté, que reste-t-il qui les retienne, et de quel honneur feront-elles cas, après avoir renoncé à celui qui leur est propre? Ayant mis une fois leurs passions à l'aise, elles n'ont plus aucun intérêt d'y résister, *nec fœmina amissâ pudicitiâ alia abnuerit* Jamais Auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux sexes, que celui qui a dit cela?

les inspirent; celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, sont d'ailleurs les plus vraies, les plus sinceres, les plus constantes dans tous leurs engagemens, et celles sur la foi desquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne sache que la seule Mademoiselle de l'Enclos qu'on ait pu citer pour exception connue à ces remarques. Aussi Mademoiselle de l'Enclos a-t-elle passé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de son sexe, elle avoit, dit-on, conservé celles du nôtre : on vante sa franchise, sa droiture, la sûreté de son commerce, sa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de sa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite homme. A la bonne heure. Mais avec toute sa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtresse.

Tout ceci n'est pas si hors de propos qu'il paroît être. Je vois où tendent les maximes de la philosophie moderne, en tournant en dérision la pudeur du sexe et sa fausseté prétendue; et je vois que l'effet le plus assuré de cette philosophie, sera d'ôter aux femmes de notre siècle le peu d'honneur qui leur est resté.

Sur ces considérations je crois qu'on peut déterminer en général quelle espèce de culture convient à l'esprit des femmes, et sur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeunesse.

Je l'ai déjà dit, les devoirs de leur sexe sont plus aisés à voir qu'à remplir. La premiere chose qu'elles doivent apprendre est de les aimer par la considération de leurs avantages; c'est le seul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état et chaque âge a ses devoirs. On connoît bientôt les siens pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, et dans quelque rang que le Ciel vous place vous serez toujours une femme de bien. L'essentiel est d'être ce que nous fit la Nature; on n'est toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on soit.

La recherche des vérités abstraites et spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées, n'est point du ressort des femmes; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, et c'est à elles de faire les observations qui menent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoissances agréables qui n'ont que le goût pour objet; car quant aux ouvrages de génie ils passent leur portée; elles n'ont pas, non plus, assez de justesse et d'attention pour réussir aux sciences exactes; et quant aux connoissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant, qui voit le plus

d'objets, c'est à celui qui a le plus de force, et qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres sensibles et des loix de la Nature. La femme, qui est foible et qui ne voit rien au-dehors, apprécie et juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour suppléer à sa foiblesse, et ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa méchanique à elle est plus forte que la nôtre; tous ses leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même et qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir: il faut donc qu'elle étudie à fond l'esprit de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentimens par leurs discours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner les sentimens qu'il lui plaît, sans même paroître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en systême. La femme a plus d'esprit, et l'homme plus de génie; la femme observe et l'homme raisonne; de ce concours résultent la

lumiere la plus claire et la science la plus complette que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sûre connoissance, en un mot, de soi et des autres, qui soit à la portée de notre espèce; et voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la nature.

Le monde est le livre des femmes; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle. Cependant la véritable mere de famille, loin d'être une femme du monde, n'est guere moins recluse dans sa maison que la Religieuse dans son cloître. Il faudroit donc faire, pour les jeunes personnes qu'on marie, comme on fait, ou comme on doit faire, pour celles qu'on met dans des couvens, leur montrer les plaisirs qu'elles quittent avant de les y laisser renoncer, de peur que la fausse image de ces plaisirs qui leur sont inconnus, ne vienne un jour égarer leurs cœurs et troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vivent dans des Couvens, et les femmes courent le monde. Chez les anciens, c'étoit tout le contraire: les filles avoient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux et de fêtes publiques: les femmes vivoient retirées. Cet usage étoit plus raisonnable et maintenoit mieux les mœurs. Une sorte de coquetterie est permise aux filles à marier; s'amuser est leur grande affaire. Les femmes ont d'autres soins chez elles, et n'ont plus de mari à chercher. Mais elles ne trouve-

roient pas leur compte à cette réforme, et malheureusement elles donnent le ton. Meres, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un sens droit et une ame honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaste peut regarder. Le bal, les festins, les jeux, même le théâtre; tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente jeunesse, peut être offert sans risque à des yeux sains. Mieux elles verront ces bruyans plaisirs, plutôt elles en seront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'éleve contre moi. Quelle fille résiste à ce dangereux exemple? A peine ont-elles vu le monde que la tête leur tourne à toutes; pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être; mais avant de leur offrir ce tableau trompeur, les avez-vous bien préparées à le voir sans émotion? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il représente? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils sont? Les avez-vous bien armées contre les illusions de la vanité? Avez-vous porté dans leurs jeunes cœurs le goût des vrais plaisirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte? Quelles précautions, quelles mesures avez-vous prises pour les préserver du faux goût qui les égare? Loin de rien opposer dans leur esprit à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amusemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites aimer encore

en

en s'y livrant. De jeunes personnes entrant dans le monde n'ont d'autre gouvernante que leur mere, souvent plus folle qu'elles, et qui ne peut leur montrer les objets autrement qu'elle ne les voit. Son exemple, plus fort que la raison même, les justifie à leurs propres yeux; et l'autorité de la mere est pour la fille une excuse sans réplique. Quand je veux qu'une mere introduise sa fille dans le monde, c'est en supposant qu'elle le lui fera voir tel qu'il est.

Le mal commence plutôt encore. Les Couvens sont de véritables écoles de coquetterie, non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé, mais de celle qui produit tous les travers des femmes, et fait les plus extravagantes petites-maîtresses. En sortant delà pour entrer tout d'un coup dans des sociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y sentent d'abord à leur place. Elles ont été élevées pour y vivre; faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien? Je n'avancerai point ce que je vais dire, sans crainte de prendre un préjugé pour une observation; mais il me semble qu'en général dans les pays Protestans il y a plus d'attachement de famille, de plus dignes épouses et de plus tendres meres que dans les pays Catholiques; et si cela est, on ne peut douter que cette différence ne soit due en partie à l'éducation des Couvens.

Pour aimer la vie paisible et domestique, il faut la connoître; il faut en avoir senti

les douceurs dès l'enfance. Ce n'est que dans la maison paternelle qu'on prend du goût pour sa propre maison ; et toute femme que sa mere n'a point élevée n'aimera point à élever ses enfans. Malheureusement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes villes. La société y est si générale et si mêlée qu'il ne reste plus d'asyle pour la retraite, et qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille, à peine connoît-on ses parens ; on les voit en étrangers, et la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme. C'est ainsi qu'on suce avec le lait le goût des plaisirs du siècle et des maximes qu'on y voit régner.

On impose aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épousent sur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes personnes ; sous un air contraint elles déguisent mal la convoitise qui les dévore, et déjà on lit dans leurs yeux l'ardent desir d'imiter leurs meres. Ce qu'elles convoitent n'est pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant de ressources pour s'en passer ? Mais on a besoin d'un mari pour couvrir ces ressources (11). La modestie est sur leur

(11) La voye de l'homme dans sa jeunesse étoit une des quatre choses que le Sage ne pouvoit comprendre : la cinquieme étoit l'impudence de la femme adultere, *quæ*

visage, et le libertinage est au fond de leur cœur; cette feinte modestie elle-même en est un signe. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarrasser plutôt. Femmes de Paris et de Londres, pardonnez-le-moi, je vous supplie. Nul séjour n'exclut les miracles, mais pour moi je n'en connois point; et si une seule d'entre vous a l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos institutions.

Toutes ces éducations diverses livrent également de jeunes personnes au goût des plaisirs du grand monde, et aux passions qui naissent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes, la dépravation commence avec la vie, et dans les petites elle commence avec la raison. De jeunes provinciales instruites à mépriser l'heureuse simplicité de leurs mœurs, s'empressent à venir à Paris partager la corruption des nôtres : les vices ornés du beau nom de talens sont l'unique objet de leur voyage; et honteuses en arrivant de se trouver si loin de la noble licence des femmes du pays, elles ne tardent pas à mériter d'être aussi de la capitale. Où commence le mal à votre avis? dans les lieux où l'on le projette, ou dans ceux où l'on l'accomplit?

Je ne veux pas que de la province une mere sensée amene sa fille à Paris pour lui

comedit et tergens os suum, dicit; non sum operata malum. Prov. XXX. 20.

montrer ces tableaux si pernicieux pour d'autres; mais je dis que quand cela seroit, ou cette fille est mal élevée, ou ces tableaux seront peu dangereux pour elle. Avec du goût, du sens, et l'amour des choses honnêtes, on ne les trouve pas si attrayans qu'ils le sont pour ceux qui s'en laissent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent se hâter de prendre le ton du pays, et se mettre à la mode six mois durant pour se faire siffler le reste de leur vie; mais qui est-ce qui remarque celles qui, rebutées de tout ce fracas, s'en retournent dans leur province, contentes de leur sort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres? Combien j'ai vu de jeunes femmes amenées dans la capitale par des maris complaisans et maîtres de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, et dire avec attendrissement la veille de leur départ: ah! retournons dans notre chaumiere! on y vit plus heureux que dans les palais d'ici! On ne sait pas combien il reste encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole, et qui méprisent son culte insensé. Il n'y a de bruyantes que les folles; les femmes sages ne font point de sensation.

Que si, malgré la corruption générale, malgré les préjugés universels, malgré la mauvaise éducation des filles, plusieurs gardent encore un jugement à l'épreuve; que sera-ce quand ce jugement aura été

nourri par des instructions convenables, ou pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des instructions vicieuses? car tout consiste toujours à conserver ou rétablir les sentimens naturels. Il ne s'agit point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de leur débiter vos sèches moralités. Les moralités pour les deux sexes sont la mort de toute bonne éducation. De tristes leçons ne sont bonnes qu'à faire prendre en haine, et ceux qui les donnent et tout ce qu'ils disent. Il ne s'agit point en parlant à de jeunes personnes de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la nature. En leur exposant ces devoirs, soyez précise et facile; ne leur laissez pas croire qu'on est chagrine quand on les remplit; point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit passer au cœur doit en sortir; leur cathéchisme de morale doit être aussi court et aussi clair que leur catéchisme de religion, mais il ne doit pas être aussi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la source de leurs plaisirs et le fondement de leurs droits. Est-il si pénible d'aimer pour être aimée, de se rendre aimable pour être heureuse, de se rendre estimable pour être obéie, de s'honorer pour se faire honorer? Que ces droits sont beaux! qu'ils sont respectables! qu'ils sont chers au cœur de l'homme quand la femme sait les faire valoir! Il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en jouir. Son

empire commence avec ses vertus; à peine ses attraits se développent, qu'elle règne déjà par la douceur de son caractere et rend sa modestie imposante. Quel homme insensible et barbare n'adoucit pas sa fierté, et ne prend pas des manieres plus attentives près d'une fille de seize ans, aimable et sage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans son maintien et de l'honnêteté dans ses propos, à qui sa beauté ne fait oublier ni son sexe, ni sa jeunesse, qui sait intéresser par sa timidité même, et s'attirer le respect qu'elle porte à tout le monde!

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne sont point frivoles; ils ne sont point fondés seulement sur l'attrait des sens; ils partent de ce sentiment intime que nous avons tous, que les femmes sont les juges narurels du mérite des hommes. Qui est-ce qui veut être méprisé des femmes? personne au monde; non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi qui leur dis des vérités si dures; croyez-vous que leurs jugemens me soient indifférens? Non, leurs suffrages me sont plus chers que les vôtres, lecteurs souvent plus femmes qu'elles. En méprisant leurs mœurs, je veux encore honorer leur justice: peu m'importe qu'elles me haïssent, si je les force à m'estimer.

Que de grandes choses on feroit avec ce ressort, si l'on savoit le mettre en œuvre! Malheur au siècle où les femmes perdent

leur ascendant, et où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes! C'est le dernier degré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs ont respecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome; Rome, le siège de la gloire et de la vertu, si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est-là que les femmes honoroient les exploits des grands Généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient consacrés comme le plus solemnel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes; par une femme Rome acquit la liberté, par une femme les Plébéiens obtinrent le Consulat, par une femme finit la tyrannie des Décemvirs, par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un Proscrit. Galans François, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs? Vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets! et peut-être avons-nous tous raison. Formez ce cortege de belles Dames françoises; je n'en connois point de plus indécent: mais composez-le de Romaines, vous aurez tous les yeux des Volsques, et le cœur de Coriolan.

Je dirai davantage, et je soutiens que la vertu n'est pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la nature, et que l'autorité des maîtresses n'y gagne pas moins

que celle des femmes et des meres. Il n'y a point de véritable amour sans enthousiasme, et point d'enthousiasme sans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours existant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amans pour qui cette perfection n'est plus rien, et qui ne voyent dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaisir des sens? Non, ce n'est pas ainsi que l'ame s'échauffe, et se livre à ces transports sublimes qui sont le délire des amans et le charme de leur passion. Tout n'est qu'illusion dans l'amour, je l'avoue; mais ce qui est réel, ce sont les sentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'est point dans l'objet qu'on aime, il est l'ouvrage de nos erreurs. Eh! qu'importe? En sacrifie-t-on moins tous ses sentimens bas à ce modèle imaginaire? En pénétre-t-on moins son cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit? S'en dérache-t-on moins de la bassesse du moi humain? Où est le véritable amant qui n'est pas prêt à immoler sa vie à sa maîtresse, et où est la passion sensuelle et grossiere dans un homme qui veut mourir? Nous nous moquons des Paladins! c'est qu'ils connoissoient l'amour, et que nous ne connoissons plus que la débauche. Quand ces maximes romanesques commencerent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raison que celui des mauvaises mœurs.

Dans quelque siècle que ce soit, les relations

tions naturelles ne changent point; la convenance ou disconvenance qui en résulte reste la même; les préjugés sous le vain nom de raison n'en changent que l'apparence. Il sera toujours grand et beau de régner sur soi, fût-ce pour obéir à des opinions fantastiques; et les vrais motifs d'honneur parleront toujours au cœur de toute femme de jugement, qui saura chercher dans son état le bonheur de la vie. La chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds, elle triomphe de tout et d'elle-même: elle s'éleve dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage; les sentimens tendres ou jaloux, mais toujours respectueux, des deux sexes, l'estime universelle et la sienne propre, lui payent sans cesse en tribut de gloire les combats de quelques instans. Les privations sont passagères, mais le prix en est permanent; quelle jouissance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté! Réalisez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquises que les Laïs et les Cléopatres; et quand sa beauté ne sera plus, sa gloire et ses plaisirs resteront encore; elle seule saura jouir du passé.

Plus les devoirs sont grands et pénibles, plus les raisons sur lesquelles on les fonde doivent être sensibles et fortes. Il y a un certain langage dévot dont, sur les sujets

les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes personnes sans produire la persuasion. De ce langage trop disproportionné à leurs idées, et du peu de cas qu'elles en font en secret, naît la facilité de céder à leurs penchans, faute de raisons d'y résister, tirées des choses même. Une fille élevée sagement et pieusement, a sans doute de fortes armes contre les tentations ; mais celle dont on nourrit uniquement le cœur ou plutôt les oreilles du jargon mystique, devient infailliblement la proie du premier séducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune et belle personne ne méprisera son corps, jamais elle ne s'affligera de bonne foi des grands péchés que sa beauté fait commettre ; jamais elle ne pleurera sincérement et devant Dieu d'être un objet de convoitise ; jamais elle ne pourra croire en secret que le plus doux sentiment du cœur soit une invention de Satan. Donnez-lui d'autres raisons en-dedans et pour elle-même ; car celles-là ne pénétreront pas. Ce sera pis encore si l'on met, comme on n'y manque gueres, de la contradiction dans ses idées ; et qu'après l'avoir humiliée en avilissant son corps et ses charmes comme la souillure du péché, on lui fasse ensuite respecter comme le temple de Jésus-Christ, ce même corps qu'on lui a rendu si méprisable. Les idées trop sublimes et trop basses sont également insuffisantes et ne peuvent s'associer : il faut une raison à la portée du

sexe et de l'âge. La considération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir :

Quæ quia non liceat non facit, illa facit :

On ne se douteroit pas que c'est Ovide qui porte un jugement si sévère.

Voulez-vous donc inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes ? sans leur dire incessamment, soyez sages, donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur sentir tout le prix de la sagesse, et vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir ; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractere de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite ; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, et à l'aimer pour elles ; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison : faites-leur sentir que l'empire de leur sexe et tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes ; qu'elles ont peu de prise sur des ames viles et basses, et qu'on ne sait servir sa maîtresse que comme on sait servir la vertu. Soyez sûre qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincère ; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser ; vous

ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des ames grandes et fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intriguante, qui ne sait attirer ses amans que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles et communes; dans les choses importantes et graves elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable et sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve et de la modestie, celle en un mot, qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire est beau, ce me semble, et vaut bien la peine d'être acheté (1).

(1) Brantôme dit que, du temps de François premier, une jeune personne ayant un amant babillard, lui imposa un silence absolu & illimité, qu'il garda si fidèlement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine assemblée, sa maîtresse, qui, dans ces temps où l'amour se faisoit avec mystere, n'étoit point connue pour telle, se vanta de le guérir sur-le-champ, et le fit avec ce seul mot: *parlez*. N'y a-t-il pas quelque chose de grand et d'héroïque dans cet amour là? Qu'eût fait de plus la philosophie de Pythagore avec tout son faste? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter sur un pareil silence un seul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

Voilà dans quel esprit Sophie a été élevée, avec plus de soin que de peine, et plutôt en suivant son goût qu'en le gênant. Disons maintenant un mot de la personne, selon le portrait que j'en ai fait à Emile, et selon qu'il imagine lui-même l'épouse qui peut le rendre heureux.

Je ne redirai jamais trop que je laisse à part les prodiges. Emile n'en est pas un, Sophie n'en est pas un non plus. Emile est homme, et Sophie est femme; voilà toute leur gloire. Dans la confusion des sexes qui règne entre nous, c'est presque un prodige d'être du sien.

Sophie est bien née, elle est d'un bon naturel; elle a le cœur très sensible, et cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant, l'humeur facile et pourtant inégale, la figure commune, mais agréable; une physionomie qui promet une ame et qui ne ment pas; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractère. Elle sait tirer parti de ses défauts mêmes, et si elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, et

les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect : mais plus on la voit et plus elle s'embellit ; elle gagne où tant d'autres perdent, et ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante ; mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéresse, elle charme et l'on ne sauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure et s'y connoît ; sa mere n'a point d'autre femme-de-chambre qu'elle : elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens ; on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance ; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode, mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherche, et dont l'ajustement soit plus recherché ; pas une piece du sien n'est prise au hasard, et l'art ne paroît dans aucune. Sa parure est très modeste en apparence et très coquette en effet ; elle n'étale point ses charmes, elle les couvre : mais en les couvrant elle sait les faire imaginer. En la voyant on dit : voilà une fille modeste et sage ; mais tant qu'on reste auprès d'elle, les yeux

et le cœur errent sur toute sa personne, sans qu'on puisse les en détacher; et l'on diroit que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place, que pour en être ôté pièce à pièce par l'imagination.

Sophie a des talens naturels; elle les sent et ne les a pas négligés; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste et avec goût, ses petits pieds à marcher légèrement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes sortes de situations sans gêne et sans mal-adresse. Du reste, elle n'a eu de maître à chanter que son pere, de maîtresse à danser que sa mere, et un organiste du voisinage lui a donné sur le clavecin quelques leçons d'accompagnement, qu'elle a depuis cultivé seule. D'abord elle ne songeoit qu'à faire paroître sa main avec avantage sur ces touches noires; ensuite elle trouva que le son aigre et sec du clavecin rendoit plus doux le son de sa voix; peu-à peu elle devint sensible à l'harmonie; enfin en grandissant elle a commencé de sentir les charmes de l'expression, et d'aimer la musique pour elle-même. Mais c'est un goût plutôt qu'un talent; elle ne sait point déchiffrer un air sur la note.

Ce que Sophie sait le mieux et qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler et

coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire et qu'elle ne fasse avec plaisir; mais le travail qu'elle préfère à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, et où les doigts s'exercent avec plus de grace et de légerçté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine et l'office; elle sait les prix des denrées, elle en connoît les qualités; elle sait fort bien tenir les comptes, elle sert de maître-d'hôtel à sa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle, elle apprend à gouverner la sienne; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques et le fait toujours volontiers. On ne sait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi-même : c'est la raison de sa mere pour l'occuper ainsi : pour Sophie, elle ne va pas si loin. Son premier devoir est celui de fille, et c'est maintenant le seul qu'elle songe à remplir. Son unique vue est de servir sa mere, et de la soulager d'une partie de ses soins. Il est pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaisir égal. Par exemple, quoiqu'elle soit gourmande, elle n'aime pas la cuisine : le détail en a quelque chose qui la dégoûte; elle n'y trouve jamais assez de propreté. Elle est là-dessus d'une délicatesse extrême, et cette délicatesse poussée à l'excès, est devenue un de ses défauts : elle laisseroit

plutôt aller tout le dîner par le feu que de tacher sa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inspection du jardin par la même raison. La terre lui paroît mal-propre; si-tôt qu'elle voit du fumier elle croit en sentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de sa mere. Selon elle, entre les devoirs de la femme; un des premiers est la propreté : devoir spécial, indispensable, imposé par la nature; il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, et le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à sa fille dès son enfance, elle en a tant exigé de propreté sur sa personne, tant pour ses hardes, pour son appartement, pour son travail, pour sa toilette, que toutes ces attentions tournées en habitude prennent une assez grande partie de son temps et président encore à l'autre; en sorte que bien faire ce qu'elle fait n'est que le second de ses soins; le premier est toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en mollesse; les rafinemens du luxe n'y sont pour rien. Jamais il n'entra dans son appartement que de l'eau simple; elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs, et jamais son mari n'en respirera de plus doux que son haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit sa vie et son temps à des soins plus nobles; elle ignore ou dédaigne cette excessive propreté du

corps qui souille l'ame; Sophie est bien plus que propre, elle est pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement; mais elle est devenue sobre par habitude, et maintenant elle l'est par vertu. Il n'en est pas des filles comme des garçons, qu'on peut jusqu'à certain point gouverner par la gourmandise. Ce penchant n'est point sans conséquence pour le sexe; il est trop dangereux de le lui laisser. La petite Sophie, dans son enfance, entrant seule dans le cabinet de sa mere, n'en revenoit pas toujours à vide, et n'étoit pas d'une fidélité à toute épreuve sur les dragées et sur les bonbons. Sa mere la surprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui persuader que les bonbons gâtoient les dents, et que de trop manger grossissoit la taille. Ainsi Sophie se corrigea; en grandissant elle a pris d'autres goûts qui l'ont détournée de cette sensualité basse. Dans les femmes, comme dans les hommes, si-tôt que le cœur s'anime, la gourmandise n'est plus un vice dominant. Sophie a conservé le goût propre de son sexe; elle aime le laitage et les sucreries; elle aime la pâtisserie et les entremets, mais fort peu la viande; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au surplus, elle mange de tout très médiocrement; son sexe moins laborieux que le nôtre a moins besoin de réparation. En toute chose, elle aime ce qui est bon et le sait goûter; elle sait aussi

s'accommoder de ce qui ne l'est pas, sans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant, et solide sans être profond, un esprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas fort orné, selon l'idée que nous avons de la culture de l'esprit des femmes : car le sien ne s'est point formé par la lecture, mais seulement par les conversations de son pere et de sa mere, par ses propres réflexions, et par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté ; elle étoit même folâtre dans son enfance : mais peu-à-peu sa mere a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisît du moment qui l'avoit rendu nécessaire. Elle est donc devenue modeste et réservée même avant le temps de l'être ; et maintenant que ce temps est venu, il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui seroit de le prendre sans indiquer la raison de ce changement : c'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois par un reste d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout d'un coup rentrer en elle-même, se taire, baisser les yeux et rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu de chacun des deux.

Sophie est d'une sensibilité trop grande pour conserver une parfaite égalité d'humeur; mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres; c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse, elle ne boude pas, mais son cœur se gonfle; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son pere ou sa mere la rappelle et dise un seul mot, elle vient à l'instant jouer et rire en s'essuyant adroitement les yeux, et tâchant d'étouffer ses sanglots.

Elle n'est pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop poussée, dégénere en mutinerie, et alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le temps de revenir à elle, et sa maniere d'effacer son tort lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile et soumise, et l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais si franchement et de si bonne grace, qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiseroit la terre devant le dernier domestique, sans que cet abaissement lui fît la moindre peine; et sitôt qu'elle est pardonnée, sa joie et ses caresses montrent de quel poids son bon cœur est soulagé. En un mot, elle souffre avec patience les torts des autres, et répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable natu-

rel de son sexe avant que nous l'ayons gâté. La femme est faite pour céder à l'homme et pour supporter même son injustice ; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le sentiment intérieur s'éleve et se révolte en eux contre l'injustice; la nature ne les fit pas pour la tolérer.

gravem
Pelidæ stomachum cedere nescii.

Sophie a de la religion, mais une religion raisonnable et simple : peu de dogmes et moins de pratiques de dévotion ; ou plutôt, ne connoissant de pratique essentielle que la morale, elle dévoue sa vie entiere à servir Dieu en faisant le bien. Dans toutes les instructions que ses parens lui ont données sur ce sujet, ils l'ont accoutumée à une soumission respectueuse en lui disant toujours : „ Ma fille, ces connoissances ne sont pas „ de votre âge ; votre mari vous en instruira „ quand il sera temps. „ Du reste, au lieu de longs discours de piété, ils se contentent de la lui prêcher par leur exemple, et cet exemple est gravé dans son cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour est devenu sa passion dominante. Elle l'aime parce qu'il n'y a rien de si beau que la vertu ; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, et qu'une femme vertueuse lui paroît presque égale aux Anges ; elle l'aime comme la seule route du vrai bonheur, et parce qu'elle ne voit que misere, abandon,

malheur, ignominie dans la vie d'une femme déshonnête ; elle l'aime enfin comme chere à son respectable pere, à sa tendre et digne mere ; non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être aussi de la sienne, et son premier bonheur à elle-même est l'espoir de faire le leur. Tous ces sentimens lui inspirent un enthousiasme qui lui éleve l'ame, et tient tous ses petits penchans asservis à une passion si noble. Sophie sera chaste et honnête jusqu'à son dernier soupir ; elle l'a juré dans le fond de son ame, et elle l'a juré dans un temps où elle sentoit déjà tout ce qu'un tel serment coûte à tenir : elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, si ses sens étoient faits pour régner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable françoise, froide par tempérament et coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amusement et non le plaisir. Le seul besoin d'aimer la dévore ; il vient la distraire et troubler son cœur dans les fêtes ; elle a perdu son ancienne gaieté : les folâtres jeux ne sont plus faits pour elle ; loin de craindre l'ennui de la solitude, elle la cherche : elle y pense à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférens l'importunent ; il ne lui faut pas une cour, mais un amant ; elle aime mieux plaire à un seul honnête homme, et lui plaire toujours, que d'élever en sa faveur le cri de la mode qui dure un jour, et le lendemain se change en huees.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes ; étant sur la défensive presque dès leur enfance, et chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien et le mal leur sont nécessairement plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parce que son tempérament la porte à l'être, a aussi le jugement plutôt formé que d'autres filles de son âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire : la maturité n'est pas par-tout la même en même temps.

Sophie est instruite des devoirs et des droits de son sexe et du nôtre. Elle connoît les défauts des hommes et les vices des femmes ; elle connoît aussi les qualités, les vertus contraires, et les a toutes empreintes au fond de son cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, et cette idée ne l'épouvante point: : mais elle pense avec plus de complaisance à l'honnête homme, à l'homme de mérite ; elle sent qu'elle est faite pour cet homme-là, qu'elle en est digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui ; elle sent qu'elle saura bien le reconnoître ; il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le sont du mérite des femmes ; cela est de leur droit réciproque, et ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit et en use, mais avec la modestie qui convient à

sa jeunesse, à son inexpérience, à son état; elle ne juge que des choses qui sont à sa portée, et elle n'en juge que quand cela sert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des absens qu'avec la plus grande circonspection, sur-tout si ce sont des femmes. Elle pense que ce qui les rend médisantes et satyriques, est de parler de leur sexe: tant qu'elles se bornent à parler du nôtre, elles ne sont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle sait: c'est un honneur qu'elle croit devoir à son sexe; et pour celles dont elle ne sait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, et cela s'entend.

Sophie a peu d'usage du monde; mais elle est obligeante, attentive, et met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la sert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politesse à elle qui ne tient point aux formules, qui n'est point asservie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par usage, mais qui vient d'un vrai desir de plaire, et qui plaît. Elle ne sait point les complimens triviaux et n'en invente point de plus recherchés; elle ne dit pas qu'elle est très obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, et qu'on ne prenne pas la peine, etc. Elle s'avise encore moins de tourner des phrases. Pour une attention, pour une politesse établie, elle répond par une révérence ou par un simple,

je vous remercie; mais ce mot dit de sa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai service elle laisse parler son cœur, et ce n'est pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage françois l'asservît au joug des simagrées, comme d'étendre sa main en passant d'une chambre à l'autre sur un bras sexagénaire qu'elle auroit grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier et s'élance en deux sauts dans la chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non-seulement elle se tient dans le silence et dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle; elle n'acceptera jamais de place au-dessus d'eux que par obéissance, et reprendra la sienne au-dessous si-tôt qu'elle le pourra; car elle sait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge, c'est autre chose; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer, et elle sait le prendre sans quitter l'air modeste qui lui convient. S'ils sont modestes et réservés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse; leurs

entretiens pleins d'innocence seront badins, mais décens ; s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles ; s'ils dégénèrent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser ; car elle méprise sur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très offensant pour son sexe. Elle sait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, et jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sentimens, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même, et qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colere apparente, mais avec une ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ses gentillesses, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses graces, sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre en lui disant poliment : » Monsieur, j'ai grand'peur de savoir ces choses-là mieux que vous ; si nous n'avons rien de plus curieux à dire, je crois que nous pouvons finir ici l'entretien ». Accompagner ces mots d'une grande révérence, et puis se trouver à vingt pas de lui, n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Deman-

dez à vos agréables s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, et qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier; mais tout galant persiflage est toujours rebuté : Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une si grande maturité de jugement, et formée à tous égards comme une fille de vingt ans, Sophie à quinze ne sera point traitée en enfant par ses parens. A peine appercevront-ils en elle la premiere inquiétude de la jeunesse, qu'avant le progrès ils se hâteront d'y pourvoir ; ils lui tiendront des discours tendres et sensés. Les discours tendres et sensés sont de son âge et de son caractere. Si ce caractere est tel que je l'imagine, pourquoi son pere ne lui parleroit-il pas à peu près ainsi :

„ Sophie, vous voilà grande fille, et ce „ n'est pas pour l'être toujours qu'on le „ devient. Nous voulons que vous soyez „ heureuse ; c'est pour nous que nous le „ voulons, parce que notre bonheur dé„ pend du vôtre. Le bonheur d'une hon„ nête fille est de faire celui d'un honnête „ homme ; il faut donc penser à vous ma-

» rier ; il y faut penser de bonne heure, car
» du mariage dépend le sort de la vie, et
» l'on n'a jamais trop de temps pour y
» penser.

» Rien n'est plus difficile que le choix
» d'un bon mari, si ce n'est peut-être celui
» d'une bonne femme. Sophie, vous serez
» cette femme rare, vous serez la gloire de
» notre vie et le bonheur de nos vieux jours :
» mais de quelque mérite que vous soyez
» pourvue, la terre ne manque pas d'hom-
» mes qui en ont encore plus que vous. Il
» n'y en a pas un qui ne dût s'honorer de
» vous obtenir ; il y en a beaucoup qui vous
» honoreroient davantage. Dans ce nom-
» bre, il s'agit d'en trouver un qui vous
» convienne, de le connoître et de vous
» faire connoître à lui.

» Le plus grand bonheur du mariage
» dépend de tant de convenances, que c'est
» une folie de les vouloir toutes rassem-
» bler. Il faut d'abord s'assurer des plus
» importantes ; quand les autres s'y trou-
» vent, on s'en prévaut ; quand elles man-
» quent, on s'en passe. Le bonheur parfait
» n'est pas sur la terre ; mais le plus grand
» des malheurs et celui qu'on peut tou-
» jours éviter, est d'être malheureux par
» sa faute.

» Il y a des convenances naturelles, il y
» en a d'institution, il y en a qui ne tien-
» nent qu'à l'opinion seule. Les parens sont
» juges des deux dernieres espèces, les en-

» ſans seuls le sont de la premiere. Dans » les mariages qui se font par l'autorité des » peres, on se règle uniquement sur les » convenances d'institution et d'opinion ; » ce ne sont pas les personnes qu'on marie, » ce sont les conditions et les biens. Mais » tout cela peut changer ; les personnes » seules restent toujours, elles se portent » par-tout avec elles ; en dépit de la for- » tune, ce n'est que par les rapports per- » sonnels qu'un mariage peut être heureux » ou malheurenx.

» Votre mère étoit de condition, j'étois » riche ; voilà les seules considérations qui » porterent nos parens à nous unir. J'ai per- » du mes biens, elle a perdu son nom ; ou- » bliée de sa ſamille, qui lui sert aujour- » d'hui d'être née Demoiselle ? Dans nos » désastres, l'union de nos cœurs nous a » consolés de tout ; la conformité de nos » goûts nous a fait choisir cette retraite ; » nous y vivons heureux dans la pauvreté, » nous nous tenons lieu de tout l'un à l'au- » tre : Sophie est notre trésor commun ; » nous bénissons le Ciel de nous avoir » donné celui-là, et de nous avoir ôté tout » le reste. Voyez, mon enfant, où nous a » conduit la Providence ! Les convenances » qui nous firent marier sont évanouies ; » nous ne sommes heureux que par celles » que l'on compta pour rien.

» C'est aux époux à s'assortir. Le pen- » chant mutuel doit être leur premier lien :

» leurs yeux, leurs cœurs doivent être » leurs premiers guides; car comme leur » premier devoir, étant unis, est de s'aimer, » et qu'aimer ou n'aimer pas ne dépend » point de nous-mêmes, ce devoir en em- » porte nécessairement un autre, qui est » de commencer par s'aimer avant de s'unir. » C'est-là le droit de la nature que rien ne » peut abroger: ceux qui l'ont gênée par » tant de loix civiles, ont eu plus d'égard » à l'ordre apparent qu'au bonheur du ma- » riage et aux mœurs des Citoyens. Vous » voyez, ma Sophie, que nous ne vous » prêchons pas une morale difficile. Elle ne » tend qu'à vous rendre maîtresse de vous- » même, et à nous en rapporter à vous sur » le choix de votre époux.

» Après vous avoir dit nos raisons pour » vous laisser une entiere liberté, il est » juste de vous parler aussi des vôtres pour » en user avec sagesse. Ma fille, vous êtes » bonne et raisonnable, vous avez de la » droiture et de la piété, vous avez les ta- » lens qui conviennent à d'honnêtes fem- » mes, et vous n'êtes pas dépourvue d'a- » grémens: mais vous êtes pauvre; vous » avez les biens les plus estimables, et » vous manquez de ceux qu'on estime le » plus. N'aspirez donc qu'à ce que vous » pouvez obtenir; et réglez votre ambition, » non sur vos jugemens ni sur les nôtres, » mais sur l'opinion des hommes. S'il n'é- » toit question que d'une égalité de mérite,

» j'ignore à quoi je devrois borner vos es-
» pérances : mais ne les élevez point au-
» dessus de votre fortune, et n'oubliez pas
» qu'elle est au plus bas rang. Bien qu'un
» homme digne de vous ne compte pas cette
» inégalité pour un obstacle, vous devez
» faire alors ce qu'il ne fera pas : Sophie
» doit imiter sa mere, et n'entrer que dans
» une famille qui s'honore d'elle. Vous
» n'avez point vu notre opulence, vous êtes
» née durant notre pauvreté ; vous nous la
» rendez douce et vous la partagez sans
» peine. Croyez-moi, Sophie, ne cherchez
» point des biens dont nous bénissons le
» Ciel de nous avoir délivrés ; nous n'avons
» goûté le bonheur qu'après avoir perdu la
» richesse.

» Vous être trop aimable pour ne plaire
» à personne ; et votre misere n'est pas telle
» qu'un honnête homme se trouve embar-
» rassé de vous. Vous serez recherchée, et
» vous pourrez l'être de gens qui ne vous
» vaudront pas. S'ils se montroient à vous
» tels qu'ils sont, vous les estimeriez ce
» qu'ils valent ; tout leur faste ne vous en
» imposeroit pas long-temps : mais quoi-
» que vous ayez le jugement bon, et que
» vous vous connoissiez en mérite, vous
» manquez d'expérience et vous ignorez
» jusqu'où les hommes peuvent se contre-
» faire. Un fourbe adroit peut étudier
» vos goûts pour vous séduire, et feindre
» auprès de vous des vertus qu'il n'aura

„ point. Il vous perdroit, Sophie, avant „ que vous vous en fussiez apperçue, et „ vous ne connoîtriez votre erreur que pour „ la pleurer. Le plus dangereux de tous les „ pièges, et le seul que la raison ne peut „ éviter, est celui des sens ; si jamais vous „ avez le malheur d'y tomber, vous ne ver- „ rez plus qu'illusions et chimeres, vos „ yeux se fascineront, et votre jugement se „ troublera : votre volonté sera corrompue, „ votre erreur même vous sera chere ; et „ quand vous seriez en état de la connoî- „ tre, vous n'en voudriez pas revenir. Ma „ fille, c'est à la raison de Sophie que je „ vous livre ; je ne vous livre point au pen- „ chant de son cœur. Tant que vous serez „ de sang-froid, restez votre propre juge ; „ mais si-tôt que vous aimerez, rendez à „ votre mere le soin de vous.

„ Je vous propose un accord qui vous „ marque notre estime et rétablisse entre „ nous l'ordre naturel. Les parens choisis- „ sent l'époux de leur fille, et ne la consul- „ tent que pour la forme ; tel est l'usage. „ Nous ferons entre nous tout le contraire ; „ vous choisirez et nous serons consultés. „ Usez de votre droit, Sophie ; usez-en „ librement et sagement. L'époux qui vous „ convient doit être de votre choix et non „ pas du nôtre ; mais c'est à nous de juger „ si vous ne vous trompez pas sur les con- „ venances, et si, sans le savoir, vous ne „ faites point autre chose que ce que vous

„ voulez.

„ voulez. La naissance, les biens, le rang, „ l'opinion n'entreront pour rien dans nos „ raisons. Prenez un honnête homme dont „ la personne vous plaise et dont le carac- „ tere vous convienne; quel qu'il soit d'ail- „ leurs, nous l'acceptons pour notre gen- „ dre. Son bien sera toujours assez grand, „ s'il a des bras, des mœurs, et qu'il aime „ sa famille. Son rang sera toujours assez „ illustre, s'il l'ennoblit par la vertu. Quand „ toute la terre nous blâmeroit, qu'im- „ porte? nous ne cherchons pas l'approba- „ tion publique; il nous suffit de votre „ bonheur „.

Lecteurs, j'ignore quel effet feroit un pareil discours sur les filles élevées à votre maniere. Quant à Sophie, elle pourra n'y pas répondre par des paroles. La honte et l'attendrissement ne la laisseroient pas aisément s'exprimer; mais je suis bien sûr qu'il restera gravé dans son cœur le reste de sa vie, et que si l'on peut compter sur quelque résolution humaine, c'est sur celle qu'il lui fera faire d'être digne de l'estime de ses parens.

Mettons la chose au pis, et donnons-lui un tempérament ardent qui lui rende pénible une longue attente: je dis que son jugement, ses connoissances, son goût, sa délicatesse, et sur-tout les sentimens dont son cœur a été nourri dans son enfance, opposeront à l'impétuosité des sens un contrepoids qui lui suffira pour les vaincre, ou du

moins pour leur résister long-temps. Elle mourroit plutôt martyre de son état, que d'affliger ses parens, d'épouser un homme sans mérite, et de s'exposer aux malheurs d'un mariage mal assorti. La liberté même qu'elle a reçue ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'ame, et la rendre plus difficile sur le choix de son maître. Avec le tempérament d'une Italienne et la sensibilité d'une Angloise, elle a, pour contenir son cœur et ses sens, la fierté d'une Espagnole, qui, même en cherchant un amant, ne trouve pas aisément celui qu'elle estime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de sentir quel ressort l'amour des choses honnêtes peut donner à l'ame, et quelle force on peut trouver en soi quand on veut être sincérement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui est grand paroît chimérique, et qui, dans leur basse et vile raison, ne connoîtront jamais ce que peut sur les passions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens-là que par des exemples; tant pis pour eux s'ils s'obstinent à les nier. Si je leur disois que Sophie n'est point un être imaginaire, que son nom seul est de mon invention, que son éducation, ses mœurs, son caractere, sa figure même ont réellement existé, et que sa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, sans doute ils n'en croiroient rien; mais enfin, que risquerai-je d'achever

sans détour l'histoire d'une fille si sembla-à Sophie, que cette histoire pourroit être la sienne sans qu'on dût en être surpris. Qu'on la croie véritable ou non, peu importe ; j'aurai, si l'on veut, raconté des fictions ; mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, j'irai toujours à mes fins.

La jeune personne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec elle toutes les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, et je le lui laisse. Après l'entretien que j'ai rapporté, son pere et sa mere jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyerent passer un hiver à la ville, chez une tante qu'on instruisit en secret du sujet de ce voyage ; car la fiere Sophie portoit au fond de son cœur le noble orgueil de savoir triompher d'elle ; et quelque besoin qu'elle eût d'un mari, elle fût morte fille plutôt que de se résoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ses parens, sa tante la présenta dans les maisons, la mena dans les sociétés, dans les fêtes ; lui fit voir le monde ou plutôt l'y fit voir, car Sophie se soucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable qui paroissoient décens et modestes. Elle avoit dans sa réserve même un certain art de les attirer, qui ressembloit assez à de la coquetterie : mais après s'être entretenue avec eux deux

ou trois fois, elle s'en rebutoit. Bientôt à cet air d'autorité, qui semble accepter les hommages, elle substituoit un maintien plus humble et une politesse plus repoussante. Toujours attentive sur elle-même, elle ne leur laissoit plus l'occasion de lui rendre le moindre service : c'étoit dire assez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtresse.

Jamais les cœurs sensibles n'aimerent les plaisirs bruyans, vain et stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, et qui croient qu'étourdir la vie c'est en jouir. Sophie ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, et désespérant de le trouver ainsi, s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ses parens, rien ne la dédommageoit d'eux, rien n'étoit propre à les lui faire oublier; elle retourna les joindre long-temps avant le terme fixé pour son retour.

A peine eut-elle repris ses fonctions dans la maison paternelle, qu'on vit qu'en gardant la même conduite, elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des distractions, de l'impatience, elle étoit triste et rêveuse, elle se cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit et qu'elle en avoit honte, elle s'en défendit. Elle protesta n'avoir vu personne qui pût toucher son cœur, et Sophie ne mentoit point.

Cependant sa langueur augmentoit sans cesse, et sa santé commençoit à s'altérer. Sa mere inquiète de ce changement, résolut enfin d'eu savoir la cause. Elle la prit en

particulier et mit en œuvre auprès d'elle ce langage insinuant et ces caresses invincibles, que la seule tendresse maternelle sait employer. Ma fille, toi que j'ai portée dans mes entrailles et que je porte incessamment dans mon cœur, verse les secrets du tien dans le sein de ta mere. Quels sont donc ces secrets qu'une mere ne peut savoir? Qui est-ce qui plaint tes peines, qui est-ce qui les partage, qui est-ce qui veut les soulager, si ce n'est ton pere et moi? Ah! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur sans la connoitre?

Loin de cacher ses chagrins à sa mere, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour consolatrice et pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, et sa modestie ne trouvoit point de langage pour décrire un état si peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ses sens, malgré qu'elle en eût. Enfin, sa honte même servant d'indice à la mere, elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injustes réprimandes, elle la consola, la plaignit, pleura sur elle; elle étoit trop sage pour lui faire un crime d'un mal que sa vertu seule rendoit si cruel. Mais pourquoi supporter sans nécessité un mal dont le remede étoit si facile et si légitime? Que n'usoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée? Que n'acceptoit-elle un mari, que ne le choisissoit-elle? Ne savoit-elle pas que son sort dépendoit d'elle seule, et que, quel que fût son

choix, il seroit confirmé, puisqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu rester; plusieurs partis s'étoient présentés, elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc? Que vouloit-elle? Quelle inexplicable contradiction!

La réponse étoit simple. S'il ne s'agissoit que d'un secours pour la jeunesse, le choix seroit bientôt fait : mais un maître pour toute la vie n'est pas si facile à choisir; et puisqu'on ne peut séparer ces deux choix, il faut bien attendre, et souvent perdre sa jeunesse, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut passer ses jours. Tel étoit le cas de Sophie : elle avoit besoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari; et pour le cœur qu'il falloit au sien, l'un étoit presque aussi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens si brillans n'avoient avec elle que la convenance de l'âge : les autres leur manquoient toujours; leur esprit superficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs sans règle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme et ne trouvoit que des singes; elle cherchoit une ame et n'en trouvoit point.

Que je suis malheureuse! disoit-elle à sa mere. J'ai besoin d'aimer, et ne vois rien qui me plaise. Mon cœur repousse tous ceux qu'attirent mes sens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes desirs, et pas un qui ne les réprime; un goût sans estime ne peut

durer. Ah ! ce n'est pas là l'homme qu'il faut à votre Sophie ! son charmant modèle est empreint trop avant dans son ame. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuse qu'avec lui seul. Elle aime mieux se consumer et combattre sans cesse, elle aime mieux mourir malheureuse et libre, que désespérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas et qu'elle rendroit malheureux lui-même ; il vaut mieux n'être plus, que de n'être que pour souffrir.

Frappée de ces singularités, sa mere les trouva trop bizarres pour n'y pas soupçonner quelque mystere. Sophie n'étoit ni précieuse ni ridicule. Comment cette délicatesse outrée avoit-elle pu lui convenir, à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès son enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, et à faire de nécessité vertu ? Ce modèle de l'homme aimable, duquel elle étoit si enchantée, et qui revenoit si souvent dans tous ses entretiens, fit conjecturer à sa mere que ce caprice avoit quelqu'autre fondement qu'elle ignoroit encore, et que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, surchargée de sa peine secrète, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mere la presse ; elle hésite, elle se rend enfin ; et sortant sans rien dire, elle rentre un moment après, un livre à la main. Plaignez votre malheureuse fille, sa tristesse est sans remede, ses pleurs ne peuvent tarir.

Vous en voulez savoir la cause : eh bien ! la voilà, dit-elle, en jetant le livre sur la table. La mere prend le livre et l'ouvre : c'étoient les Aventures de Télémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme : à force de questions et de réponses obscures, elle voit enfin avec une surprise facile à concevoir, que sa fille est la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque, et l'aimoit avec une passion dont rien ne put la guérir. Si-tôt que son pere et sa mere connurent sa manie, ils en rirent, et crurent la ramener par la raison. Ils se tromperent : la raison n'étoit pas toute de leur côté ; Sophie avoit aussi la sienne et savoit la faire valoir. Combien de fois elle les réduisit au silence en se servant contre eux de leurs propres raisonnemens ; en leur montrant qu'ils avoient fait tout le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de son siècle ; qu'il faudroit nécessairement qu'elle adoptât les manieres de penser de son mari, ou qu'elle lui donnât les siennes ; qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impossible par la maniere dont ils l'avoient élevée, et que l'autre étoit précisément ce qu'elle cherchoit. Donnez-moi, disoit-elle, un homme imbu de mes maximes, ou que j'y puisse amener, et je l'épouse ; mais jusques-là pourquoi me grondez-vous ? Plaignez-moi. Je suis malheureuse et non pas folle. Le cœur dépend-il de la volonté ? Mon pere ne l'a-t-il pas dit lui-même ? Est-

ce ma faute si j'aime ce qui n'est pas? Je ne suis point visionnaire ; je ne veux point un Prince, je ne cherche point Télémaque, je sais qu'il n'est qu'une fiction : je cherche quelqu'un qui lui ressemble ; et pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exister, puisque j'existe, moi, qui me sens un cœur si semblable au sien ? Non, ne déshonorons pas ainsi l'humanité ; ne pensons pas qu'un homme aimable et vertueux ne soit qu'une chimere. Il existe, il vit, il me cherche peut-être ; il cherche une ame qui le sache aimer. Mais qu'est il ? Où est-il ? Je l'ignore ; il n'est aucun de ceux que j'ai vu ; sans doute il n'est aucun de ceux que je verrai. O ma mere ! pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable? Si je ne puis aimer qu'elle, le tort en est moins à moi qu'à vous.

Amenerai-je ce triste récit jusqu'à sa catastrophe ? Dirai-je les longs débats qui la précéderent ? Représenterai-je une mère impatientée changeant en rigueurs ses premieres caresses ? Montrerai-je un pere irrité oubliant ses premiers engagemens, et traitant comme une folle la plus vertueuse des filles? Peindrai-je enfin l'infortunée, encore plus attachée à sa chimère par la persécution qu'elle lui fait souffrir, marchant à pas lents vers la mort, et descendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel ? Non, j'écarte ces objets funestes. Je n'ai pas besoin d'aller si loin pour mon-

trer, par un exemple assez frappant, ce me semble, que malgré les préjugés qui naissent des mœurs du siècle, l'enthousiasme de l'honnête et du beau n'est pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, et qu'il n'y a rien que, sous la direction de la nature, on ne puisse obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander si c'est la nature qui nous prescrit de prendre tant de peines pour réprimer des desirs immodérés? Je réponds que non; mais qu'aussi ce n'est point la nature qui nous donne tant de desirs immodérés.

Or, tout ce qui n'est pas d'elle est contre elle; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Emile sa Sophie; ressuscitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive et un destin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire, et à force de lui élever l'ame j'ai troublé sa raison; je me suis égaré moi-même. Revenons sur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune: tout ce qu'elle a de plus que les autres, est l'effet de son éducation.

Fin du Tome troisième.